

## ÉCRIRE (ANNÉE INCONNUE)

*Disons que le destin est comme un grand jeu*

*Et qu'on a tous les dés à lancer*

*Il y a d'abord les gens que l'on dit chanceux*

*Ceux que la vie a privilégiés*

*Il y a aussi les gens qu'on dit au milieu*

*Ceux qui ne vont ni perdre ni gagner*

*Et puis un jour*

*C'est à ton tour*

*Et tu lances les dés*

*Sans même te douter*

*Que le destin s'approche*

*Il t'accroche*

**-Novembre-**

O.K, go !

**-Décembre-**

-

**-Janvier-**

-

**-Février-**

-

**-Mars-**

-

**-Avril-**

-

Le son de la sirène au loin, plaintif, ondulant, rehaussait la densité de l'atmosphère. Son rythme semblait marier les souffles haletants de Matt et Joe, tous deux fraîchement évadés du Berenson Center, établissement à sécurité maximale situé dans l'état du Westmount. Leurs pas pressés étaient lents et pénibles. Ils couraient depuis de longues minutes et le son strident de l'alarme ne les lâchait pas. Un air de découragement vint donc baigner l'espace de leur première halte. Puis Joe fixa Matt, le regard bourré d'effroi. Ses lèvres ne remuèrent pas tout de suite. Elles se mirent d'abord à trembler, puis elle palpitèrent et en vinrent à laisser apparaître d'étranges orifices laissant passer l'air et lui permettant enfin de s'exprimer.

-Matt !... Écoute, au loin, ces sons gutturaux et agressifs... ! Des chiens, merde !

Matt n'eut pas à comprendre. Son oreille à l'affût captait déjà les aboiements lointains que Joe venait d'analyser : des chiens, merde !

Ils couraient maintenant depuis un bon bout de temps. Le son de la sirène n'existait plus mais celui des chiens l'avait malheureusement remplacé. Et comme il se rapprochait de plus en plus, Matt et Joe accéléraient tant bien que mal leur cadence. Ils durent toutefois se rendre à l'évidence et, à bout de souffle, ils décidèrent de s'accorder un second repos. Ils s'adosèrent contre un orme gigantesque.

-J'n'en peux plus, Joe. La défonce m'arrache les poumons. J'suis crevé.

-Correct ; soufflons un peu.

Joe en profita pour expliquer à son complice que même si les chiens les talonnaient dangereusement, ils étaient tout près d'une abrupte falaise, large de quelques kilomètres et que seuls des bras bien tendus permettaient de grimper. Les chiens étant trop courts sur pattes ne pourraient qu'abdiquer devant l'obstacle.

-Allez, vieux ; on continue !

Il s'appropriâ son bras, l'invitant ainsi à le suivre. Matt semblait résister.

-Debout crétin ! Les chiens nous talonnent, il faut y aller !

-J'peux pas, Joe ! Ma cheville semble attachée, quelque chose la retient !

-Cesse de déconner, triple idiot ! Dépêche, sinon on va servir de gueuleton à ces saletés de clebs !

C'était en fait la première fois qu'il tentait réellement de l'aider. Il lui passa les bras sous les aisselles et l'empoigna fermement. Ses genoux fléchirent légèrement, juste assez pour fournir à son corps la force nécessaire pour soulever un poids d'une certaine importance. Étonné, il dut admettre qu'il lui était impossible de lever Matt. Quelque chose effectivement le retenait solidement ancré au sol. Il dirigea alors son regard vers les mollets de son ami. Il constata qu'une épaisse tignasse de végétation enveloppait tout le bas-corps de Matt. Son visage bleui et éclaté, les veines courant en relief le long de ses tempes, sa bouche ouverte, béante et flasque et ses yeux au regard vide et blanc étaient tous des facteurs qui affirmaient sa mort. Joe n'eut pas le réflexe d'enlacer son compagnon ; l'endurcissement carcéral se montrant rarement friand de ce genre de démonstration. Pris de panique, il le lança plutôt par terre et s'en éloigna d'au moins trois pas. De larges frissons empoignèrent ses omoplates et quelques gouttelettes de sueur

perlèrent à son front. Bien qu'il ne tremblât pas il semblait avoir froid ; glacé d'horreur. Les ronces recouvrant Matt le digéraient sur place, vomissant à l'occasion quelques lambeaux de chair. Se contractant et se dilatant telles d'odieux tentacules, elles avalaient lentement son corps. Les chiens, bien qu'extrêmement près, ne dérangaient plus Joe. Il était là, pétrifié, observant son compagnon se faire mastiquer par d'abominables reptiles végétatifs tout à fait insolites. Au moins, pensa-t-il, ils croiront que Matt a réussi à s'évader. Matt...

\*\*\*

C'était une clairière sans histoire, au tapis végétatif généreux répandant une flore agréable et variée. On remarquait en son centre un orme massif et sévère, sans doute surpris de voir tant de gens s'accaparer son coin de royaume. L'emplacement avait été soigneusement sélectionné par Bill Carlson, gouverneur de l'état du Wesmount, promoteur et actionnaire du nouveau complexe de désintoxication atmosphérique qu'on s'apprêtait à y construire. En fait, toutes les étapes de paperasseries administratives étaient maintenant choses du passé et Bill se retrouvait enfin en ce grand jour qu'il convoitait depuis si longtemps : la levée de la première pelletée de terre en compagnie du Président, des gouverneurs des états voisins, du maire et de tous les gros bonnets du coin. Tout avait été prévu. Minutieusement, il avait personnellement rejoint chaque invité leur faisant pratiquement jurer d'assister à la cérémonie et si possible flanqué d'une escorte. Il avait aussi convoqué la presse, parlée et écrite, et plusieurs chaînes de télévision couvraient l'événement en direct à travers le pays. C'était un mégaprojet ; une des plus grandes réalisations de la décennie en matière de création d'emplois et d'atmosphère recyclée. Carlson mena le dossier de main de maître. Il avait systématiquement coupé l'herbe sous le pied de plusieurs de ses collègues de cabinet et dut par la suite convaincre les investisseurs que malgré la situation géographique défavorable de l'état qu'il gouvernait, il était plus qu'essentiel d'y ériger le futur complexe. Après maintes et maintes négociations, suite aux interminables repas-causeries aux frais des contribuables qui

précédèrent la décision, il se vit finalement octroyer le dossier et acquit par le fait-même la certitude que l'usine planterait ses murs dans un lieu sous sa juridiction. Tout ce travail produirait sous peu ses fruits et c'est en jardinier affamé que le gouverneur en attendait les résultats. Il serait sûrement promu.

Quelques centaines de personnes parcouraient maintenant la clairière. Des journalistes, des gouverneurs, des sénateurs, des préposés à la sécurité promenant leurs yeux inquisiteurs, des techniciens, un groupe de menuisiers affairés aux dernières retouches à l'estrade d'honneur, plusieurs badauds s'observant mutuellement. Au loin, tout en bas de la colline, on distinguait les ruines d'un ancien pénitencier. Deux fourgonnettes arrivèrent et on en sortit des tables sur lesquelles on disposa diverses victuailles. La température se prêtait merveilleusement bien à ce genre de cérémonie. Le ciel, bien que nuageux, laissait le soleil s'exprimer à l'occasion et le vent pratiquement inexistant ne dérangeait ni les nappes de papier recouvrant les tables, ni les coiffures de ces dames de la haute. Des gens se groupaient parfois au pied de l'orme ; certains y appuyant nonchalamment leurs épaules, d'autres frôlant son écorce de leurs paumes ou contemplant de sa base sa gigantesque stature. C'était un arbre magnifique. Un monument que la nature avait érigé comme pour se rendre gloire à elle-même. Une impression indiscutable d'équilibre s'en dégageait dû à ses racines qui grugeaient la terre, à ses branches larges et fournies qui se gavaient d'air, au soleil et à la pluie qui le nourrissaient. L'immense feuillu produisait assez d'ombre pour protéger des rayons solaires l'estrade d'honneur où s'entassaient déjà les dignitaires. Bill Carlson allait bientôt prendre la parole, invitant fort probablement le Président à inaugurer cette journée de festivités. Les derniers préparatifs étant réglés, il jeta un coup d'œil vers les caméras de télévision, reconnut l'approbation du régisseur et s'approcha du lutrin où un microphone l'attendait pour propulser sa voix.

-Monsieur le Président, madame son épouse, honorables sénateurs, très chers gouverneurs, monsieur le maire, mesdames et messieurs les dignitaires, invités de la presse, gens du peuple,

bienvenue à cette cérémonie officielle soulignant la levée de la première pelletée de terre sur le site qui abritera sous peu le nouveau complexe de désintoxication atmosphérique de notre bel état du Westmount.

Une clameur bruyante émergea instantanément de la foule. C'était la consécration. Le bon peuple approuvait le projet malgré les milliers de signatures qu'avaient recueillies les pétitionnaires et qui faillirent contrecarrer les desseins de Bill. Effectivement, certains groupes écologistes avaient fait circuler une pétition réclamant le choix d'un autre emplacement. L'érection de l'usine nécessitait le rasage de plusieurs kilomètres de forêt afin de tracer les routes et d'ériger les bâtiments. Comme la pollution et le gaspillage avaient déjà réglé le cas de la majorité de la botanique de la région, les écologistes criaient à la démente et dénonçaient l'irresponsabilité gouvernementale devant un tel fait. Mais Carlson avait su habilement camoufler la chose ; achetant à toute fin pratique la presse et soudoyant le reste des récalcitrants. Non ; Bill Carlson n'avait plus rien à craindre. Tout baignait dans l'huile.

-Merci ! Merci. Je voudrais tout d'abord laisser la parole à celui qui m'a offert son expérience en me guidant dans l'élaboration de ce projet qui va bientôt se transformer en grande réalité ; à cet homme entièrement dévoué à son pays et qui prouve encore une fois que le parti qu'il dirige et qui administre les volontés du peuple sait réaliser de grandes choses. J'invite donc notre Président, le très honorable Phil Nowhere, à vous adresser la parole.

Le cri de l'assistance retentit à nouveau. Ils étaient maintenant des milliers à piétiner l'herbe, à écraser les arbustes, à semer leurs déchets, à s'accrocher à l'orme dans l'espoir d'y grimper malgré ses branches visiblement inaccessibles. Cela sentait la réussite électorale à plein nez. Le discours que tenait le Président en accentuait d'ailleurs l'odeur. Encore une fois, au détriment de la nature, le béton et l'acier allaient prendre place dans un environnement où leur présence n'avait jamais été souhaitée. Au fond de la foule, penauds, presque gênés, s'éparpillaient quelques écologistes qui

maintenaient leurs pancartes baissées sous l'œil inquiétant des agents de sécurité. Les caméras traquaient l'orateur qui, finissant son discours, invitait maintenant Bill Carlson à poursuivre. Le gouverneur flottait littéralement. On distinguait sur son visage cette espèce de félicité qui accompagne les moments de réussite baignés dans l'atmosphère des fêtes populaires. Il était au septième ciel. Son allocution ne tarissait plus d'éloges faites au parti et, par le fait-même, à lui aussi. On nageait en plein narcissisme. Puis, à brûle-pourpoint, un journaliste de première rangée se leva brusquement et s'adressa au gouverneur à l'aide d'un mégaphone.

-Pardon de vous interrompre, monsieur le gouverneur. Mon nom est Dwayne Burgess, du Greenpeace News. Avez-vous quelque chose à déclarer concernant la pétition que notre organisme vous a fait parvenir et qui contient la signature de centaines de milliers de vos concitoyens s'opposant à ce projet ?

Un silence glacial tomba sur la clairière. L'estrade d'honneur sembla s'orner d'un halo de frimas. Quelques pancartes s'élevèrent du fond de la foule mais furent rapidement rabaissées sous la fêrule des agents de sécurité. La question était désormais posée et toute intervention en vue d'éliminer Burgess s'avérait vaine puisque les caméras étaient maintenant braquées sur lui. Un agent prit quand même soin de lui retirer poliment son porte-voix, histoire qu'une seule réponse soit la bonne. Carlson sentit des sueurs froides lui couler tout le long du dos. Puis un frisson soutenu lui parcourut l'épine dorsale et d'étranges névralgies secouèrent son cou. Plusieurs palpitations cardiaques irrégulières accompagnèrent le tout. Il n'avait rien prévu dans son discours au sujet de la pétition. Sachant le propos trop brûlant d'actualité, il s'était contenté d'en assurer la discrétion au moyen d'un comité de surveillance qui devait couper court à toute manifestation éventuelle. Le directeur de la sécurité se voyait déjà rétrogradé et se demandait comment le journaliste avait bien pu dissimuler ce maudit mégaphone. Le gouverneur se décida finalement à répondre.

-Eh bien monsieur Burgess, ce n'est pas à vous que je répondrai puisque votre parti-pris dans ce dossier vous aveugle et vous empêche de voir et de réaliser les milliers d'emplois et

de retombées économiques que générera dans notre région la construction de ce nouveau complexe de désintoxication atmosphérique !

Quelques agitateurs habilement répartis dans la foule se mirent immédiatement à hurler leur approbation. Il n'en fallut pas plus au troupeau pour enjamber le pas. L'ambiance du début des festivités était de retour mais dix fois plus électrisante. Quatre costauds invitèrent le journaliste du Greenpeace News à les suivre avec toute l'amabilité qu'on leur connaît et l'incident était clos. Carlson souriait de son plus large sourire. Ce genre de sourire typiquement américain où la dentition prend beaucoup plus d'importance que le reste du visage. C'était là la plus belle répartie de sa carrière politique. De voir la foule l'aduler, de se sentir contrôler la destinée d'un morceau de son pays devenaient pour lui une connexion directe avec l'extase. Il poursuivit son allocution abordant les thèmes populaires tels ceux traitant d'emploi, d'accessibilité aux métiers non-traditionnels par les femmes, d'intégration de stages scolaires qui se réaliseraient au sein de l'usine et ceux plus abstraits parlant de chiffres et de bureaucratie. Puis tout à coup, alors qu'il annonçait les travaux de construction qui devraient malheureusement sacrifier ce coin de verdure au profit de l'avancement technologique, son charmant sourire à l'américaine se changea en grimace de douleur; d'horreur même. Déjà les invités sur la tribune d'honneur se levaient précipitamment en renversant leur chaise, certains hurlant, d'autres s'enfuyant à toutes jambes dans un désordre catastrophique. Leurs visages tachés de sang semblaient parés de peintures de guerre appliquées à la hâte. Comme l'arbre que la scie sépare de ses racines, Bill, le thorax largement éventré, s'écroula. Les gardes du corps tapissaient le Président et des agents de sécurité encerclaient Carlson. L'un deux s'écria :

-C'est une flèche ! On a tiré sur le gouverneur avec un arc ou une arbalète ! Cherchez un arc ou une arbalète ! Vous entendez, un arc ou une arbalète !

C'était la consternation. Tous les dignitaires avaient quitté la tribune d'honneur enrubannés d'une escorte serrée. La foule fuyait en débandade, prise de panique, renversant tout sur

son passage, n'hésitant point à piétiner les malheureux projetés au sol dans la bousculade. La débâcle atteignait une rare violence ; comme si un vent de démence soufflait sur le public. Un inspecteur de police déjà sur les lieux se rendit auprès du gouverneur.

-Blackburn, commissaire de district.

Les agents de sécurité s'écartèrent et le commissaire mit un genou par terre, histoire de mieux observer la victime. Bien qu'il eût acquis au cours de sa carrière une vaste expérience en matière de scènes sanglantes, celle-ci l'impressionnait particulièrement. Pendant un moment il crut même vomir tellement le spectacle était saisissant. Mais il reprit rapidement le contrôle de son appareil digestif, craignant que sa réputation de dur à cuire puisse se ternir si de simples policiers le voyaient ainsi défaillir. L'objet traversait le cadavre de bord en bord. Comme il gisait sur le côté, on le distinguait nettement pénétrer par l'omoplate droite et ressortir à l'avant vers la gauche. Il avait sûrement transpercé le cœur. Blackburn étudia attentivement la flèche et dut bien admettre que cela n'en était pas une. Plutôt un bout de bois ou une branche qui curieusement ne présentait aucune pointe acérée. Seul le veston enfoncé dans le dos et la chemise éclatée vers l'avant indiquaient la trajectoire du projectile. Le sang éclaboussé sur le lutrin complétait la preuve. L'inspecteur s'adressa à la foule ; ou plutôt ce qu'il en restait.

-Reste-t-il parmi vous quelqu'un qui s'y connaisse en botanique ?... S'il vous plaît, c'est très important !...

Ironiquement, quelques instants après, quatre costauds se présentèrent au pied de l'estrade ; ils escortaient Wayne Burgess. L'un d'entre eux s'adressa à l'inspecteur.

-Il prétend s'y connaître, commissaire.

-Ça va. Laissez-le monter. Monsieur ?...

-Burgess ; Dwayne Burgess.

Il se débarrassa de son astreignante escorte et rejoignit son interlocuteur. Blackburn retira alors le veston dont il avait recouvert le macchabée.

-Pas très ragoûtant, n'est-ce pas ?

Burgess eut un haut-le-cœur, constatant la scène.

-Allez ; ressaisissez-vous ! Ça va ?...

-Quelle boucherie !

-En effet ! Rarement ai-je assisté à un tel désastre.

-Qu'attendez-vous de moi ?...

-J'ignore si vous pouvez m'aider, mais j'aimerais que vous tentiez de m'identifier cette étrange flèche. Je veux dire m'indiquer de quel bois elle se compose.

Le journaliste vainquit à nouveau sa nausée, s'accroupit et fixa la chose.

-C'est une branche d'orme.

-Vous en êtes sûr ?

-Absolument. Elle possède toutes les particularités des ulmées. Souple, solide, elle doit même provenir du sommet de l'arbre, vu sa taille réduite. De plus, j'ajouterais qu'elle est fraîchement cassée.

-Ah oui ?...

-Remarquez la queue de la branche. Les gouttes de sève qui y perlent encore disparaissent normalement très rapidement ; quelques minutes après la brisure suffisent.

-C'est tout ?...

-Oui ; je n'vois vraiment pas ce que je pourrais dire de plus.

-Bon ; ça va aller. Merci infiniment de votre collaboration, monsieur Burgess. Vos renseignements me seront des plus précieux.

Blackburn s'adressa alors au quatuor de muscles.

-Vous pouvez le relâcher. Je ne crois pas que le gouverneur Carlson ait l'intention de retenir sa plainte contre monsieur Burgess. Restez plutôt ici à surveiller l'estrade afin qu'on ne touche à rien. Je me rends à ma voiture contacter le commissariat.

Il bondit en bas de son podium et se dirigea vers son automobile. Puis tout à coup, à une cinquantaine de mètres de l'estrade, il s'arrêta sec et se retourna. Il se mit à observer attentivement les lieux du sinistre. Aucun bosquet, aucune cache, si artificielle fut-elle, n'avait pu abriter logiquement l'archer meurtrier. Mais comment avait-on réussi à occire le gouverneur avec une telle discrétion ?... Un tireur d'élite, surtout s'il emploie un arc ou une arbalète, requiert quand même un minimum d'espace pour ajuster son arme. Il était plus que surprenant, avec l'armée de préposés à la sécurité qui fourmillait dans la clairière, que personne n'ait remarqué quoi que ce soit. L'inspecteur se surprit alors à fixer l'arbre qui se dressait majestueusement derrière la tribune. Une folle interrogation lui vint alors à l'esprit. Une interrogation à laquelle Dwayne Burgess pourrait assurément répondre. Il le chercha du regard et l'aperçut au loin alors qu'il s'apprêtait à monter à bord d'un vétuste véhicule en compagnie d'amis écologistes. Tous avaient encore l'air secoué par le drame. Il courut en leur direction.

-Monsieur Burgess ! Monsieur Burgess ! Encore un instant, s'il vous plaît !

Le journaliste de Greenpeace News s'immobilisa et, avant que le détective ne le rejoigne, il eut le temps de s'appuyer sur le capot de la voiture, visiblement étourdi par tout ce qu'il venait de vivre.

-J'aimerais vous poser une dernière question concernant vos connaissances érudites en botanique.

Atterré, la mine effrayée, Dwayne s'empressa de répondre.

-Désolé, commissaire. Je n'suis pas capable d'y retourner.

-Non, non ; soyez sans crainte. Pas besoin de retourner à l'estrade. Regardez, vous voyez cet arbre là-bas ?... De quelle espèce s'agit-il ?

Burgess n'eut pratiquement pas à réfléchir.

-Aucun doute commissaire ; c'est un orme.

Dix mois après le meurtre, on ferma le dossier, faute d'indice. Le complexe de purification atmosphérique fut bâti dans l'état voisin sur un site désert qui, après maintes réflexions, se prêtait beaucoup mieux à ce genre de construction. On le nomma toutefois le complexe Bill Carlson, histoire de commémorer le nom de celui qui en avait été le principal instigateur. Dans la clairière, les ronces et les brins d'herbe achevaient d'enfouir toutes les cochonneries qu'avait abandonnées la foule et l'orme, massif et sévère, continuait de régner sur les lieux, une branche en moins.

\*\*\*

-I-

-Alors ?

-Excellent, vieux ; ils vont adorer. Mais finiras-tu par te débarrasser de ta maudite dactylo ?

Gary ne quittait pas le manuscrit des yeux.

-Un vrai petit bijou que t'as écrit là.

-C'est toi qui le signes ?

-Non. C'est pour l'éditorialiste d'une revue écolo à fort tirage. T'as réussi un tour de force, vieux ! Juste assez d'horreur, la critique sociale n'est pas rébarbative et tu laisses la possibilité de poursuivre un jour la nouvelle. Je verrais très bien par exemple Blackburn et Burgess revenir pour une éventuelle suite. Même l'évadé de prison qui a survécu pourrait refaire surface... Non, je te le répète, c'est excellent.

-Et tu me règles tout de suite ?

-Tarif habituel ?

-J'avais repensé à cinq mille pour celui-ci.

-Pas de problème. Je l'ai négocié à sept. Et avec le résultat que tu m'apportes, je n'serais pas surpris d'un petit bonus.

-À la bonne heure.

Il déposa le document précieusement ; comme s'il avait affaire à un joyau de grande renommée. Il sortit un carnet de chèques et griffonna le montant convenu ainsi que les détails d'usage qu'exigeait leur entente. Il le tendit à l'auteur à une hauteur supérieure à l'épaule ; comme pour donner de l'importance à son geste. Ce dernier fixa le rectangle et y remarqua une anomalie.

-Mais il y a mille de plus !

-Ma cliente m'a confié qu'elle venait de recevoir une subvention pour l'enregistrement d'une chanson-thème en vue de la Semaine Internationale de l'Écologie. Elle m'a demandé si j'avais un texte à lui soumettre. Et comme tu as ton porte-documents avec toi...

-Attends un peu.

Il ouvrit sa petite valise et en sortit une pile de papiers désordonnée. Curieusement, il n'eut aucune difficulté à dénicher au travers l'épaisse masse une feuille située presque en plein milieu. Il la tendit à Gary.

-Peut-être ça.

*Tant que personne ne s'en doute*

*La hache mord sans réfléchir*

*L'arbre abattu étend sa croûte*

*Près de l'étang où de temps en temps la paix se mire*

*Tous les troncs morts qui ont pu vivre*

*Déploient leurs branches pour exposer*

*La progression qu'ils ont su suivre*

*Le destin qu'on leur a fixé*  
*Le temps s'en mêle*  
*Les conséquences souvent ignorées*  
*Le mouton bêle*  
*À nouveau il se sent égorgé*  
*La berge cède et la motte de terre*  
*Vient fracasser le miroir d'eau*  
*Se détachant comme un mystère*  
*Quatorze vagues nées du chaos*  
*Quatorze vagues à la dérive*  
*S'émancipant dans un rondeau*  
*Quelques sillons qu'a pu faire vivre*  
*Un geste vif au ras de l'eau*  
*N'immergeront-elles ?*  
*Resteront-elles tel un roseau*  
*Droites, frêles et fidèles*  
*Ou se noient-elles encore sous l'eau ?*  
*Une cascade de fins morceaux de pluie*  
*Frôle et harcèle les miettes d'hommes unis*  
*Qui sans l'amour que la nature leur offre*  
*N'auraient rien d'autre qu'un trou béant au coffre*  
*Que leur faut-il pour écouter la terre*  
*Si leurs amis ne peuvent eux-mêmes le faire ?*  
*Commençons donc par remuer leurs sens*

*Ainsi viendra le temps de la conscience*

-Je le prends.

-Tiens, j'ai ça aussi.

*L'homme quand il veut est vraiment une crapule*

*Il détruit tout, il brise tout sans scrupule*

*Regardez-le massacrer la forêt*

*Observez-le empiler sa monnaie*

*L'homme ne comprend que lorsqu'il a peur*

*Pour l'arrêter il faut semer la terreur*

*Toutes les forêts ont sonné l'alarme*

*Elles sont maintenant prêtes à prendre les armes*

*Il faut mettre des baïonnettes dans les branches d'épinette*

*Il nous faut de longs couteaux dans les feuilles de bouleaux*

*Des canons, des munitions au plus profond des troncs*

*Comme ça on arrêtera la mort de nos bois*

*L'homme quand il veut est vraiment un débile*

*Même à trente ans il agit comme un sénile*

*Regardez-le polluer les eaux*

*Observez-le empiler son magot*

*L'homme ne comprend que lorsqu'il a peur*

*Pour l'arrêter il faut semer la terreur*

*Toutes les rivières ont sonné l'alarme*

*Elles sont maintenant prêtes à prendre les armes  
Il faut mettre des roquettes dans les bols de toilettes  
Il nous faut de l'arsenic dans les robinets publics  
Des méduses, des requins à chaque racoin  
Comme ça resteront vivants les grands océans  
L'homme quand il veut est vraiment un cinglé  
Même le ventre plein il ne pense qu'à chasser  
Regardez-le massacrer l'éléphant  
Observez-le empiler son argent  
L'homme ne comprend que lorsqu'il a peur  
Pour l'arrêter il faut semer la terreur  
Tous les anomaux ont sonné l'alarme  
Ils sont maintenant prêts à prendre les armes  
Il faut mettre un arsenal à chaque orignal  
Il faut donner des fusils à toutes les perdrix  
Leur apprendre à se cacher loin de tout sentier  
Comme ça vivra normal le monde animal.  
L'homme quand il veut est comparable au diable  
Il n'hésite pas à bombarder ses semblables  
Regardez-le tuer femmes et enfants  
Observez-le se prendre pour le plus grand*

-Hum... Ouais. Peut-être en supprimant la dernière strophe, ça pourrait coller.  
Disons que tu me proposes deux extrêmes : l'un excessivement poétique et aérien et

l'autre d'une didactique presque fiévreuse. Écoute ; j'le garde aussi ; on verra bien si l'un des deux plaira à la cliente.

-T'as autre chose ?

-J'ai plein d'autres choses, vieux ; tu veux ça tout d'suite ?

-Ça peut attendre ? J'avais pensé à m'éclater un peu.

-OK, prends un break. J'te tiens au courant dans les prochains jours. On n'a rien d'urgent pour le moment. Ah oui ! Pour ce soir, j'n'aurai pas le temps d'aller vérifier ton cadran. Je dois remettre les textes en main propre à la cliente et c'est à l'extérieur de la ville. Y vois-tu un inconvénient ?

-En autant que tu me préviennes, pas de problème. Salut.

Ils se levèrent tous les deux en même temps, comme synchronisés par leur vieille complicité. Avant que la porte ne se referme, Gary ajouta :

-Tu n'veux pas savoir qui pourrait éventuellement s'appropriier les deux textes que tu viens de me soumettre ?...

-J'm'en fous !

-II-

Boldô crissa le réveille-matin dans le même mur que d'habitude et le son strident de l'alarme cessa sec. L'objet ajouta tout d'abord un nouveau relief sur la cloison où il éclata, puis vint s'amonceler aux restes abondants de verre, de plastique et de pièces mécaniques qui décoraient de façon massive et presque futuriste le coin de sa chambre à coucher. Impérativement, depuis plus de six cents aurores, il avait prévenu son complexe de régler avec minutie l'heure de son réveil sous menace de mettre un terme à leur collaboration. Pas une fois son acolyte avait failli à sa tâche. Rigoureusement, après chaque coucher du soleil, il se rendait à l'endroit où habitait son protégé afin de vérifier si le nouveau cadran était bien en place et réglé à cinq heures du matin, moment fatidique qui obligea Boldô à quitter ses délicieux sommeils depuis plus de quinze ans. C'était pour lui une vengeance emplie d'élégance. Une vendetta personnelle dirigée contre l'inexorable marche du temps et qui lui laissait croire, au moins une fois par jour, qu'il cognait la vie avec toute la violence dont elle faisait elle-

même preuve si souvent. C'est aussi le seul avantage qu'il dénichât pour avoir uni sa destinée à une représentante en réveille-matin. Elle avait conservé, suite à leur rupture, la maison et les meubles meublants et lui s'était tiré avec la bagnole et quelques caisses des précieux objets que se passionnait de vendre son ex-épouse. Il n'avait jamais rien compris à cette passion.

Il jeta un coup d'œil à la poulette qui dormait encore près de lui. Il ne s'étonna pas de son sommeil profond malgré la sonnerie qu'avait émise le briseur de rêves et se demanda une fois de plus s'il parviendrait lui aussi à demeurer dans les bras de Morphée un de ces matins, malgré l'alarme. Il enviait en fait toutes ces campagnes de couchette qui demeuraient sourdes à l'appel du réveille-matin. Comme sa position d'écrivain anonyme lui permettait des horaires et des moyens monétaires favorables, il s'offrait une polyvalence plus qu'abondante au niveau de ses relations féminines. Qu'elles soient prostituées ou ramassées tard dans les bars le soir, il se plaisait à compiler des statistiques sophistiquées au sujet des réactions de ses diverses conquêtes face à la routine matinale. Il avait en fait établi à partir de barèmes personnels une suite de questions précises auxquelles il pouvait répondre lui-même nonobstant la participation des principales intéressées. Le cadran les sortaient-elles du sommeil ? Réagissaient-elles quand Boldô le lançait contre le mur ? Dans quel état se retrouvait l'architecture de leur chevelure après une nuit de tempête amoureuse ? Quels étaient leurs premiers mots ? Souriaient-elles ? Semblaient-elles ignorer où la veille les avait transportées ? Que mangeaient-elles ? Voulaient-elles être mangées ? Etc... Étonnamment, plus de quatre-vingt-dix pourcent d'entre elles ignoraient le cadran et celles qui ouvraient furtivement un œil suite à l'appel de l'objet (qu'il fracassait ensuite contre le mur) réunissaient dans une large proportion à se rendormir en quelques instants. Bien sûr qu'il liait à la foire de la veille la facilité dont faisaient preuve ces femmes pour rester endormies, mais comme il se couchait aussi défoncé qu'elles...

Il jeta à nouveau un coup d'œil à la poulette qui dormait près de lui. Il l'envisagea, puis il l'« envagina » jusqu'à s'évanouir sur elle.

\*\*\*

Gary réveilla son poulain en lui empoignant l'épaule (la gauche ou la droite ?) et en le secouant énergiquement mais non violemment (de la gauche vers la droite ou de la droite vers la gauche ?) jusqu'à ce que celui-ci daigne ouvrir un œil (le gauche ou le droit ?)

-Allez ! On se lève !

-Merde ! Tu m'as dit que rien ne pressait, hier. Qu'est-ce que tu m'veux ?...

-Faut qu'on parle ; un super-contrat, vieux ! Tu n'en croiras pas tes oreilles ! J'te prépare à déjeuner ?

-Verse-moi plutôt un scotch.

-J'te prépare à déjeuner.

Gary disparut et quelques instants d'après, Boldô se mit à entendre le traditionnel orchestre qui accompagne la préparation d'un déjeuner. Gong : le poêlon qu'on extirpe du tiroir de la cuisinière ; harpe : la pinte de lait qui glisse sur la grille du réfrigérateur ; caisse-claire : la manette du grille-pain qu'on enfonce ; flûte : le canard qui laisse sortir la vapeur de la bouilloire ; triangle : les ustensiles qui s'entrechoquent. Il termina de « statisticien » la poulette de la veille, laissant les questions « que mange-t-elle » et « veut-elle être mangée » sans réponse. Il rejoignit son curieux compagnon les yeux pochés, l'air abruti, la face étrange rongée par l'âge. Il engloutit deux œufs pochés, deux rôties, un jus d'orange et du fromage. Il termina le tout avec le café que Gary lui avait servi et qui maintenait maintenant la température requise. Comme à l'habitude, ils ne s'adressèrent pas un mot durant la bouffe ; moments privilégiés instinctifs et silencieux où l'émotion survole la pièce. Souvent, lorsque le vieux couple se racontait, il se plaisait à expliquer qu'il mangeait toujours du silence pour déjeuner. Ça se digérait bien et c'était bon pour la régularité. La poulette apparut dans la cuisine et comprit qu'elle n'était pas la bienvenue. Gary ne lui jeta même pas un œil, trop habitué qu'il était à ces tierces intrusions.

-Tu veux que je la paye ?

-Pas besoin ; je l'ai levée dans un bar.

-Tiens ; prends quand même ça pour un taxi.

Elle regarda Gary, l'air hébété et décida de quitter les lieux sans mot dire, plus par crainte que par décision personnelle. Elle trouvait vraiment bizarres ces deux abrutis. Elle prit quand même l'argent. Elle prit aussi le temps de boutonner sa blouse. Elle prit enfin le temps de bien refermer la porte derrière elle.

Boldô remarqua le téléviseur ouvert sans son qui affichait en gros caractères le mot SONDAGE masqué par un énorme X. On voyait aussi en droite d'écran quelques chiffres et divers noms qu'il associa de mémoire aux élections qui avaient eu lieu la veille. Il chercha furtivement la télécommande et, ne la trouvant pas, il s'approcha de l'appareil pour faire naître manuellement le son. L'annonceur expliquait que, pour une première fois depuis leur apparition, les sondages s'étaient complètement gourés. Ceux

qu'ils prévoient être élus avec de larges marges d'avance avaient tous (sans exception aucune) été battus à plate couture et ce, au grand détriment des rois de la statistique prévisionnelle. Les médias n'y comprenaient rien, les candidats n'y comprenaient rien et les sondeurs avaient peur. Une appréhension justifiée puisque leur principale raison d'être se retrouvait maintenant face à face avec leur principale raison de disparaître et que cette seconde option prendrait assurément plus d'ampleur au cours des prochaines heures. Gary voulut parler mais Boldô l'en empêcha dès sa seconde syllabe en levant le bras gauche et en plaçant sa main en position d'arrêt. Il appuya l'interdiction en augmentant sensiblement le son du téléviseur. Un reporter promenait son micro au centre-ville, interviewant le peuple qui semblait visiblement ravi d'avoir tenu les devins en échec. Certains commentaires simplifiaient la chose en redonnant au suspense son droit d'exister alors que d'autres se plongeaient dans d'exhaustives exégèses, restituant en fin de compte le goût au peuple de se surprendre lui-même.

-Va me chercher les journaux.

-Mais Boldô, on a plein de...

-Va m'chercher les journaux, merde ! Tu m'siphonnes une fortune pour tes foutus services à la con ! Ça peut comprendre la livraison des journaux de temps en temps, non ?

Gary l'envoya chier mais en silence ; dans sa tête ; en toute intimité. Il le faisait couramment. Une habitude directement liée aux gueules de bois de son copain ; rien de méchant. Et cette fortune à laquelle Boldô faisait allusion motivait sans doute sa discrétion et sa soumission.

-III-

Il n'eut pas à se véhiculer puisque le kiosque à journaux n'était qu'à quelques coins de rue. Il croisa plusieurs quidams sur son parcours et, tendant l'oreille aux conversations, il comprit que la nouvelle du jour concernait effectivement ce démolissage de sondages qu'avaient fourni les élections de la veille. Après avoir monnayé sa demande, le vendeur lui remit tous les quotidiens disponibles et leur Une affichait en gros caractères l'indéniable vérité : « TERREUR CHEZ LES SONDEURS », « CAFOUILLAGE DANS LES SONDAGES », « LA VÉRITÉ NE SORT PLUS DE LA BOUCHE DES SONDÉS ». Il plia les « feuilles de choux » à l'aide de son genou et se les enfila sous le

bras, occupant ensuite ses deux mains à s'allumer une clope. Sur son retour, il remarqua de l'autre côté de la rue une jolie fille attablée à la terrasse d'un café, discutant avec un gras bonhomme à l'air patibulaire. La chevelure de la belle révélait une sortie de lit hâtive et ses vêtements froissés certifiaient qu'ils étaient portés depuis plus d'une matinée. Elle remit à l'individu louche des feuilles disparates en échange d'une enveloppe. Gary identifia alors le gros porc. Il s'agissait de Bill Glamsey : un producteur reconnu dans le milieu pour sa gérance indécente et son absolu désir de garder l'industrie musicale dans un état flagrant de stagnation. On racontait qu'il changeait de nouveau talent au même rythme que l'on change de sous-vêtements. On lui reprocha à maintes reprises son manque crucial de création et la Société Internationale des Droits d'Auteurs s'était même amusée à créer spécialement en sa faveur le prix de la rime la plus utilisée (usée ?) On lui remit le trophée l'année précédente pendant le gala de la S.I.D.A., histoire de souligner le travail de cet individu générant annuellement des montants astronomiques dans les coffres de la société. Gary se souvint tout à coup de la dernière fois où il avait aperçu Glamsey. C'était au cours d'un débat houleux présenté sur la chaîne de la télévision nationale. Bill y était invité ainsi que d'autres producteurs reconnus mais moins riches que lui. Ces derniers l'avaient mis au défi de faire chanter des paroles intelligentes à au moins une de ses centaines de protégées.

-Vous n'perdez rien à attendre ! Donnez-moi un an, jour pour jour, et je reviendrai vous présenter à cette même émission un album dont les paroles seront dignes des plus grandes analyses littéraires. Vous-mêmes ne pourrez en faire la dissertation, puisque son contenu révélera un deuxième, voire même un troisième niveau de lecture !

Il s'était levé, visiblement furieux et embarrassé, quittant la table ronde en trombe. L'après-midi suivant le débat télévisé, Gary prit un message sur sa boîte vocale personnelle.

« Salut Gary, Bill Glamsey. Écoute, j'aurais besoin de tes services d'auteur. Un projet intéressant ; payant. Rappelle-moi si ça t'intéresse. »

Il n'avait jamais retourné l'appel. Il haïssait fondamentalement Bill Glamsey. Il détestait sa façon de fonctionner, de s'exprimer et de suer sans arrêt, même au repos. Il n'avait jamais parlé de ce coup de fil à Boldô. Il traversa la rue et se rendit à portée du couple.

-Bill !

-Gary ! Ça va comme tu veux ?

-Pas de problème, toujours plein de projets. Tu me présente ?

Les vêtements de la jolie fille se froissèrent un peu plus.

-Gary, Samantha. Samantha, Gary.

C'est en serrant la main de la jolie fille que des regrets surgirent. Pourquoi n'avait-il pas daigné jeté au moins un coup d'œil à la poulette qui était chez Boldô, ce matin ?... Pourquoi ne l'avait-il pas croisé du regard quand il lui avait remis l'argent pour un taxi ?... Pourquoi ne lui avait-il pas reluqué le cul avant qu'elle ne referme la porte, histoire de remarquer une couleur de vêtement, de cheveux ?... Il débuta maladroitement son inquisition.

-Et que fabrique une aussi jolie femme en compagnie de...

Bill lui coupa la parole.

-C'est une de mes protégées ; une future star. Je lui prépare une entrée fulgurante dans le monde artistique.

-Et c'est pour bientôt ?

-Tu en saurais sûrement plus si tu prenais la peine de retourner tes appels.

Bill esquissa son plus large sourire. La sueur qui perlait alentour de ses lèvres amplifiait l'image que s'en faisait Gary ; un gouffre béant borné d'une matière gluante capable de repousser la plus odieuse créature. Il ne tenait évidemment pas compte ici du surprenant pouvoir que peut revêtir l'argent.

-Tu m'en vois confus, Bill, mais ma boîte vocale a rendu l'âme dernièrement. Probablement t'es-tu retrouvé dans la même position que mes autres interlocuteurs. Et tu me voulais quoi ?...

-Sans importance ; de toute façon, s'il y avait eu urgence, je t'aurais rejoint autrement.

Un silence embarrassant prit place ; bref, mais embarrassant.

-Bon ! Dans ce cas, je me sauve. N'hésite pas à me contacter si t'as de nouveaux besoins.

-J'y compte bien. Allez ! Salut !

Gary regagna le côté opposé de la rue. Malgré qu'elle portait des verres fumés opaques, il savait que pas une fois elle n'avait dirigé son regard vers lui ; pas une seule fois. Qu'est-ce qui l'habitait ? Pourquoi pensait-il mordicus qu'elle était celle qui avait passé la nuit chez Boldô ? Et pourquoi reliait-il cet échange de feuilles et d'enveloppe aux écrits de son poulain ?... Et cette enveloppe ? Que contenait-elle, cette enveloppe ? De l'argent ? Un contrat ? Sans s'en rendre compte, il marchait maintenant trois fois plus vite.

#### -IV-

-Tiens !

Il lança les journaux sur la table et s'engouffra dans la chambre à coucher. Boldô étala toutes les premières pages devant lui.

-Incroyable ! On dirait que le peuple a enfin envie de bouger ! Tu te rends compte, Gary ? Tous les sondages, tous, sans exception, fourrés ben raide ! Dans l'champ comme c'est pas possible ! C'est à mourir de rire ! Une nouvelle ère est en train de s'installer !

-La fille que t'as ramenée hier soir, tu sais son nom ?

-Ça va complètement changer ma façon d'écrire. Je n'm'adresserai plus à un troupeau aveugle qui bouffe tout c'qu'on lui donne sans n'jamais goûter ! J'aurai enfin affaire à des gens qui ont une opinion, qui sont prêts à argumenter ! Tu te rends compte, vieux ? C'est comme si je débarquais sur un nouveau continent ! Un lieu qui me permet enfin de communiquer avec mes semblables dans ma langue maternelle ! C'est le plus beau jour de ma vie ! Faut fêter ça !

Il fixait les journaux comme s'ils annonçaient la naissance d'un nouveau monde. Ça contrastait nettement avec l'apocalypse qu'ils se plaisent habituellement à entretenir. Gary réapparut dans la pièce avec le porte-documents.

-La fille d'hier...

-Quelle fille ?

-Celle avec qui tu t'es défoncé toute la nuit ! Celle que t'as dû baiser jusqu'à ce qu'elle te hurle qu'elle ne lubrifiait plus tellement ça ne voulait plus finir !

-Elle a dit ça ?

-Et ton porte-documents ? T'as l'habitude de le laisser ouvert avec la moitié des feuilles qu'il contient, traînant un peu partout au pied du lit ?

-Je lui ai lu peut-être quelques textes, mais je n'ai jamais dit que j'les avais écrits.

-Boldô ! Merde ! Combien de fois devrai-je te répéter que ces mots que tu écris sont notre avenir ! C'est toi qui cultives ton anonymat ! C'est toi qui m'as approché, me suppliant de devenir ton double, de signer tes textes ou encore de les vendre au plus offrant en leur garantissant qu'ils devenaient leur propriété exclusive, leur propre création !

-Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

-Je l'ignore encore. Mais je sens une faille dans notre association.

Il fit une pause.

-La fille d'hier ; tu sais qui c'était ?

-Pas plus que celles d'avant.

-Et tu l'as levée où ?

-Aucune idée. J'ai dû faire une dizaine de bars. J'tais trop défoncé ; j'me rappelle pas.

-J'crois qu'elle t'a piqué des textes. En fouillant bien, tu pourrais te rappeler s'il t'en manque ?

-J'les reconnais s'ils sont là, Gary ; sinon...

-Mais...

-Écoute, Gary, je n'garde aucun double. Je transcris sur une feuille standard s'ils sont griffonnés sur un napperon ou sur un paquet de cigarettes ; mais après je détruis tout. Aucune trace. C'est notre entente, non ?

-Merde ! Quelqu'un connaît notre manège et j'ai bien l'impression de deviner qui. Mais comment a-t-il pu savoir ?

-Et qui c'est ?

-Glamsey.

-Le gros Bill ? Mais je n'lui ai jamais adressé la parole !

-Moi si. Je le connais professionnellement. On s'est vu à l'occasion dans des lancements, à quelques galas, mais jamais assez pour qu'il puisse apprendre quoi que ce soit sur notre façon de fonctionner.

-Alors ?

-Alors la fuite vient d'ailleurs. Quelqu'un avec qui on a fait affaire s'est ouvert la trappe. Quelqu'un a révélé que les textes qu'il signait venaient de moi et avec le temps, Bill a pu déduire que je n'étais pas le pondeur. Il m'a probablement fait suivre, le temps de remonter jusqu'à toi.

-Et après ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Le monde n'a rien à foutre de l'auteur. Le peuple veut l'interprète, celui qui pousse le jus, celui qui fait frémir la syllabe, celui qui détache l'émotion des phrases. On n'se rappelle pas des auteurs ; pas plus qu'on ne connaisse le nom de la mère d'un personnage célèbre. Cesse de t'en faire. Laisse le gros Glamsey s'amuser avec les feuilles qu'il m'a chipées et trinquons plutôt à la débandade des sondages.

-Sois quand même prudent avec tes conquêtes. À partir de maintenant, on sait tous les deux qu'elles peuvent se présenter chez toi dans un autre but que de connaître l'orgasme de leur vie. Et celle d'hier, si tu la revoyais, tu saurais la reconnaître ?

-Jamais de la vie.

-Sacré Boldô ; t'es vraiment impayable.

Gary s'empara de la bouteille de scotch et se versa un triple. Ils trinquèrent sans dire mot.

-Au fait, quand tu m'as tiré du lit ce matin, tu semblais avoir quelque chose d'important à m'annoncer.

-Avec cette histoire de vol de textes, ça m'était complètement sorti de la tête. C'est un contrat faramineux ; en association avec l'appareil gouvernemental. Une mise en valeur des gens du troisième âge et des jeunes décrocheurs ; avec un budget supérieur à tout ce qu'on a connu jusqu'à présent.

-Un message commercial ?

-Non. Un film. Un court-métrage avec des acteurs et des actrices de premier plan. Ils ne lésinent sur aucun détail. Décors, costumes, effets spéciaux, tu élabores ce que tu veux.

-Et qui veut signer le scénario ?

-La ministre elle-même. Elle estime augmenter la valeur et l'importance du message de cent pourcent du fait que le bailleur de fonds devienne le créateur-diffuseur. J'ai eu le contact par une de ses maîtresses.

-Et on t'a demandé combien pour ce petit renseignement ?

-T'en fais pas ; j'ai déjà réglé. On peut s'en mettre plein les poches, vieux frère. Assez pour se retirer un bon moment et laisser les salauds comme Glamsey nous oublier. Alors, ça t'allume ?

-Ouais... Ça dure longtemps, un court-métrage ?...

-J'sais pas ; trente minutes, quarante peut-être...

-Et tu veux ça pour quand ?

-Ils sont prêts à tourner dès que le texte aura été approuvé.

-Merde ! Et moi qui voulais prendre un break ! OK, laisse-moi cogiter là-dessus et j'te tiens au courant. Verse-nous un autre scotch.

Ils enfilèrent la bouteille, riant à l'occasion de l'incident Glamsey. Ils « étampèrent » ensuite un Porto de qualité, quelques bières et enfumèrent le tout à l'aide d'euphorisants. Boldô accompagna la beuverie d'une longue allégorie sur la fin imminente des sondages. Il s'écroula la nuit venue. Gary zigzagua jusqu'à la chambre à coucher où il prit soin de régler le prochain cadran, puis il rentra chez lui. En taxi.

-V-

Boldô déboula du sofa où il s'était évanoui la veille et rampa tant bien que mal jusqu'à la source sonore. Tout le long de son interminable trajet, il se jura d'arrêter de boire. Il n'avait plus les capacités de récupération d'antan. Il se hissa péniblement au niveau de la table de chevet, souleva l'appareil avec une pogne molle et le « câlissa » contre le mur. Sa vision étant nettement altérée par les abus de l'hier, il vit les restes du

réveil se saupoudrer sur le tas d'éléments semblables ; comme une neige formée de gros flocons inhabituels. Il constata le signe indéniable d'une récupération incomplète de ses fonctions vitales. Comme une croûte que l'abus de boisson aurait installée autour de son être. Pour palier à ce manque, il tituba jusqu'à la douche, histoire d'enlever au moins une première couche. Les cheveux encore humides, il descendit les quelques marches qui séparaient la porte de sortie (d'entrée ?) du restaurant d'avec le trottoir. Il mit alors ses capacités mnémoniques à l'épreuve, tentant de se rappeler le nouveau projet que Gary lui avait suggéré juste avant le raz-de-marée alcoolisé. N'y parvenant pas, il prit la direction du bureau de son ami. Le long du trajet, il ne remarqua rien de particulier. La mémoire lui faisant encore défaut, il ne prit pas attention aux bribes de conversations saisies au passage qui traitaient des sondages défaillants ; et aucune méfiance sur d'éventuels vols textuels ne vint le hanter lorsqu'il attarda son regard sur de pétillantes poulettes. Enfin il arriva à l'intersection d'où il pouvait apercevoir l'édifice abritant le bureau de son acolyte. « Gary Garfyll, écrivain » inscrit sur une plaque dorée vissée à un mur de pierres noires indiquait l'endroit. Boldô esquissait toujours un léger rictus chaque fois qu'il la lisait. Il allongea le bras vers la poignée de la porte et avant qu'il ne la saisisse, celle adjacente s'ouvrit et permit à une femme magnifique, racée et indéfinissable d'apparaître à ses côtés. Elle lui servit un sourire élégant mais retenu et le dépassa, délivrant les effluves presque envoûtants de son parfum. Boldô ramena son bras, demeura à l'extérieur et la regarda s'éloigner. Instinctivement, il décida de la suivre. Non par suspicion ou muni de quelque envie de conquête, mais tout simplement parce qu'il le pouvait et qu'il le voulait. C'était ce qu'il adorait de sa situation professionnelle fantomatique : pratiquement pas d'horaire, aucune restriction castratrice concernant sa présence assidue à un endroit défini, pas de supérieur hiérarchique immédiat et un salaire plus que convenable.

-Pardon monsieur, la rue Larue, s'il vous plaît.

-Désolé madame ; je n'suis pas du coin.

Il se débarrassa de son interlocutrice sans même la regarder, trop occupé qu'il était à scruter les moindres déplacements de sa filature. Elle venait de s'engouffrer dans une petite boutique d'antiquités. Il hésitait à se rendre devant la grande fenêtre pour mieux l'observer à l'intérieur ; elle pourrait le reconnaître. Il se contenta de s'adosser à un mur et d'attendre qu'elle ressorte. Il remarqua, assise sur un banc de parc, une femme visiblement tendue par l'attente d'un je n'sais quoi. Son visage sembla s'illuminer lorsqu'une voiture stationna près d'elle et que deux de ses portières s'ouvrirent simultanément. D'un côté en descendit un homme à la stature imposante et au front froncé par l'embarras de la destination. De l'autre, un gamin surgit, arborant

un large sourire. Les bras tendus, il se rue sur la femme. L'homme ouvrir le hayon du véhicule et déposa une valise et un sac de sport sur le trottoir. Il prononça quelques mots, inaudibles pour l'observateur, qui semblaient beaucoup plus protocolaires que chaleureux. Le bambin revint vers lui, lui fit la bise, puis il retrouva sa vraisemblable mère. L'auto s'éloigna et la femme chargée des bagages suivit le petit qui courait déjà dans le parc. Boldô saisit son calepin et y griffonna quelques mots.

*Une famille n'a pas d'ancrage*

*Elle se module comme un nuage*

*Tantôt il semble être un rocher*

*Puis le vent vient l'éparpiller*

*Et il se reforme plus loin*

*Près d'une montagne ou d'un ravin*

*Il peut nous apporter la pluie*

*La pluie est la source de la vie*

*La vie n'a jamais eu d'ancrage*

*Elle se module comme les nuages*

*Tantôt elle...*

-As-tu une cigarette, man ?

-Non, j'n'ai pas de cigarette.

Il remit le calepin dans sa poche.

-As-tu un peu de monnaie, d'abord ?

Il glissa la main dans sa poche et vit l'objet de sa filature réapparaître. Il s'empessa de reprendre sa marche. Il dut ralentir quand elle stoppa à un feu de circulation, attendant le signal de traverse. Il sentit alors qu'on lui tirait sur la manche.

-Ma monnaie, man !

-Non mais...

Il refila quelques pièces au quêteur.

Il la suivait depuis une bonne demi-heure. Elle attendait maintenant de l'autre côté de la rue, face à l'imposante stature du stade de baseball municipal. Les gradins juchés derrière l'immense paroi recevaient une foule survoltée assistant à une partie des séries mondiales. Comme il se déroulait à ciel ouvert, il était facile d'imaginer le match au rythme des cris des partisans. Il constata le regard de la belle se fixer dans une direction précise ; comme si elle apercevait enfin ce pour quoi elle patientait. Un mâle genre « chapeau-veston-cravate-souliers haut-de-gamme » s'approchait. Pas de doute, c'est lui qu'elle ciblait. Leur sourire s'élargissait et leurs pas discrets mais un peu plus pressés à chaque foulée les dirigeaient l'un vers l'autre. Boldô remarqua que la clameur de la foule s'intensifiait au fur et à mesure que le couple se rapprochait. Le crescendo évoluait comme une trame sonore de film soulignant l'intensité de l'instant tant attendu ; en l'occurrence le fameux moment où la princesse retrouve le héros. Le bruit atteignait maintenant le seuil de décibels probablement jugé dangereux pour l'oreille humaine ; on venait sûrement de frapper un coup de circuit. Pendant que le délire total envahissait le stade, le mâle ouvrait large les bras pour attirer sur son torse bombé la nymphe bondissant vers lui. Un rayon de soleil vint frapper sa dentition et une lueur inhabituelle jaillit de sa bouche ; une dent en or peut-être... Il l'accueillit généreusement, l'étreignit avec toute l'émotion que suppose un tel moment mais s'en détacha presque aussitôt. La repoussant à bout de bras, il abandonna sa prise, la laissant choir sur le trottoir. Il s'en éloigna immédiatement sans ne jamais se retourner. Le temps que Boldô contourne le trafic pour se rendre près de la victime, l'inconnu sautait dans un taxi. Boldô ne lui prêta aucune attention et se concentra sur la femme étendue par terre. Un filet de sang coulait le long de son pariétal gauche. Dessous le tracé rouge et veineux : une ecchymose fraîche et en pleine expansion. Lui prenant le poignet, il constata le pouls. Le son d'une sirène filtrait au travers la cacophonie provenant de l'enceinte sportive et des curieux attroupés près la blessée ; un badaud s'était servi de son cellulaire pour demander une ambulance. Le temps que le véhicule s'amène, Boldô remarqua près du caniveau une balle de baseball... maculée de sang.

-VI-

La moyenne des gens n'aiment pas les hôpitaux. Mis à part pour l'accouchement, ils sont un lieu de rendez-vous désagréable, puisque non souhaité. Boldô est dans la moyenne.

-Monsieur ?

-Oui ?

-Vous pouvez vous approcher, s'il vous plaît ?

Il se rendit au guichet d'accueil.

-C'est votre femme ?

-Non.

-Votre sœur ?

-Non ; je ne la connais pas.

-Mais que faites-vous ici ?

-J'ai été le premier à lui porter secours.

-Et vous avez les détails sur l'accident ?

-Je crois qu'elle a été frappée par une balle de baseball ; sur la tempe ; la gauche.

-Une balle de baseball ?

-Oui l'enfin je crois. Nous étions près du stade... Il y a eu coup de circuit...

-On a effectivement noté un grave traumatisme crânien.

-Et comment va-t-elle ?

-Elle est dans un profond coma, monsieur. Les ambulanciers l'ont constaté lors de son transport.

Son corps redevint mou ; encore plus qu'à son réveil.

-Vous pouvez vous rasseoir. Un enquêteur va vous rencontrer pour prendre votre déposition.

Il s'affala dans un fauteuil inconfortable, fracassé par cette portion sinieuse de son destin. Comme sur le pilote automatique, il laissait les sensations s'emparer de sa cervelle sans aucune opposition. Un mélange impromptu de questions et de déceptions valsait dans sa tête et il lui était impossible d'en diriger le moindre pas. Une porte d'ascenseur s'ouvrit et un enfant roula sa chaise en sa direction. Boldô remarqua alors qu'il était seul dans la salle d'attente et fixa un point mort, effrayé d'avoir à croiser le

regard du jeune cul-de-jatte. Ce dernier passa à moins d'un mètre de lui, ralentissant, puis roulant à nouveau à l'aide de ses bras puissamment développés. Boldô estima que le ralentissement devait être une invitation à la discussion mais avec ce qu'il venait de vivre, il s'en sentait incapable. Après la disparition de l'infirmier, il eut l'honnêteté de s'avouer que peu importe la raison pour laquelle il se retrouvait dans cette salle d'attente, il l'aurait quand même ignoré. En guise d'expiation, il sortit son calepin.

*Je l'ai vu, il pensait*

*À son corps incomplet*

*Une embuée emplissait ses yeux*

*Il avait l'air malheureux*

*Je m'approchai de sa chaise roulante*

*D'une démarche hésitante*

*Il me fixa d'un regard si puissant*

*Ce n'était qu'un enfant*

*Puis il me dit : écoute-moé ben bonhomme*

*J'vais t'en conter une bonne*

*Je suis infirme et je sais que je le suis*

*Voici ce que j'en dis*

*Lorsqu'on te coupe les jambes*

*Devant toi des gens rampent*

*Lorsqu'on te coupe les bras*

*On ne t'embrasse pas*

*Et si quelqu'un te crève les yeux*

*T'oublie qu't'en avais deux*

*Et quand ton corps est désynchronisé*

*Ils ont peur que tu leur marches sur les pieds*

*L'infirm*

*L'infime partie de toi qui ne marche pas*

*L'infirm*

*L'infime partie de toi qu'ils n'accepteront pas*

*L'inf...*

-Aidez-moi ! Aidez-moi, il va me tuer !

Une femme aux vêtements lacérés, au visage tuméfié et à la voix éraillée d'avoir trop crié entra en trombe dans la salle. Elle entraîna une chaise dans sa chute qui vint culbuter sur elle ; comme pour ajouter à son malheur. Boldô eut l'impression d'être aspiré à l'intérieur de son siège. Deux infirmiers atterrirent près d'elle après avoir volé à son secours. Ils la débarrassèrent des guenilles qui lui obstruaient le visage et le cou et s'empressèrent de l'installer sur une civière qu'ils roulèrent à vive allure à l'intérieur d'une salle de soins. En moins de deux minutes, tout redevint comme avant. La préposée leva à peine un œil en direction de l'action, trop habituée à ce genre de turbulence. Boldô avait l'impression de faire une crise d'asthme. L'air lui manquait et l'angoisse s'alliait à la tachycardie pour bousiller son rythme cardiaque. En guise de « ventolin », il se remit à son calepin.

*Quand les dieux des cieux ont peuplé la Terre*

*Étaient-ils sérieux au moment de le faire*

*Puisqu'ils ont mis dans le cerveau de l'homme*

*L'idée que la femme serait sa bonne*

*À tous les mois la femme se rappelle*

*Qu'un peu de sang s'écoulera d'elle*

*Mais quel bon dieu a pu penser*

*À partager ainsi la nativité*

*L'homme trouve ça bon*

*La femme prend les précautions*

*L'homme s'est vidé*

*La femme doit vérifier*

*Si elle a pris sa pilule*

*Si un serpent se rend à l'ovule*

*Quand il y a discussion, la femme se protège*

*Car quand l'homme a tort il brandit son glaive*

*Et dans sa folie il peut tout détruire*

*Le fort devant le faible ne se laisse pas contredire*

*La femme a raison*

*L'homme lui tape le menton*

*Si la femme a tort*

*L'homme se sent fort*

*Un drôle de partage*

*La douceur contre la rage*

*Si les pères de nos mères avaient eu la chance*

*De grandir sans principe et sans différence*

*Sans différence*

Le temps qu'il note ses impressions, la salle d'urgence demeura calme. Mis à part les toussotements répétitifs émis par une grande grippée et les pleurs discrets d'un jeune enfant blessé au bras, rien ne l'empêcha de se rendre au bout de son idée. Il se rendit ensuite près de la préposée à l'accueil.

-Écoutez madame, il doit venir aujourd'hui, votre enquêteur ?

-C'est qu'il a peut-être d'autres témoignages à recueillir...

-Bon ! J'attends depuis plus d'une heure et j'en ai marre. Je vous laisse mes coordonnées et il me rejoindra chez moi.

-Je ne peux vous retenir contre votre gré, monsieur. Mais je vous répète qu'on m'a demandé de vous prévenir de l'attendre ici.

-Tant pis ! Je prends le risque.

Il lui remit ses coordonnées et fit quelques pas vers la sortie. Hésitant, il revint vers le guichet.

-Vous croyez que je pourrais avoir le nom de la victime ?

-C'est probablement la personne chargée de l'enquête qui a droit de vous informer à ce propos, monsieur.

Il eut envie de lui flanquer son poing dans la face mais n'en fit rien ; la journée s'annonçait assez compliquée comme ça.

## -VII-

De retour chez lui, il se versa à boire. Sa promesse du matin était déjà loin et les événements qu'il venait de vivre lui permettaient une petite incartade. Il nota sur des feuilles standards les notes prises dans son calepin et détruisit les originaux. Après les avoir classées (sic) dans son porte-documents, il actionna son répondeur :

-« Boldô, Gary. J'aimerais savoir si tu as commencé à mijoter notre nouveau projet. Rappelle moi ; bye ! »

-Merde !... Et c'est quoi, notre foutu projet ?...

-« Allô Boldô, Ursula Monet à l'appareil. Tu m'avais prévenue de te faire savoir quand je serais libre pour une petite virée ensemble. Eh bien ce soit m'adonnerait à merveille. Si tu préfères, je peux te rejoindre directement chez toi. Après on verra... Rappelle-moi ; j'm'ennuie. »

-Ursula Monet ? C'est qui, Ursula Monet ?

-« Monsieur Boldô, Glenn Garshwick ; commissaire de district. Contactez-moi au commissariat central dès que vous le pouvez ou encore sur mon cellulaire au 745-9937. Merci. »

Il trouva et composa le numéro du commissariat sans prendre le reste de ses messages.

-Commissariat central, puis-je vous aider ?

-J'aimerais parler au commissaire Garshwick, Glenn Garshwick.

-Un instant, je vous transfère.

-Un instant, je vous transfère.

Une musique à la con vint envahir l'acoustique. Boldô en profita pour se verser un autre verre.

-Garshwick !...

-Bonjour monsieur ; je me nomme Boldô et...

-Ah ! Monsieur Boldo ! Vous voilà moins pressé, j'espère.

-Veuillez m'excuser de mon départ précipité de l'hôpital, mais d'autres obligations réclamaient ma présence.

-Selon la préposée à l'accueil, il s'agissait plus d'impatience que d'obligations...

-C'est sa version. À vous d'en conclure ce que vous voulez.

-Sans importance. L'essentiel, c'est que je puisse enfin vous parler. Vous est-il possible de vous rendre au commissariat ?

-Est-ce vraiment nécessaire ?

-Je peux toujours prendre votre déposition par téléphone, mais il faudra passer la signer dans les vingt-quatre heures.

-Je préférerais cette seconde alternative.

-À votre aise. Au fait, Boldô, c'est bien votre nom ?

-À ce que je sache, oui.

-Votre prénom ou votre nom ?

-Les deux.

-Vous n'êtes pas sérieux, voyons ! Chaque individu est désigné par un minimum de deux appellations.

-J'ai des papiers l'attestant.

-Bon ! Nous comblerons cette formalité ultérieurement. Et vous travaillez pour qui ?

-Je suis prestataire de la sécurité du revenu garanti.

-Depuis longtemps ?

-Assez pour avoir oublié mon dernier employeur.

-Vous me faites marcher.

-Est-ce vraiment nécessaire de vous fournir tous ces renseignements d'ordre personnel ?

-C'est pour notre fichier ; mais nous pourrions combler ces détails par d'autres moyens. Bon ! Allez-y. Racontez-moi votre version des faits.

Il ne parla pas longtemps. Le bruit de la foule enthousiaste retint son attention, puis l'instant d'après, cette femme gisait sur le trottoir. Il s'était porté à son secours ; puis la balle tachée de sang. Comme personne ne l'accompagnait, il crut bon de se rendre à l'hôpital, histoire de la réconforter si elle reprenait conscience. Il ne pouvait pas savoir qu'elle était entrée dans un profond coma.

-Au fait, elle est toujours dans le coma ?

-Et pour un bout de temps, prétendent les médecins. Un détail m'échappe, monsieur Boldô. D'autres témoins affirment qu'un homme embrassait la femme avant qu'elle ne s'effondre. Vous ne l'avez pas aperçu ?

-J'étais fasciné par le bruit de la foule à l'intérieur du stade, commissaire ; je ne l'ai remarquée qu'une fois étendue sur le trottoir.

-Parlez-moi de cette balle de baseball.

-Eh bien aussi invraisemblable que cela puisse paraître, j'ai effectivement remarqué une balle dans le caniveau.

-Vous l'avez récupérée ?

-Non, j'étais plutôt concentré sur la victime.

-Vous employez là un mot lourd de conséquences, monsieur Boldô.

-Quel mot ?

-Victime.

-Elle fut victime d'un accident à ce que je sache.

-Euh ! Oui. C'est une façon de voir la chose.

-Selon moi, c'est la seule.

-Il faudrait interroger l'homme qui l'embrassait avant de conclure à l'accident.

-Interrogez qui vous voulez, commissaire ; mais je vous répète que j'ai vu une balle de baseball maculée de sang à quelques mètres d'elle. Peut-être le lanceur s'est blessé à la main avant de la lancer, peut-être était-elle déjà là, peut-être que le bâton du frappeur a servi à défoncer une boîte crânienne juste avant le coup de circuit ou peut-être que la balle est venue fracasser la tempe de cette dame avant de rouler jusqu'au caniveau. C'est à vous de le découvrir.

-Ne soyez pas sarcastique, monsieur Boldô. Bon ! Je prends votre déposition comme telle. Vous n'oublierez pas de passer la signer avant la fermeture de nos bureaux, demain.

-Au fait, commissaire Garshwick, je pourrais connaître l'identité de cette dame ?

-Il s'agit de Béatrice Delatoutenbon. Une française immigrée dans notre pays depuis une quinzaine d'années. Aucun antécédent judiciaire. Elle dirige une revue féminine.

-Et le nom de la revue ?

-Ça semble vous intéresser au plus haut point.

-Disons que depuis ces événements, je me sens plus près de cette femme.

-La revue se nomme « Femme-Tasmes » ; ça vous donne une idée des sujets qu'on y traite.

-Ouais ! Disons que ça donne un bon indice. Merci commissaire.

-Si jamais vous avez à quitter le pays dans les prochains jours, je vous serais gré de m'en tenir au courant. Je pourrais avoir d'autres questions à vous poser.

-Sans faute, commissaire.

-Au revoir, monsieur Boldô ; merci de votre collaboration.

-Au plaisir.

Le temps de la conversation lui avait permis d'assécher son verre. Il l'humidifia à ras-bord en se demandant s'il avait bien fait de taire qu'il avait lui aussi aperçu l'homme mystérieux. Il craignait en fait que cette enquête amène le pouvoir judiciaire à découvrir le stratagème qui le liait à Gary. Et comme les pouvoirs judiciaires et fiscaux entretiennent une liaison presque incestueuse... Il noya le doute et poursuivit à même la bouteille tout en griffonnant quelques lignes. Le nom de la revue dirigée par Béatrice Delatoutenbon se réverbérait contre les parois de sa mémoire.

*La fille-fleur fuit le bonheur qu'on lui a tracé*

*Elle s'y sentait flétrir*

*Elle a compris que l'homme en somme est bien embêté*

*De la voir s'épanouir*

*Sur une table stable la femme se démène*

*Elle accouche sans problème*

*Le médecin par instinct se prend pour un dieu*

*L'infirmière lui fait les beaux yeux*

*Se réveillera-t-elle ?*

*Chez un notable fiable la femme se démène*

*Elle divorce sans problème*

*Mais son copain par instinct lui fait des emmerdes*

*Il a peur de la perdre*

*Se réveill...*

Le crayon quitta ses doigts. Il sombra profondément, saoul comme un œuf.

Le cuir. Le cuir galbant les sièges de la limousine. Son odeur. Sa couleur foncée et fascinante. Sa texture rugueuse ou glissante, sèche ou collante selon l'atmosphère qui l'influence. Le cuir. Le cuir galbant le haut des cuisses de Janice. Son odeur. Sa couleur foncée et enivrante. Sa texture huileuse ou résistante, humide ou irritante selon la vitesse à laquelle on s'y frotte. La ministre avait elle-même choisi sa secrétaire particulière ; sélectionnée au travers diverses candidates probablement plus qualifiées mais tellement moins excitantes. Elle lui avait relevé la jupe jusqu'aux hanches et descendu la petite culotte à la hauteur des mollets ; lentement, lascivement ; comme un lien l'attachant. Elle lui avait d'abord labouré le pubis avec une rythmique effrénée et s'attardait maintenant à son mont de Vénus telle une astronome découvrant une nouvelle galaxie ; chaque poil signifiant une nouvelle étoile à explorer. Puis elle indexa son majeur à son annulaire et se mit à fouiller sa caverne, humidifiée par les jus que sa bouche avait laissé couler jusqu'à l'ouverture, facilitant le va-et-vient insistant des trois doigts. Janice émettait des sons saccadés harmonisés aux propos égrillards que tenait la « politichienne ». La paroi opaque et judicieusement insonorisée les séparant du conducteur leur fournissait une intimité propice et désirée. La secrétaire secouait son pouce nerveusement sur son clitoris et l'immisçait à l'occasion dans la bouche de sa compagne pour lui fournir une lubrification idéale. Elles étaient déchaînées. Encore loin de la jouissance réciproque qu'elles anticipaient, mais en symbiose parfaite dans leur recherche identique de l'extase charnelle.

Elles étaient en route pour une allocution que devait prononcer la ministre au congrès annuel de l'Association des Femmes de Carrière ; mouvement d'envergure nationale au lobby influent et stratégique pour tout parti politique désireux de consolider son pouvoir. Elle s'était vue confier cette tâche par le Premier Ministre lui-même et avait comme mandat de convaincre l'A.F.C. d'endosser le projet de loi ayant pour but de légitimer la continuité des pleins salaires tout le long d'une grossesse. Ce projet de loi supposait une hausse considérable d'obligations de la part des employeurs et ne parvenait pas à passer la rampe, même chez les entreprises dirigées par des femmes. En revanche, il jouissait d'une popularité indéniable auprès du peuple, au point qu'il devenait l'achoppement qu'envisageait le parti pour sa prochaine campagne électorale. Cette rencontre était donc d'une importance cruciale.

Janice serra les cuisses contre la tête de sa supérieure hiérarchique pour lui signifier qu'il était à son tour de la travailler. La ministre s'adossa donc au banc et abaissa son bas-culotte jusqu'à ses genoux, haletante et impatiente. La secrétaire

replaça le bas à sa position initiale et se mit à le lécher, d'abord sous le nombril, puis à la hauteur du sexe. Elle le mordilla jusqu'à ce qu'il se déchire, découvrant ainsi une peau lisse et rasée de près, comme si elle l'avait été le matin même. Elle « lingua » goulûment l'orifice, puis ses lèvres rencontrèrent ses grandes lèvres. Elle semblait laver une gangue que nul orfèvre n'avait jamais identifiée. Elle frottait nerveusement ses paumes sur le nylon enrobant les cuisses de sa maîtresse, lui procurant ainsi une exaltation proche du massage sensuel. La ministre, à son point le plus fort d'excitation, la renversa pour rejoindre son canyon et ils atteignirent le paroxysme orgasmique dans un soixante et neuf apocalyptique. Elles terminèrent leur relation dans une étreinte baignée de longs baisers passionnés et replacèrent leur chevelure et leurs vêtements puisque la limousine ralentissait sérieusement, assez pour qu'elles sentent leur destination s'approcher.

-Au fait, Janice, t'ai-je parlé du scénario que je suis en train d'écrire ?

-Mais madame, c'est moi qui suis déléguée pour écrire tous vos discours !...

-Non, pas un discours, un scénario, pour un court-métrage.

-...

-N'aie pas l'air si éberlué, voyons !

-Mais j'ignore de quoi vous parlez, madame.

La portière s'ouvrit.

-Je t'expliquerai plus tard, Janice. Viens, on nous attend.

## -IX-

Boldô émergea de son engourdissement en plein milieu de la nuit. Il se jura d'arrêter de boire et remarqua au travers les points noirs qui dansaient devant ses yeux un mot posé sur la table. « Salut vieux, j'espère que t'as éclusé cette bouteille pour célébrer l'idée géniale qui pourra guider notre projet à bon port. J'ai réglé ton cadran et suis reparti sans te déranger. Je n'ai pas lu les textes que tu as dû écrire avant de t'évanouir, trop anxieux de l'entendre me les dire de vive voix. Appelle-moi demain. Take care. Gary. »

« Foutu projet », pensa-t-il avant de se rendre au pieux.

Il dormit mal et peu. D'un sommeil non-réparateur qui fatigue plus qu'il ne repose. Tous ces restants d'hôpitaux, de baseball, de trous de mémoire lui chargeaient l'estomac à la manière d'un repas chinois. Souvent, lorsqu'il digérait mal sa journée, il se levait en pleine nuit et se rendait à la fenêtre observer le vide. Ignorant les objets de premier plan, il fixait l'horizon, déviant parfois sa ligne de visée de quelques degrés, et laissait l'infini le calmer et recharger d'énergies nouvelles ses batteries personnelles. C'était sa façon à lui de faire le plein ; comme si ces moments de contemplation imitaient un arrêt aux puits mais sans le stress exigé par une compétition de Formule 1 ; tout en douceur, avec le temps que ça prend. On n'aurait pu se lasser de l'observer savourer ses séances de ressourcement. Sans posture extravagante ou rites préliminaires compliqués, il s'assoyait tout simplement sur une chaise berçante, emmitouflé dans une grosse couverture et trouvait son mouvement de balancier selon le rythme de son état : accéléré quand l'heure était aux questionnements, à la recherche d'inspiration, beaucoup plus lent et près de la régularité d'une marée montante quand il combattait une fatigue excessive ou un problème émotif délicat. C'est sur cette chaise en pleine nuit qu'il avait écrit selon lui son plus beau texte. Un écrit allait simplicité et sincérité, dénudé de recherche littéraire astreignante et qu'il détruisît le lendemain, trop impressionné de s'être confié un si lourd secret. Quand il y repensait, il ne se souvenait que des deux premières strophes ; jalousement incrustées dans sa mémoire défaillante. Comme si seule son enfance refaisait surface lorsqu'il laissait ses souvenirs lui rappeler son père décédé.

*Le soir dans mes prières*

*Je parle avec mon père*

*Je lui demande pourquoi j'existe*

*Pourquoi je ris quand je suis triste*

*C'est un des mystères de la vie*

*Quelqu'un délire, l'autre réfléchit*

*Mon père est parti pour l'éternité*

*Mais finira-t-il par arriver*

Il consacra son « bercethon » à fouiller sa cervelle pour trouver où pourrait bien se tapir le maudit projet dont lui avait parlé Gary. N’y parvenant pas, il quitta momentanément sa chaise pour passer un coup de téléphone. Peine perdue : répondeur. Ce serait sa priorité dès le lendemain. Il repassa près de la berçante mais décida de ne point s’y rasseoir. Le lit était mieux indiqué. Apercevant le cadran, il tergiversa sur sa rupture avant de s’endormir. Il se demandait souvent, avant de sombrer dans les songes nocturnes, s’il n’avait pas été lui-même la cause de la débandade déchirante qui précéda son échec marital. Trop pleutre pour annoncer tout simplement à sa compagne qu’il voulait mettre fin à cette union sans avenir, il l’avait carrément poussée à bout en agissant en imbécile et en faisant preuve de jalousie délirante à maintes reprises ; ce qui l’avait forcée, elle, à demander le divorce. Cela lui permit par la suite de raconter à qui voulait l’entendre que sa femme l’avait laissé ; abandonné ; rejeté. Ça lui fut bien utile pour ses confidences d’oreiller. Pour faire pitié devant ses amis aussi. Cette phase de pseudo-remords l’inspirant, il attrapa un crayon et défroissa une feuille qui traînait sur sa table de chevet. Il nota son idée.

*Quelqu’un un jour t’a labouré le cœur*

*Il reste encore de si profonds sillons*

*Pourtant en toi il n’y a pas de rancœur*

*Plutôt les restes d’une grande désillusion*

*Il y eut bien sûr les nuits de l’épiderme*

*Où vous étiez la vis et le boulon*

*Et la pilule qui enrayait le germe*

*Notait la crainte de former l’embryon*

*Il y eut aussi les discussions profondes*

*Où chaque mot devient si important*

*Chaque parole est en fait une sonde*

*Qui nous révèle ce que l’on est vraiment*

*Il y eut enfin le jour où ton amour*

*Était si grand que tu as dû lui dire*

*Et plus jamais à partir de ce jour*  
*Auprès de toi tu ne l'as vue dormir*  
*Car tant que l'être n'a pas dit le « je t'aime »*  
*L'autre parfois peut en aimer plusieurs*  
*Dire son amour ne présente qu'un problème*  
*La flamme naît ou bien c'est là qu'elle meurt*

Il passa, somme toute, une bonne nuit.

-X-

Le bureau de Gary Garfyll évoquait sans le désirer une espèce de caverne d'Ali-Baba moderne avec son capharnaüm d'objets hétéroclites. Bien que rangés, les lieux laissaient toujours cette impression de fouillis agréable et unique. À gauche, en entrant, un mur orné de photos de groupes rock-progressif propre aux « seventies ». Éparpillés sur diverses tablettes ancrées sous les images : des instruments de musique, des vêtements et divers accessoires ayant appartenu aux membres de ces groupes jadis célèbres. À droite, près d'une armure bon-marché, une plante au feuillage large comme des épaules bien bâties, reflétée dans deux miroirs hauts et minces projetant la végétation dans un infini factice. Au bout du petit couloir, débouchant sur une vaste pièce, un bureau où s'affaire la seule employée de la place, Sheila : secrétaire-réceptionniste-comptable-commissionnaire-relationship-psychologue. Parfois, lorsque des clients patientaient à la réception le temps que Gary se libère, Boldô demeurait dans le couloir à l'abri des regards et s'amusait à l'observer. C'était fascinant de la voir s'intégrer au décor. Elle coulait subtilement dans les conversations et s'enroulait aux événements comme une chenille s'encoconne à sa feuille. Tout bonnement, à l'aide d'un naturel désarmant, elle étalait ses charmes un peu partout dans l'espace : un sourire sur un sofa, un clignement étudié des paupières près d'un miroir, un ton de voix intrigant adressé à ces gens sur le divan. C'était une fresque sur un mortier encore frais. Créature fière, consciente de l'être et prête à faire passer son opinion, quitte à pourfendre quelques normes établies.

-Salut Sheila, Gary est là ?

-Boldô !

Elle se leva et s'approcha de lui pour qu'il lui fasse la bise. Il l'embrassa légèrement, effleurant à peine ses joues.

-Il discute avec quelqu'un. T'es pressé ?

-Non, je peux attendre.

-Café ?

-Oui, s'il te plaît.

Elle passa près de lui pour se rendre à la cuisinette. Il descendit son regard à la hauteur de ses cuisses. Elle portait des bas-jarretelles. Il le remarqua, remarquant un relief étiré et étroit sous sa jupe soyeuse et tellement bien ajustée. Il allait descendre le long de ses interminables jambes garnies d'un enrobant nylon noir quand la sonnerie du téléphone vint le sortir de sa contemplation.

-Tu peux répondre, Boldô ?

Il n'était qu'à deux pas de l'appareil.

-Bureau de Gary Garfill... Un instant s'il vous plaît. C'est pour Gary, Sheila. Je lui passe dans son bureau ?

Elle réapparut avec le café.

-Non, il ne veut pas être dérangé. Je m'en occupe. Tiens.

Boldô empoigna la tasse. Parfait ; comme à l'habitude. Juste assez chaud, puisqu'elle prenait toujours soin de lui faire une cafetière à part ; histoire de tenir sa préparation personnelle à la bonne température sur le réchaud. Elle le faisait chaque matin à l'ouverture du bureau même si sa visite n'était pas prévue à l'horaire ; au cas où. Sheila participait de plein gré à la coalition Gary-Boldô, puisqu'elle se chargeait de camoufler les paiements qu'encaissait ce dernier. La porte du bureau du chef de la petite entreprise s'ouvrit. En sortir un punk dans la vingtaine, au teint blafard et au corps longiligne accoutré des vêtements appropriés à son style. Sa démarche était déséquilibrée du fait que ses épaules devançaient le reste de sa frêle stature. Gary le suivait.

-Boldô ! Vieille branche ! J'ai vu sur mon afficheur que tu avais essayé de me rejoindre cette nuit. Rien de grave, j'espère ?...

-Non, tout va bien.

-J'te présente Vincent, mon neveu.

-Salut.

-Yo.

-Alors j'te tiens au courant si quelque chose se présente. T'embrasses ta mère de ma part.

-S'correct, man. Thank encore.

Il disparut dans le petit couloir menant à la sortie, omettant de saluer Sheila.

-Ferme la porte ; je n'veux pas qu'on nous dérange.

Son bureau semblait imiter un musée consacré aux dictionnaires. D'innombrables parutions tapissaient l'immense bibliothèque qui ornait les deux murs principaux et il n'oubliait jamais de laisser traîner ici et là des ouvrages grammaticaux ouverts comme s'ils venaient de servir à une intense recherche. Pourtant, lorsqu'on connaissait Gary, on devinait rapidement que le subjonctif devait représenter pour lui une région d'Afrique équatoriale et le plus-que-parfait, quelqu'un qui se prenait pour un autre.

-J'te sers à boire ?

-Ça va, j'ai mon café.

-T'as pas envie de l'améliorer avec une fine champagne ?

-Non, c'est bien comme ça.

-À ta guise.

Il continua tout en se servant un petit cognac.

-Vincent est venu me voir pour savoir si j'avais de l'emploi pour lui. Il songe à quitter le domicile familial et tente d'assurer ses arrières avant de poser le grand geste. Un brave petit gars. Je ne lui ai rien promis, mais peut-être qu'on lui trouvera quelque chose dans notre prochaine réalisation ; sait-on jamais. Y a tant de choses à faire dans un film. Écoute vieux, c'est pas compliqué, c'est pratiquement dans la poche. Mon

contact m'a informé que personne n'est sur le coup à part nous ; du moins jusqu'à présent. D'ailleurs à ce sujet, je nous ai assuré un droit de regard sur tout le processus technique, autant au niveau de l'embauche que de la réalisation. Alors ?... Pressé de me montrer où t'es rendu ?...

-Pas tout à fait. J'aimerais plutôt que tu répondes à une question qui m'embête sérieusement.

-Vas-y, je t'écoute.

-C'est quoi notre foutu projet ?

-Hein ?...

-Le projet ! Le fameux projet que je devrais avoir déjà commencé ! Je n'm'en souviens plus ; néant total ; blackout ; rien.

-T'es pas sérieux, Boldô...

-Absolument.

-Merde ! J'ai parlé à la ministre elle-même pas plus tard que ce matin. Le processus s'accélère. Elle a obtenu une généreuse avance pour mettre le projet en branle le plus vite possible. Pas besoin d'approuver les textes ; ma réputation... enfin, notre réputation...

-C'est beau, c'est beau, pas besoin de téter avec moi.

-Ma réputation suffit pour leur garantir la réussite. Une espèce de comité a vérifié mes antécédents et ils sont assez solides pour faire foi du reste. Elle s'attend à un premier jet dans les plus brefs délais.

-Et ça donne combien en temps réel, « les plus brefs délais » ?

-Deux jours ; trois, tout au plus.

-T'es malade ! Remplis-moi ça !

Il tendit sa tasse. La bouteille de fine tremblait malgré l'emprise solide de Gary.

-Tu trouves ça serré ?

-Sacrament Gary ! Trouve quelque chose plus serrée que serré, criss ; j'sais même pas de quel projet tu parles !

-Le court-métrage, revaloriser les personnes âgées et les jeunes décrocheurs, un budget faramineux assurant notre bienvenue dans le merveilleux monde cinématographique ! L'assiette au beurre, les subventions, le lobbying ! Fini, les petits contrats au compte-gouttes !

-Le court-métrage ! OK, j'me rappelle.

-Mais comment as-tu pu l'oublier ?

-Trop défoncé, la dernière fois qu'on s'est vu.

-Hier aussi, à c'que j'ai pu voir quand je suis passé chez toi. Mais que fêtais-tu ?

-Je n'fêtais pas, j'oubliais ma journée.

-Quelque chose de grave ?

-De débile, disons.

Il lui résuma l'hier. Gary n'en crut pas ses oreilles.

-J'n'en crois pas mes oreilles ; quelle histoire tordue !

-Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

-Toi, tu te mets au travail. Moi, j'essaie d'étirer l'échéancier.

-Et t'attends quoi ?

-Un synopsis le plus précis possible ; avec les rôles principaux détaillés, les différents lieux nécessaires au tournage et une liste des principaux accessoires ; du moins les plus coûteux.

-J'm'attendais à moins.

-Écoute Boldô , on n'a pas le choix.

-Bon ! J'vais voir c'que j'peux faire.

-Je compte sur toi, vieux ; tu peux pas avoir combien.

-J'te connais assez pour m'en douter.

L'inspiration est sans doute l'entité immatérielle la plus difficile à gérer. Elle se présente sans crier « gare » et exige de celui qui la recherche une promptitude et une disponibilité à toute épreuve pour l'accueillir. On est susceptible de la trouver n'importe où puisqu'elle ne se cache pas et les endroits où elle se niche sont parfois si inusités qu'on ne peut concevoir l'apercevoir dans de tels lieux. On peut aussi s'en servir sur commande, quand bon nous semble ; mais cette manière d'agir menace l'utilisateur de plonger dans les méandres de la répétition et de la facilité.

En ce bel après-midi ensoleillé, Boldô décida de vérifier si l'inspiration ne se trouvait pas dans les ruelles de la cité. Il stationna sa voiture devant un parc où s'amusaient des enfants et s'engouffra dans le dédale de petites rues. Il prit une pause dès son entrée pour observer de jeunes chenapans en train de se chamailler. Il nota immédiatement la violence exagérée de leurs échanges. Quand ils ne se frappaient pas en pleine face, ils se lançaient des injures que bien des adultes ignoraient et faisaient semblant de se tirer dessus à l'aide de leurs fusils-fusées futuristes. Ça le ramena à son enfance ; du temps où les bagarres commençaient avec quelques coups de poing sur l'épaule et se terminaient avec un habile croc-en-jambe. Le code d'honneur de l'époque interdisait tout coup porté à la figure. Probablement la télévision avait-elle modifié cette loi sans s'en rendre compte ; probablement... Il continua sa promenade, cherchant toujours l'inspiration. Il l'appelait sans mot dire et l'attendait sans maudire. La sachant souvent discrète, il ne voulait surtout pas la brusquer. Il arriva à un endroit où les deux côtés du passage étaient bornés de hautes palissades de bois. Il replaça une poubelle renversée et s'assit dessus, le dos bien appuyé à la clôture, histoire de voir ce qui se passait sur les balcons. Il arrêta son regard sur un gros bonhomme vêtu d'une camisole souillée et laissant paraître des aisselles hirsutes. Il était plongé dans la lecture d'un atlas de grande qualité et portait fréquemment une bouteille de gnôle de qualité contraire à ses lèvres. Un immense contraste lui vint à l'esprit malgré lui. Laisant place aux préjugés les plus élémentaires, sa logique ne pouvait associer un tel individu à une telle lecture. Déplaçant son regard vers un autre balcon, il remarqua un corps de femme aux formes « rebondissantes » à travers le flou d'une fenêtre. Ses mouvements rappelaient ceux que l'on fait sous la douche au moment de se laver le torse et la figure. La vitre usée par les saisons embrouillait suffisamment l'image pour qu'on puisse contester cette supposition. Mais même si elle s'avérait erronée, Boldô se plut à la conserver. Il ferma les yeux et l'entendit chanter. De l'opéra ; une voix magnifique. Il souriait et le soleil lui chauffait le visage. Quel beau moment ! Il roupilla

un moment, assis sur son siège de fortune. Sans doute le cognac avalé chez Gary l'aidait-il à trouver sommeil dans un endroit aussi insolite. Il fut dérangé par un bruit sourd et imposant qui progressait vers lui. Celui de la benne à ordures.

Il monta à bord de sa voiture, encore enveloppé par l'instant de félicité qu'il venait de vivre. Curieusement, « le projet », bien que l'obsédant, ne se présenta pas à lui ; sous aucune forme. Il mit le moteur en marche et roula tranquillement vers son domicile, laissant sa mémoire lui rappeler son voyage dans la ruelle. Il ne prêta aucune attention aux abords de son parcours. Pourtant, un groupe de jeunes qui se partageaient un joint aux coins des rues Bellerive et Vimy, un vieillard qui avait renversé sa chaise roulante près d'un arrêt d'autobus et que la foule ignorait, et cette jeune mineure prostituée qui monta dans la caisse d'un vieux dégueulasse devant la Tour de Champelle auraient pu lui fournir quelque inspiration. Mais la béatitude l'habitait, il fit fi de toutes ces situations. Il se gara devant chez lui et marcha jusqu'au kiosque à journaux. Il y acheta tous les périodiques traitant de troisième âge et d'adolescence. Il se procura aussi un numéro spécial d'une revue à fort tirage consacré aux problèmes de toxicomanie et de décrochage chez les jeunes. Il s'informa au détaillant s'il distribuait la revue « Femmes-Tasmes » et celui-ci lui répondit que tous les numéros qu'il avait reçus trouvèrent preneur (preneuse ?) en un tournemain, comme d'habitude. Faisant le trajet inverse, il réalisa la popularité du produit dirigé par Béatrice Delatoutenbon et ressentit l'envie d'en savoir plus sur le sujet. Mais en montant les quelques marches qui séparaient sa porte d'entrée (de sortie ?) du trottoir, l'envie s'évanouit. Il feuilleta nonchalamment les magazines, cherchant de quoi attiser sa flamme d'écrivain, mais ces derniers n'allumèrent rien. Il termina un troisième double scotch, se doucha, s'habilla et prit la direction des bars. En taxi.

Il débarqua au Monarque, place B.C.B.G. avec musique de fond, éclairage tamisé, propices aux conversations. Il reluqua une poulette aux formes généreuses et bien proportionnées qui croisa son regard à plus d'une occasion. Son instinct lui chuchotait qu'elle lui rappelait quelqu'un mais sa mémoire était incapable de lui fournir d'autres renseignements. C'est elle qui vint le rejoindre à la colonne où il s'appuyait, verre à la main.

-On s'assoit.

-Pourquoi pas !

Ils s'installèrent à une table, un peu en retrait.

-On se connaît ?

-Pas à ce que je sache. À moins que tu m'aies aperçue ici ; j'y viens souvent.

-Non, mais ton visage semble me dire quelque chose.

-Tu me trouves commune ?

-Hein ?... C'est quoi le rapport.

-J'te niaise ! Tu fais quoi dans la vie ?

-Rien ; j'bois.

-Tu m'offres un verre ?

-Non.

-Criss ! T'es ben bête !

Elle se leva brusquement et marcha vers le bar. Boldô admira son cul généreux, moulé dans une minijupe de cuir lustré. Elle portait en dessous un collant ambré et luisant qui disparaissait dans d'intrigants escarpins noirs. Il marcha un instant derrière elle, puis retourna s'adosser à la colonne. Il détourna son regard sans détailler le reste. Un couple de lesbiennes en plein échange buccal obstruait l'accès aux vestiaires à des hétéros qui patientaient pour s'y rendre, visiblement gênés par l'étreinte. Il sourit et dévia vers une table où une femme pleurait assise devant un mec costard-cravate qui lui flattait le dessus des mains ; scène évidente de rupture qui n'en finissait plus de s'allonger et où le gars pensait à autre chose, le temps que le fleuve de larmes se tarisse.

-Tiens, c'est moi qui paye.

La poulette était revenue. Elle tenait une bouteille de champagne d'une main et deux flûtes de l'autre.

-On se rassoit ?

Elle se dirigea vers la table qu'ils occupaient sans attendre sa réponse. Boldô focalisa sur ses fesses toujours aussi charmantes et la suivit. Il prit la parole juste avant de rejoindre son ancien siège.

-Qu'est-ce que tu m'veux ?

-Rien de particulier ; tu m'allumes, c'est tout.

Elle versa à boire maladroitement, prenant soin de faire déborder leur verres ; sempiternelle image de l'éjaculation à venir. Boldô fit cul-sec et se resservit lui-même.

-Moi, c'est Boldô.

-Samantha.

Elle le fixait, produisant à l'aide de son iris une énergie sexuelle fracassante. Plus il la regardait, plus sa mémoire accélérât les interconnexions pour se rappeler ; se rappeler... Il devait se rappeler. Il l'avait déjà rencontrée ; ça, il en était certain. Mais où ? Et quand ?

-Écoute Boldô, ce n'est pas un hasard si on se retrouve ici tous les deux. Je t'ai suivi.

-Pourquoi ?

-J'ai couché avec toi il y a à peine...

-OK ! Bon, j'me disais aussi que j't'avais déjà vue.

-Honnêtement, tu ne te souvenais pas de moi ?

-Écoute, défoncés comme on devait l'être, j'me s'rais même pas rappelé être v'nu au monde.

-Dois-je prendre ça comme un compliment ?

-Prends-le comme tu veux, ça m'est égal. Qu'est-ce que tu m'veux ?

-Que tu m'écrives des textes ; pour moi tout seule ; sur mesure.

-Pour faire quoi ?

-Pour les chanter.

Il attrapa un carton sur la table un spécial « bière-tacos ».

-Tiens ; tu chanteras c'qu'il y a d'écrit là-dessus.

-Sérieusement, Boldô ; je suis chanteuse.

-Pis ?

-Je fais partie de l'écurie de Bill Glamsey.

Mille flammèches inondaient maintenant sa boîte crânienne. D'incroyables courts-circuits rétablissaient lentement les liens entre sa mémoire et son conscient : la

semonce que lui avait servie Gary suite à sa rencontre fortuite avec le gros Bill sur une terrasse, la poulette qu'il avait baisée la veille, la disparition possible de certains textes...

-Salope, tu m'as volé des textes !

-T'es un génie, tu sais ?

Elle porta son pied sur son entrejambe. Elle ne portait plus l'escarpin.

-Écoute, ça peut se faire dans la haine la plus totale, ou, si tu préfères, on peut joindre l'utile à l'agréable...

Elle agrémenta ses dires d'un mouvement de haut en bas ; bien appuyé sur la fermeture-éclair. Il posa sa main sur le mollet pour écarter le pied, mais trop tard ; il était déjà bandé comme un bœuf de l'ouest. Il décida de poursuivre la conversation tout en flattant son excitant collant.

-Ce n'est pas moi qui écris ces textes. C'est Gary Garfyll qui...

-On te fait suivre depuis quelques jours, beauté. On sait tout sur votre petite manigance à Gary et à toi. Même Sheila pourrait écoper si Bill menait à terme ses projets de dénonciation au fisc.

-L'impôt ? Criss, vous êtes malades !

Il se débarrassa violemment du pied de Samantha. Les occupants des tables voisines se retournèrent vers eux.

-Du calme, chéri ! Du calme !

Elle remit son soulier.

-Vous désirez autre chose ?

Le serveur s'empara de la bouteille vide. Boldô l'avait pratiquement enfilée tout seul.

-Scotch ! La bouteille au complet.

-Et pour vous, madame ?

-Apportez un verre supplémentaire ; c'est monsieur qui m'invite, cette fois.

Il y eut un long silence entre eux. Boldô fixait ses mains qui n'en finissaient plus de s'enrubanner l'une à l'autre et Samantha, souriante, se surprenait à le désirer à

nouveau. Elle, elle se rappelait parfaitement leur partie de fesses. Elle mouillait juste au plaisir de s'imaginer le chevaucher à nouveau ; sa queue dure comme un bâton de fer lui pilonnant le péritoine viscéral ; ses deux grosses mains lui enveloppant les boules, les pétrissant comme...

-Comptant ou carte ?

Boldô tendit deux billets de cent et se servit immédiatement. La transaction effectuée, il prit la parole.

-À ta santé, Samantha !

Il cala son verre et s'en servit un autre à ras-bord.

-Alors ?... On joint l'utile à l'agréable ?

-Va chier salope !

-Et si j'remettais mon pied entre tes cuisses ?

-Je n'sais pas ; je n'sais plus. Laisse-moi digérer un peu.

-À boire comme tu le fais, je n'suis pas sûre que tu te rappelleras de notre conversation ; pas plus que tu ne t'aies rappelé m'avoir fait jouir quand on a couché ensemble.

-Tu as joui ?

Un vent de fierté vint souffler sur cette portion de conversation.

-Comme une folle. Trois fois. L'extase.

-Mais pourquoi vous acharner sur moi ? Il y a plein d'auteurs ! Glamsey est assez puissant pour faire travailler qui il veut pour lui !

-Personne ne sculpte les mots mieux que toi, Boldô. Tu as une manière d'allier l'innocence de l'adolescence à la rigueur littéraire de l'érudit. Tes métaphores sont fortes, précises, au-delà de tout ce qui se fait ces temps-ci. Et Bill a des comptes à régler avec certaines gens de l'industrie en ce qui concerne les paroles que chantent ses protégées. On ne voit personne d'autre que toi pour ce boulot. Écoute, les textes que je t'ai piqués nous ont convaincus de ta compétence. D'ailleurs, Bill en a déjà retenu deux pour mon futur album.

-Lesquels ?

-Tu ne les titres pas.

-Dis-moi les premiers vers.

-Une parle des « lieux qu'on quitte lorsqu'ils ne sont plus qu'un abri, prendre la fuite pour effacer l'ennui »...

-...

-L'autre commence par « rencontre inopportune et regards indiscrets, et la bonne fortune s'occupe d'un couple qui naît.

-Merde ! Ça n'me dit absolument rien.

-C'est c'que j'adore de toi, Boldô ; ton détachement face à ton œuvre. Pas surprenant que tu ailles jusqu'à faire croire que ce n'est pas toi l'auteur de ces merveilles ! Alors ?...

-Tu n'me laisses pas grand choix.

-Pas beaucoup de temps non plus. On prévoit entrer en studio dans trois semaines.

-Et si tu v'nais à la maison t'en choisir d'autres ? Tu prends c'que t'as besoin pis tu m'câlisses la paix après ! J'pourrais en profiter pour te ramoner un peu...

-Pour le ramonage, j'n'y vois aucun inconvénient. Mais pour le reste, on a plutôt pensé à des thèmes bien précis. Si t'as déjà quelque chose d'écrit et que ça nous convient, tant mieux ! Sinon, tu te mets au boulot.

-Et si je refuse ?

-Selon notre estimation, vous devriez, en plus de tout perdre, faire un minimum de dix ans de tôle pour évasion fiscale.

-T'es vraiment une pute !

-Faut c'qu'il faut pour faire ce merveilleux métier, mon chéri.

Le cellulaire de Samantha se mit à sonner.

-Oui ?... Ce soir ?... Immédiatement ?... Ça n'peut vraiment pas attendre ?... Et il est descendu à quel hôtel ? Ça va. J'm'y rends tout de suite. Bye Bill... Pas de chance, Boldô ! J'dois amener ma cheminée ailleurs. Un producteur souhaite voir de plus près le produit qu'on lui propose de co-produire. J'me sauve.

Elle s'accrocha en toute sensualité à la bouche de l'auteur convoité et y promena sa langue un peu partout.

-La partie n'est pas encore gagnée, Samantha.

-Je suis certaine qu'on pourra s'entendre, chéri. Si tu hésites trop, pense à ton ex-femme qui n'a jamais reçu de pension de ta part... Elle sera ravie de mettre la main sur les arrérages que tu lui dois depuis le temps qu'elle te pense prestataire de la sécurité du revenu garanti. Et il faudra bien les rembourser, eux aussi. J'm'occupe de te recontacter. À bientôt.

Elle prit la direction de la sortie, mais cette fois Boldô ne porta aucune attention à son cul.

## -XII-

Il se berçait lentement, très lentement. Il avait calmé les vapeurs de scotch avec un joint et finissait de régulariser son anxiété avec de la bière ; comme une décélération d'alcool en lui. L'infini qu'il contemplait d'habitude de sa chaise avait fait place à un tracas himalayen d'une inquiétante acuité. Paradoxalement, il ne pouvait s'empêcher de joindre le dégoût à l'excitation quand il repensait à Bill et Samantha. Il n'anticipait plus la réaction de Gary face à la nouvelle, puisqu'il se demandait maintenant si ça valait la peine de le mettre au courant. Il pouvait peut-être régler tout ça avec une discrétion absolue ; sans mettre le feu aux poudres. Écœuré de perdre son temps à freaker, il ferma les yeux et revint à son après-midi dans la ruelle. Il laissa les souvenirs se remettre en place, puis il écrivit :

*Y a un bonhomme sur sa galerie*

*Qui a fait le tour de la Terre*

*Et quand il parle de Varsovie*

*C'est mieux que dans le dictionnaire*

*-Pourtant il n'y est jamais allé*

*Et c'est pour ça que je l'écoute*

*J'aime mieux les histoires inventées*

*Que celles qui me laissent trop de doutes*

*Y a une bonne femme dans sa douche*

*Qui a chanté à l'opéra*

*Et quand elle parle, ce qui me touche*

*C'est qu'elle y croit*

*Pourtant, elle n'y a jamais chanté*

*Et c'est pour ça qu'elle me fascine*

*J'aime mieux les histoires inventées*

*Que celles qui empestent la frime*

*Y a un enfant dans sa ruelle*

*Qui a vaincu le grand dragon*

*Il l'a fait de façon cruelle*

*Comme l'enseigne la télévision*

*Pourtant il aurait pu penser*

*L'éliminer d'autre façon*

*J'aime mieux les vieux contes de fées*

*Où l'on éteignait les dragons*

Après avoir posé son crayon, « le projet » refit surface. Il alla dans sa chambre et fouilla dans son porte-documents afin de vérifier s'il ne trouverait pas à l'intérieur un texte susceptible de le mettre sur une piste. Il pensa, tout en feuilletant, qu'il pourrait être bon de faire des doubles de ses originaux à l'avenir. Il ne trouva rien qui puisse s'apparenter aux vieillards, mais retint deux écrits soulignant certains problèmes que vivent les jeunes.

*Quand t'es v'nu au monde, t'avais déjà la face longue*

*Ta mère était putain et ton père, bon à rien*

*T'as fait ton enfance entre l'éveil et la transe*

*Puis quand t'as eu douze ans tu as quitté tes parents  
T'as dit : « Bye-bye m'man »  
Alors tu as pris la route, t'es rentré chez les scouts  
T'es pas resté longtemps car tu n'avais pas d'argent  
T'as cherché du travail, t'as rien trouvé d'bon qui vaille  
Puis tu as pensé que tu pourrais te marier  
T'as connu Simone, elle pesait presque une tonne  
Mais avant le mariage, tu as joué dans son corsage  
T'as eu un bébé, t'étais pas marié  
Et t'es resté fauché car Simone était ruinée  
Alors tu as pris la route, tu l'as laissée dans le doute  
Simone était toute seule avec le bébé qui gueule  
Puis tout à coup dans ta tête, tu as pensé au bien-être  
Tu l'as retrouvée et vous vous êtes mariés  
Eh oué !  
T'es marié d'puis trente ans, tu t'aperçois maintenant  
Qu'elle est grosse, qu'elle est laide et c'est tout c'que tu possèdes  
Quand elle fait la vaisselle, ça dégoutte sous ses aisselles  
Ruisseau le long du bras qui tombe dans ton repas  
Alors tu reprends la route, même si ça te dégoûte  
Le soleil n'est pas là, la lune n'éclairera pas  
Le sentier est sombre, peuplé par les ombres  
Tu penses où tu vas, puis tu retournes chez toi  
C'est ça*

*Voilà ta vie qui achève, que quelques jours et tu crèves  
Et dans ta mémoire les souvenirs se font rares  
Simone t'a laissé, le bien-être t'a coupé  
Et dans l'appartement, il n'y a même plus de courant  
Alors tu reprends la route, tu te rends à l'autoroute  
Et tu allonges tes pattes au beau milieu de l'asphalte  
Une voiture passe, voilà qu'elle t'écrase  
Et dans le journal on dira qu't'étais mental*

*Morale*

*\*\*\**

*Bob a sa job  
Bob a cinquante ans  
Bob est au pub et ne boit que du vin blanc  
Bob a trois chars  
Bob a deux maisons  
Bob vaut de l'or, il a des obligations  
Bob a sa sécurité d'emploi  
Bob sait réellement où il va  
Car il est d'une autre race  
Y donn'ra pas sa place  
Guy n'a pas d'job  
Guy n'a que vingt ans  
Guy est au pub pour quêter un peu d'argent  
Guy n'a pas d'auto*

*Guy cherche un boulot*

*Guy aimerait bien que Bob lui donne un coup d'main*

*Mais Guy, tu rêves en couleurs, c'est certain*

*Guy, de Bob tu n'auras jamais rien*

*Car il est d'une autre race*

*Tu n'auras pas sa place*

Il rangea la mallette et déposa les textes sous le calepin de sa table de chevet. Il aperçut alors le cadran, réglé comme convenu, et pour une première fois il le tabarnaka dans le mur avant l'heure habituelle.

### -XIII-

-Ouais, ouais, ouais, ouais... On est comme dans la merde, mon vieux ! Et « le projet » ?

-Pas besoin d'te dire que j'n'avais pas la tête à ça après ma conversation avec la p'tite pute.

-T'as quand même eu toute la journée pour y penser !

-J'ai cherché l'inspiration dans les ruelles, mais elle a décidé de m'amener dans une autre direction.

-Quelle direction ?...

-Un texte qui parle de bonhomme, de bonne femme, d'enfant ; rien à voir avec « le projet ».

-Va falloir que tu te forces, Boldô ! À moins qu'on laisse tomber ! On n'a rien de signé. Ce s'rait pas pire que ça, tu sais ? Faut pas que tu te rendes malade non plus !

-Étire tant que tu peux, on ne sait jamais. Mais j'dois t'avouer que ma rencontre d'hier soir m'a sérieusement amoché.

-Le gros Glamsey doit être en train de jouir. Gros tabarnak de sale !

-Et Sheila ?... Qu'est-ce qu'on fait ?

-On ne peut ne pas lui dire.

Il appuya sur l'interphone.

-Sheila ?

-Oui Gary ?

-T'es libre ce soir ?

-Pourquoi ?

-Boldô et moi aimerions te mettre au courant de quelque chose d'important.

-Ça n'peut pas se faire tout de suite ?

-On préfèrerait être tranquilles.

-Et on fait ça où ?

-Chez moi ?... Après l'ouvrage ?...

-Ça m'va, pas de problème.

Il coupa la conversation.

-Et nous on fait quoi ? On se rend au bureau de Glamsey et on lui pète la gueule?

-On marche sur des œufs, Boldô. Vaut mieux bien réfléchir avant de poser le moindre geste.

-Qu'est-ce que t'aurais fait si je n'en avais pas parlé ?...

-Qu'aurais-tu voulu que je fasse si j'n'avais pas été au courant ?

-Ouais ! C't'une façon de voir l'affaire.

-Tu crois qu'ils ont mis Debby au courant ?

-J'pense pas. Samantha m'a parlé de l'éventualité de tout dévoiler à mon ex, mais elle ne m'a jamais dit que c'était chose faite.

-Bon ! Partons avec l'idée que Debby ne sait rien de tes revenus-fantômes. À prime abord, je crois que le mieux serait de le contenter.

-Le gros Bill ?

-Oui. Va falloir lui donner ce qu'il demande. Mais ce qu'il nous faut en revanche, c'est la garantie formelle qu'il nous crissera définitivement la paix une fois qu'il aura obtenu ce qu'il convoite.

-Et on fait ça comment ?

-Rien ne nous empêche d'envisager des solutions au cours de la journée. Mais il faudra s'arrêter sur un plan bien précis dès ce soir. Sheila pourra sûrement nous aider. Depuis le temps qu'elle se débrouille avec nos combines... T'as quelque chose de prévu pour aujourd'hui ?

-Rien de spécial.

-Bon ! Essaie de te concentrer sur « le projet ». Il faut absolument que tu trouves un fil conducteur ; n'importe quoi qui pourra faire patienter la ministre. Tu nous retrouves chez moi pour dix-huit heures. On essaiera de démêler tout ça. De mon côté, je reste au bureau au cas où Glamsey rappliquerait et je libère mon agenda pour les prochains jours. On n'sait jamais.

-Tu m'en veux, Gary ?

-On est dans la même galère, vieux frère. Faut s'attendre à c'que la mer s'agite de temps en temps.

-Méchant ouragan !

Ils se levèrent et se servirent une forte accolade ; d'une durée suffisante pour évacuer un peu de stress et réaffirmer leur belle complicité. Ils ressemblaient à deux gamins qui s'étreignent juste avant d'affronter un grand danger ; une épreuve périlleuse mais inévitable. Ils étaient vraiment beaux à voir.

Gary habitait un lof-mezzanine-baisodrôme. Les couleurs sur les murs de gypse s'harmonisaient parfaitement au mur de briques rouges usées, essentiel à ce genre d'environnement. La lumière pénétrait par une fenestration étudiée et allait se refléter tantôt sur du verre, tantôt sur de vertes plantes exotiques, mais la plupart du temps elle inondait de clarté des meubles de plastique, de vinyle, de bois et de granit lustré. En évidence, sur une imparable paroi, quelques plaques commémoratives soulignaient des prix littéraires obtenus en diverses occasions. Boldô arriva un peu après l'heure prévue.

À son entrée, le groupe rock-progressif Yes essayait de débâter les enceintes acoustiques à l'aide de leur album « Relayer » et un fumet délicat lui souhaitait la bienvenue présageant une bouffe succulente. Gary avait quitté le bureau plus tôt, réalisant qu'un bon repas pourrait assurément servir de panacée à leur mauvaise passe : haddock et thon fumé en entrée, filet de sol amandine sur feuilleté de crabe comme plat principal. Leurs repas à trois ne se rendaient jamais au dessert. Il n'en avait donc pas prévu. Sheila, déjà sur place, s'était occupée des breuvages. Six bouteilles : quatre rouges et deux blancs, comme à l'accoutumée. S'ils en manquaient, Gary avait de quoi combler. Pénétrant la salle à manger, ils rejoignirent Boldô sans le savoir puisqu'ils ignoraient son arrivée. Ils l'aperçurent assis au bout de la table de pierre comme au travers une lentille inversée. Il semblait si loin, si seul, isolé dans un pénible marasme. Son visage était échoué sur ses deux mains : l'une ouverte retenant sa joue telle une falaise, l'autre fermée équilibrant son menton comme un bloc calcaire que la mer s'amuse à sculpter.

-Eh ! Boldô !... T'aurais pu prévenir de ton arrivée !...

-Boldô, mais qu'est-ce que tu as ?

Elle l'enlaça par derrière, la joue bien appuyée contre la sienne.

-C'est de ma faute.

-De ta faute ou de la mienne ou de celle de Sheila, c'n'est pas en s'apitoyant sur notre sort qu'on va s'en sortir.

-Gary a raison, Boldô. On était tous partant. Il m'a expliqué en gros ce qui arrive et t'as pas à te sentir plus coupable qu'un autre. On mange?

-On mange !

Gary fit le service et Boldô retrouva son air d'aller. Ils firent un exposé précis de la situation à Sheila tout en dégustant. Le ton de la conversation conserva une suite prometteuse et ils passèrent au salon, le repas terminé, prenant soin d'apporter la dernière bouteille.

-Légalement, les gars, on n'a aucun document susceptible de freiner Glamsey. Les rares fois où il a fait affaire avec nous ne me rappellent rien d'irrégulier. Sinon, soyez sûrs que je m'en souviendrais.

-Je n'envisage rien de légal, Sheila. Avec Bill, ce mot n'existe pas.

-Et si on conservait des doubles des textes que je lui écrirai ? On pourrait menacer de tout rendre public si jamais il récidive.

-Les procès pour droits d'auteur n'ont jamais eu la cote ; n'est-ce pas, Sheila ?

-Faut être Beatles pour en entendre parler. Sinon le jugement est relégué en bas de page dans les faits divers. Et la Une des journaux à potins ne peut que renforcer l'adulation du public pour l'artiste. Seul le gérant écoperait pour un tel scandale ; et le peuple n'a rien à foutre d'un gérant.

-Toi, Boldô, qu'est-ce que t'en penses ?...

-De toute façon, j'écris tout le temps. Y a des dizaines de textes dans ma valise qui ne verront probablement jamais le jour. Si Samantha veut leur montrer l'aurore...

Sheila s'affirma « fémininement ».

-Ce n'est pas Samantha, le problème ; c'est Bill Glamsey !

-D'accord, d'accord, mais Boldô a quand même raison, Sheila. L'important, pour l'instant, c'est que le gros Bill nous laisse tranquille !... On lui donne de quoi gruger son os et ça nous laisse le temps de trouver d'autres éventualités au problème qu'il représente. Tu m'as dit qu'elle t'a demandé d'autres textes ?

-Un album. Ils en ont déjà retenu deux parmi ceux qu'elle m'a chipés. Il doit en manquer une dizaine... L'inconvénient, c'est qu'ils veulent que je compose à partir de thèmes précis.

-Connaissant Bill, ils ne devraient pas être trop compliqués.

-N'en sois pas si sûre. Samantha m'a cité des extraits des textes sélectionnés et ce ne sont pas les plus bénins. Bill a un compte à régler avec la S.I.D.A. et c'est par le truchement de ce concept qu'il entend leur faire ravalier leurs paroles.

-Et ces deux textes parlent de quoi ?

-J'me souviens pas.

-Pourquoi ai-je posé cette question ?

-C'n'est pas vraiment le temps de l'écœurer, Gary.

-En tout cas si les thèmes m'inspirent, ça ne devrait pas être trop compliqué. Mais si je me butte à des choses qui ne me disent rien... ça peut prendre beaucoup plus de temps que prévu ; et par le fait même nuire à un certain autre « projet ».

-T'as trouvé quelque chose ?

-Rien.

-Merde, Boldô ! Fais-tu exprès ? Pourquoi la panne apparaît-elle pour ce « projet » ? C'est notre entreprise la plus lucrative depuis...

-Si t'es pas content, écris-le toi-même ! Après tout, t'es l'écrivain dans cette histoire.

-Mange donc d'la...

-Hey, hey ! Minute, vous deux ! C'est quoi, c'foutu projet ?

-On ne t'a pas prévenue, puisque rien n'est encore officiel.

-Sheila n'es pas a courant, Gary ?

-Non, Sheila n'est pas au courant, pis ça s'adonne qu'elle veut l'être right now, tabarnak !

Le ton de la conversation prit une suite beaucoup moins prometteuse.

-Baisse la pression, bébé ; tu vas sauter !

-Écrase, Garfyll ! Pis appelle-moi pas « bébé » ! Tu m'as toujours mise au courant de tout ce qui se passe dans la boîte ; je n'vois pas pourquoi tu aurais fait exception cette fois-ci !

-Pourquoi Sheila n'est pas au courant ?

--Personne n'est au courant à part toi et moi, Boldô ! Pas même le Premier Ministre, criss !

-Le Premier Ministre ?

Ses yeux s'écarquillèrent et révélèrent un maquillage parfaitement exécuté.

-Écoutez tous les deux, c'est un secret d'état, ce projet ! La ministre joue dans des enveloppes budgétaires auxquelles elle n'a même pas droit ! Seule la qualité du produit endossera ses actes.

-Mais quel produit, osti ?

-J'pense qu'il est temps que tu mettes Sheila au parfum Gary.

-Bon ! Tu te calmes, Sheila ; on ouvre la dernière bouteille et on t'explique tout.

L'explication ne fut pas nécessairement longue, mais ardue, la tension précédente conduisant souvent Sheila dans des débordements plus émotifs que logiques. Faut dire que l'alcool ingurgité n'aidait pas non plus. Elle retrouva une attitude posée lorsque les possibilités de montants récoltés furent dévoilées. C'était une femme charmante, classique et cintrée. Son nez soutenait des verres rectangulaires habillés de montures noires suggérant un air sévère, mais le dynamisme de sa voix et le sex-appeal de son corps effaçaient cette prémisse. Brunette aux cheveux courts, pommettes saillantes et saines comme des sanguines bien mûres, lèvres découpées au crayon-contour, poitrine accueillante mais secrète. L'exposé se termina sur son air ahuri.

-Wow ! C'est le contrat de notre vie !

-Rien n'est signé.

-Rien ne se signera si je n'accouche pas sous peu.

-C'est vrai que l'affaire Glamsey tombe à un bien mauvais moment. Et si j'ai bien compris Gary, le délai de livraison n'est pas fixé.

-Pas fixé peut-être, mais pressé peut-être, mais pressé, c'est certain !...

-Tu crois qu'il y a d'autres candidats dans la course ?

-Mon contact m'a affirmé que non, mais un contact vaut ce qu'il vaut. Il a très bien pu révéler la manne à venir à d'autres vautours.

Boldô sursauta mollement.

-Tu nous traites de vautours ?...

-On est tous des charognards face à la pitance gouvernementale.

-Bon ! Démêlons tout ça, les gars. Boldô doit livrer des textes pour le futur album de la gribiche à Bill et pondre au plus sacrant de quoi alimenter la ministre. Il faut parallèlement trouver le moyen de convaincre le gros porc qu'il ne pourra désormais plus rien faire contre nous et essayer de récolter si possible quelque chose pour le travail qu'effectuera Boldô en sa faveur. Et si jamais la ministre accepte « le projet », je dois libérer notre agenda le temps que durera sa réalisation puisque nous y serons entièrement consacrés. Et ça risque d'être long.

-Et payant.

-D'après toi, Gary, ça peut rapporter autant que tu l'anticipes ?

-Ça dépendra si la ministre accepte toutes nos conditions. Comme tout se fera en catimini, il faudra faire preuve d'une extrême prudence ; car officiellement, elle sera l'auteur du scénario. Je prévois préparer des contrats en béton pour tout ce qui touchera la réalisation proprement dite du court-métrage ; du début à la fin. C'est de cette façon et uniquement de cette façon qu'on pourra récolter le magot.

-Mais si jamais ça remporte des prix ? Et si des bourses sont rattachées à ces honneurs ? Et si ça fait exploser le box-office ?

-Ce sont ces alternatives qui nous permettront de négocier un contrat faramineux, Sheila. Il faut absolument qu'elle prévoie se renflouer avec ces subsides à venir. Sinon elle hésitera à cracher le morceau.

-Y a plus de vin.

-Boldô, merde ! T'as écouté ce que l'on vient de dire ?

-Pas du tout. J'm'en fous.

-Je l'adore !

-Sheila, au moins ne l'encourage pas !

-Écoute, Gary. Boldô nous a associé à son art pour justement ne pas avoir à s'occuper des platitudes comme celles-ci. J'ai une confiance aveugle en lui. Et même si « le projet » n'aboutit pas, il aura bien d'autres occasions de nous prouver son talent ; talent que nous sommes les seuls à connaître.

-Tu oublies Glamsey.

-Qu'il mange d'la merde, le gros sale ! On lui clouera bien le bec en temps opportun. Boldô leur tendit chacun un verre.

-Sheila a raison ! Qu'il aille se faire enculer chez les verrats, ce gros vermivore ! Trinquons au succès de notre inébranlable alliance. J'ai tellement de faire du cinéma !

Il versa un quatrième verre sur le sol en servant ses amis.

-Sacré Boldô ; t'es vraiment débile !

-J't'adore, Boldô !

-Sheila, oh ! ma Sheila ! J't'adore aussi !

Ils s'enlacèrent nonchalamment avec une affection hors de tout doute

-T'as envie d'une bonne partie de cha-va-cha-vient ?

-Jamais, mon amour. Tu n'm'auras pas dans ta couchette. J't'aime trop pour ça.

Gary prit la parole.

-On a quand même réussi à faire le tour de la situation. On n'a pas encore de solution finale, mais au moins tout le monde sait à quoi s'en tenir. Et tu penses à mettre la pédale douce sur le bouteille, vieux ! Le temps que le « projet » prenne forme, OK ?

-Et si au contraire cha m'aidait ?

-Pour une chanson, ça peut toujours aller. Mais pour une continuité de plus de trente minutes, il serait peut-être bon que tu gardes les idées claires, histoire de donner une certaine cohérence au récit...

-Mais les textes pour les écolos, tu les as aimés ! J'les ai écrits plein comme un...

Une incohérente obstination de soûlons voulut naître, mais Sheila rétablit le calme avec une habileté typiquement féminine. La rencontre prit fin sur un ton cordial. Elle raccompagna Boldô et s'occupa du réveille-matin à la demande de Gary. Il lui servit en vain un baratin dans le but de l'amener à la couchette. Le boniment charma toutefois Sheila. Elle rentra chez elle à son tour. En taxi.

Il se réveilla en pleine nuit, torturé par de violentes brûlures d'estomac. Encore saoul, il en profita pour lancer le cadran contre le mur et s'évanouit avant même que celui-ci n'atteigne l'objectif.

#### -XIV-

Le corridor menant à son bureau donnait l'impression de se retrouver dans les locaux d'un photographe spécialisé dans la soft-porno. Les postures suggestives adoptées par les minettes placardées sur les murs et l'accoutrement minimal qu'elles arboraient ne laissaient indifférents que les homosexuels mâles et quelques femelles frustrées. Seul le disque contenu dans chaque cadre, certifié or, diamant ou platine, révélait la fonction d'interprète des pin-up immortalisées par l'objectif. On apercevait au bout du couloir une grosse porte flanquée de grosses torchères chiant un gros

éclairage jaunâtre et laid. De l'autre côté de la porte, un gros tapis, des gros meubles, des gros livres garnissant grossièrement une grosse bibliothèque, un gros bar avec de grosses bouteilles et de gros verres et derrière un gros bureau brun évasé dans une grosse chaise brune : le gros Bill Glamsey, suant au repos, pituite aux commissures des lèvres, discutant avec Mark Guertin, président directeur général de la maison Vomy Music International : « la » boîte à succès autant sur disque que sur scène. C'était lui que Samantha dut rejoindre après avoir quitté Boldô et Monarque. S'il se trouvait là aujourd'hui, c'était qu'elle avait sûrement fait excellente impression. Ils buvaient tous les deux du whisky que Glamsey accompagnait d'une cigarette alors que Guertin pompait un havane hors prix.

-Bill, je te jure que personne ne t'égale pour dénicher de nouveaux talents. Samantha m'a prouvé que pas un seul micro ne pourra lui résister.

Ils rirent grassement. Bill termina de s'esclaffer avec une magistrale quinte de toux qui le força à cracher dans sa poubelle. Il essuya les restes de glaire à l'aide du revers de sa manche.

-Et qu'est-ce qu'on va lui faire chanter, à la petite ?...

-T'es au courant de ma prise de bec avec les baveux de la S.I.D.A. sur le réseau national ?

-Je ne l'ai pas vue mais, comme tout l'monde dans le milieu, j'en ai entendu parler plus d'une fois. Tu as mis la barre haute, tu sais... Les auteurs à textes, ça ne court pas les rues ces temps-ci.

-J'ai peut-être trouvé de quoi fermer la gueule à mes détracteurs. Tiens, jette un coup d'œil là-dessus.

Il lui tendit deux feuilles. Guertin lut la première.

*Il y a ces lieux que l'on quitte*

*Lorsqu'ils ne sont plus qu'un abri*

*Prendre la fuite*

*Pour effacer l'ennui*

*Tu sais, ma vie est vide*

*Elle semble pourtant bien remplie*

*Je crois que je décide*

*Je suis à sa merci*

*Il n'existe pas d'ailleurs plus beau que d'autrefois d'avant d'après*

*Ces gens que l'on évite*

*Parce qu'ils n'ont pas le même avis*

*Le feu crépite*

*Même s'il est sous la pluie*

*Tu sais, je suis timide*

*Malgré le poing que je brandis*

*Je me sens lucide*

*Au fond de ma folie*

*Il n'existe pas d'ailleurs plus beau que d'autrefois d'avant d'après*

*Je ne sais pas où je m'en vais ni d'où je viens*

*Tu sais, la vie est vide*

*Elle semble pourtant bien remplie*

*On croit que l'on décide*

*On est à sa merci*

-Tu crois que ta midinette pourra chanter ça ?

-Lis l'autre.

*Rencontre inopportune*

*Et regards indiscrets*

*Et la bonne fortune*

*S'occupe d'un couple qui naît*

*Des cendres se consomment  
Une bouteille disparaît  
Quelle drôle de coutume !  
Tu viens dès que je m'en vais  
Puis nos mains qui se retouchent  
Y a du feu dans nos bouches  
Tu sais  
On a fondu nos ombres  
Sous le grand soleil  
Et si l'un de nous deux tombe  
Y a l'autre qui le surveille  
Quel beau réveil  
Y a du café qui fume  
Et les draps sont défaits  
Dans nos têtes les brumes  
N'ont plus les mêmes effets  
Une lampe s'allume  
Et ton corps m'apparaît  
On dirait que la lune  
N'a plus les mêmes reflets  
Alors j'ouvre les fenêtres  
C'est si bon de renaître  
Tu sais  
On a fondu nos ombres*

*Sous le grand soleil*

*Et si l'un de nous deux sombre*

*Y a l'autre qui le surveille*

*Quel beau réveil*

-Ouais...

-Qu'est-ce que t'en penses, Mark ?...

-...Pas de doute : c'est de la dynamite !... Mais pour le détonateur, j'hésite... Samantha ne possède pas la crédibilité nécessaire pour passer de tels messages... Et n'as-tu pas peur qu'on se tire dans le pied en mettant de tels mots sur le marché ?... Les autres agents d'artistes avec qui je fais affaire vont peut-être trouver qu'on y va un peu fort avec ce...

-Y a de la place pour tout le monde dans ce foutu marché ! Suffit d'ouvrir la porte adéquate.

-Je n't'ai jamais vu chercher la clé.

-C'était avant qu'on m'humilie publiquement sur les ondes, en plein face ! J'ai de gros comptes à régler, Mark. Autant avec mes adversaires qu'avec la S.I.D.A. qui m'a ridiculisé en me remettant son prix de la rime la plus utilisée.

-Mais qui a écrit ça ?

-Moi.

-Bill, criss ; prends-moi pas pour un cave !...

-Prouve le contraire.

-C'est toi qui a écrit ces textes ?... C'est toi qui as pris la plume et qui as trouvé au plus profond de ton être l'inspiration nécessaire pour pondre ces doubles sens, ces métaphores ?... Non, je te connais assez pour savoir que tu mens. Tu t'es trouvé quelqu'un pour le faire à ta place et tu le tiens par les couilles, l'empêchant ainsi de révéler son identité.

Bill sourit.

-À toi de le prouver, Mark...

-Tu sais, j'en ai rien à foutre de prouver quoi que ce soit. Le produit semble plus qu'intéressant et je suis d'accord avec toi qu'il y a là une grosse piastre à faire. J'embarque. Mais sois prudent. Ne t'arrange pas pour que cette histoire tourne au scandale. Car si une vague de fond te ramasse, tu peux être sûr que je resterai sur la grève pour te regarder te noyer.

-Tu me connais, Mark. On ne montre pas à un vieux singe à faire des grimaces. Tout est sous contrôle. On va aboutir à un succès faramineux. On va s'en mettre plein les joues !

-T'as des échéanciers de prévus ?

-J'ai entendu dire que les studios seront libres dans trois semaines.

-Aussi vite que ça ?

-Tu vois un inconvénient ?

-Non, mais si je te réserve les studios, les musiciens, les techniciens et tout ce qui va avec, t'es mieux d'être prêt ! Sinon tu sais que ça va te coûter une fortune pour rien.

-J'assume le risque. Sois sans crainte, tout sera prêt.

-Et la musique ?

-J'ai pensé à Murray Martinez.

-Évidemment, c'est le meilleur. Il a commencé ?

-Non.

-Tu crois qu'il est disponible ?

-Murray laisserait tomber n'importe quoi pour travailler avec moi. Après tout, s'il est en demande aujourd'hui, c'est beaucoup grâce à moi ; tu le sais bien.

-On oublie vite dans ce milieu.

-T'en fais pas. Il aura les textes que tu viens de lire dès demain. Et il les mettra en musique même s'il est en répétition avec Céline.

-Il t'en doit une ?

-Deux.

-Parfait, Bill. Je fais préparer les contrats et on se voit demain pour les signatures d'usage. Martinez travaille aux mêmes tarifs qu'avant ?

-Oui. Ajoute-lui un bonus de signature ; ça le motivera.

-Mille ?

-Deux. Un autre verre ?

-Faut bien fêter ça !...

#### -XV-

La commande était claire : pondre au plus vite « le projet », s'occuper de l'affaire Glamsey ensuite. Des jeunes, des vieux, un indéniable machiavélisme gouvernemental, mais delà de la trame dramatique, invisible. Marcher dans les rues la nuit l'avait souvent inspiré. Et ça n'aurait pas exception ce soir-là. Mais malheureusement l'inspiration le côtoyait pour autre chose. En fait, Samantha lui plaisait bien. Elle ne représentait qu'une dent dans l'engrenage glamseyen et il ne pouvait se convaincre de lui en tenir rigueur. Après tout, elle tirait les ficelles susceptibles de la faire avancer dans le merveilleux monde du show-business et c'était par hasard qu'elle croisait aujourd'hui sa route. Et il y avait eu contact entre eux : réel contact. Même s'il ne se rappelait pas l'avoir baisée, le charme de son pied contre son pantalon et l'ardeur de leur discussion-duel demeuraient très présents. Il avait un net penchant pour ces femmes de tête. Capables d'avancer leurs ambitions au détriment de la logique sentimentale. Capables d'envisager leur corps comme un outil promotionnel. Il se demandait quels thèmes elle lui soumettrait et s'amusait à enchevêtrer des phrases susceptibles de répondre aux exigences de sujets variés ; textes des plus universels et intemporels possible ; excellent exercice pour un auteur. Sinon il envisageait peut-être axer sa démarche dans un autre sens ; ne tenant absolument pas compte des exigences de la commande. Plaçant dans la bouche de Samantha des commentaires susceptibles de situer Bill Glamsey face à sa propre vie. Biographiant subtilement son existence et lui faisant découvrir que ses années vécues ne présentaient, somme toute, qu'un bien triste bilan.

Il s'arrêta au guichet automatique et encaissa son chèque mensuel de revenu garanti. Comme à l'accoutumée, il le distribua au hasard des clochards rencontrés sur sa route et s'amusa à observer les regards éberlués des itinérants face à la générosité des montants d'aumône. Il plaça un billet de vingt dans le gobelet d'un aveugle amputé en échange d'un stylo et fut, une fois de plus, étonné que l'handicapé puisse deviner la valeur de la coupure simplement en l'effleurant. Son sourire satisfait valait largement le montant. Sa marche l'amena devant l'amphithéâtre local, temple régulier de l'équipe adulée de hockey. Un match d'importance s'y déroulait ce soir puisque les deux finalistes de la précédente coupe Stanley se rencontraient pour une première fois cette saison. Une fragrance d'orgueil mélangée à une forte odeur de rivalité parfumerait sûrement cette rencontre. Il se procura donc une place dans le haut des gradins, garantissant une bonne vision d'ensemble et évitant le brouhaha arrière désagréable dans ce genre d'événement sportif. L'odeur des hot-dogs, l'excitation de la foule, l'improbabilité de pointage final, le grandiose de l'emplacement, la hargne de certains fans, la vitesse du jeu, l'odeur du pop-corn, le calme de la Zamboni, le tableau indicateur, le pastel des uniformes, le tonnerre de la rondelle contre la bande, le bruit des lames sur la glace, la cécité des arbitres, la clairvoyance des entraîneurs, l'odeur de la bière ; tous des facteurs qu'il appréciait et qui faisaient de ce sport son préféré. Sa position lui permettait aussi d'observer à sa guise la circulation du peuple sur la passerelle ceinturant le forum. Jeune, c'était dans cette enceinte et presque dans le même siège que son père lui avait fait remarquer l'incroyable diversité de la race humaine. Souvent, quand l'équipe locale se débattait pour une cause pratiquement perdue, ils imaginaient toutes sortes de scénarios et mettaient en vedette des spectateurs choisis de façon tout à fait aléatoire. Son paternel réprimait sévèrement tout débordement irrespectueux et faisait preuve d'une imagination débordante pour acheminer leurs histoires dans des développements vraisemblables et rigolos. C'était peut-être de là que venaient ses prémisses d'écrivain ; de cet aspect inventif, créatif, que tôt son paternel s'était occupé de lui inculquer. Le match rendit hommage aux deux équipes et, fidèles à leur réputation, elles se retrouvèrent en fin de partie à égalité. Moins de trois minutes à jouer entre ces deux villes voisines qui ne manquaient jamais de remplir le bâtiment de l'adversaire d'une foule de ses propres supporters. Le son dans l'enceinte survoltée soulignait chaque geste des joueurs : sourd et très grave pour une passe manquée, clair et plein de hautes fréquences pour un lancer bien dirigé. Un hors-jeu fut signalé par l'arbitre. Ce qui amena Boldô à promener son regard ailleurs que sur la patinoire. Ce fut alors qu'il remarqua une superbe femme aux cheveux sinueux et bourrés de reflets. Si quelqu'un avait affirmé un jour que « la perfection n'est pas de ce monde », elle était la preuve indéniable qu'il s'était trompé. Elle avançait sur la promenade comme un mannequin de défilé et son manteau entrouvert

révélaient de magnifiques jambes perdues dans une botte en dessous du genou et avalées par une jupe courte mais décente au ras de la fin de la cuisse. Sa poitrine n'avait rien à envier aux Alpes et ses épaules, droites comme une frégate, naviguaient vers une destination qui lui semblait encore inconnue. Bien que le match ait repris son déroulement, il ne pouvait s'empêcher de fixer la déesse. Pourtant, le son surexcité de la foule tentait de l'attirer vers la patinoire, comme l'aurait fait une armée de sirènes sur la mer le soir. Mais peine perdue : il lui était impossible de la quitter des yeux. Il constata le regard de la belle se fixer dans une direction précise, comme si elle apercevait enfin ce vers quoi elle s'acheminait. Un mâle genre chapeau-veston-cravate-souliers-haut-de-gamme s'approchait. Pas de doute, c'était lui qu'elle ciblait. Leur sourire s'élargissait et leurs pas discrets mais un peu plus pressés à chaque foulée les dirigeaient l'un vers l'autre. Boldô remarqua que la clameur de la foule s'intensifiait au fur et à mesure que le couple se rapprochait ; l'équipe locale entraînait sûrement en zone adverse. Le crescendo évoluait comme une trame sonore de film soulignant l'intensité de l'instant tant attendu ; en l'occurrence le fameux moment où la princesse retrouvait le héros. Le bruit atteignait maintenant un seuil de décibels sûrement jugé dangereux pour l'oreille humaine. Pas de doute, on venait de lancer en direction du but. Pendant que le délire total envahissait l'amphithéâtre, le mâle ouvrait large les bras pour accueillir sur son torse bombé la nymphe bondissant vers lui. Un rayon de lumière vint frapper sa dentition et une lueur inhabituelle jaillit de sa bouche ; une dent d'or, peut-être... Il l'accueillit généreusement mais s'en détacha aussitôt. Abandonnant sa prise, il la laissa choir sur la promenade. Au même moment, le bruit de la foule s'étouffa puisque le lancer s'était retrouvé chez les spectateurs. L'inconnu s'éloigna immédiatement sans ne jamais se détourner. Le temps que Boldô quittât son siège et bousculât ses voisins pour se rendre à l'escalier qui menait à la promenade, il avait disparu. Comme il ne restait que quelques secondes à jouer, la foule demeura le regard rivé sur la glace et n'eut pratiquement pas connaissance de l'incident. Mis à part un ou deux badauds, Boldô arriva près de la femme, pratiquement seul. Elle gisait sur le sol comme une presqu'île attachée à sa mer de sang. Il pensa immédiatement à Béatrice Delatoutenbon. Sa nouvelle connaissance d'infortune avait cette fois-ci le pariétal gauche défoncé jusqu'à l'orbite de l'œil et son front fraîchement frappé continuait d'enfler, arborant des teintes de mauve et de cadmium rappelant un peu les toiles les plus violentes de Riopelle. L'inconnu y avait probablement mis plus de jus, plus de force dans le coup. Des agents de sécurité arrivèrent à la hâte, suivis de très près par les préposés aux premiers soins ; un des badauds les avait prévenus. Un colosse s'adressa à Boldô.

-Que s'est-il passé ?

-Ah non ! C'est pas vrai !...

Le musclé invita évidemment Boldô à demeurer sur place et le temps que la femme ne disparaisse, emportée sur une civière, il eut le temps de remarquer par terre, près de la rangée de bancs, une rondelle... maculée de sang.

## -XVI-

-Monsieur Boldô !... Enfin ! J'ai le plaisir de vous rencontrer en chair et en os.

Le commissaire Garshwick lui apparaissait beaucoup plus impressionnant qu'il ne l'avait imaginé. Faut dire que les dimensions exigües de la pièce où ils se rencontraient augmentait l'illusion d'optique.

-Vous avez apprécié le match ?

-Écoutez commissaire, je suis victime d'un malencontreux hasard.

-Vous employez là un mot lourd de conséquences, monsieur Boldô.

-Quel mot ?

-Victime...

-Shit !

-Alors, qu'avez-vous à me raconter ?

-Je suppose qu'il serait temps de vous dire que je ne parlerai qu'en présence de mon avocat... ?

-À votre aise.

-Écoutez commissaire, je vous le répète, je me retrouve au mauvais endroit au mauvais moment. Une situation totalement stochastique ; d'un bout à l'autre. Je ne suis coupable que d'une chose et c'est d'admirer les belles femmes. Si elles se font défoncer le crâne à chaque fois que je les observe, je n'peux malheureusement rien y faire.

Garshwick nota le mot « stochastique » dans son calepin.

-Vous pouvez toutefois me préciser ce que vous avez vu avant l'incident.

-Rien de plus que la dernière fois. Je la vois tomber, je me rends près d'elle et cette fois je remarque une rondelle couverte de sang.

-Mes hommes ont en effet retrouvé la rondelle. D'ailleurs, elle est déjà en route pour le laboratoire. On a aussi mis la main sur la fameuse balle de baseball qu'on a dénichée, grâce à votre déposition, dans le caniveau derrière le stade. En effet, elle était couverte du sang de Béatrice Delatoutenbon. Cependant, suite à notre expertise, on a remarqué un détail que j'aimerais vous communiquer. La première victime a eu le pariétal gauche enfoncé suite à un traumatisme causé par un coup violent assurément porté par la fameuse balle. Or, le coup de circuit qui a été frappé cette journée-là l'a été au champ opposé. Ce qui veut dire que la balle qui a heurté cette femme en est une autre. Peut-être une balle que transportait avec lui le mystérieux inconnu qui l'embrassait et que vous n'avez malheureusement pas remarqué près du stade de baseball. Au fait, ce soir, vous avez remarqué quelqu'un avant que la dame ne s'effondre ?

Boldô se sentait franchement mal à l'aise.

-Oui.

-Il ressemblait à celui que vous n'avez pas vu au stade de baseball ?

-C'était le même.

-Pourquoi nous l'avoir caché la première fois ?...

-Pour éviter les ennuis. Pour ne pas vous avoir dans le cul à longueur de journée. Pour avoir la paix, sacrament !

-Vous oubliez : pour ne pas qu'on s'aperçoive que vous dépensez beaucoup trop d'argent pour subvenir à vos besoins avec votre simple chèque du revenu garanti...

-...

-Nous en savons beaucoup plus sur vous que vous ne le pensez, monsieur Boldô. Mais notre mandat n'est pas directement lié au fisc, à moins que nous soyons obligés de l'utiliser pour accélérer certaines enquêtes... Alors dites-moi, pourquoi nous avoir caché l'inconnu du stade ?...

-Je vous l'ai dit ! Pour avoir la paix !

-Bon ! On reprend du début.

Boldô avoua d'emblée posséder une mémoire plus que défaillante. Pourtant, il se tira relativement bien d'affaire, puisqu'il se rappela même avoir débuté sa filature de Béatrice Delatoutenbon à partir du bureau de Gary. Garshwick lui révéla s'être déjà rendu sur les lieux, puisqu'il le faisait suivre et qu'il avait fait vérifier les bureaux avoisinant ceux de son comparse.

-Je pourrai vous dire qui occupe ces bureaux en révisant mes notes ; mais pour cela, il faudra nous rendre à mon bureau, au commissariat. Y voyez-vous un inconvénient ?

-Au point où j'en suis...

Le parcours ne fut pas désagréable. En fait, Garshwick avoua à Boldô qu'il ne le croyait aucunement lié de façon criminelle aux événements. Il demeurait en revanche un témoin important et c'est pourquoi il devait s'efforcer de fournir le plus de détails susceptibles de faire progresser l'enquête.

-Vous savez, monsieur Boldô, on a affaire à un curieux psychopathe. Le fait que ses crimes soient liés à des événements sportifs nous prouve qu'il est très raffiné dans sa folie. De telles mises en scène demandent un extrême niveau de préparation et doivent procurer à notre zigoto un niveau maximum d'excitation. N'oublions pas qu'il doit séduire ses victimes avant de les attirer dans le lieu où il commettra son délit. Et à en juger par la beauté exceptionnelle de ces femmes, il doit être tout un séducteur. Probablement très en moyens financièrement et doté de stratagèmes efficaces pour préserver son anonymat. En plus, les deux délits ont été commis dans un délai excessivement réduit, ce qui l'a obligé à charmer ses victimes en même temps. Tout un Casanova, que je vous dis !

La voiture s'arrêta devant le commissariat. Ils en descendirent et se rendirent au bureau de Glenn Garshwick. Boldô fut fasciné de pénétrer ainsi dans les alcôves de la loi. La seule fois où il avait visité cette enceinte, c'était il y a quelques jours, pour signer sa déposition. Il n'avait en fait aperçu que le hall d'entrée de l'édifice. Mais là, il explorait la discrétion des lieux ; croisant tantôt un policier escortant un délinquant à l'allure patibulaire, ou apercevant au passage un renégat en attente d'interrogatoire dans un réduit. Quelle belle source d'inspiration !

-Vous avez faim ?

-Non.

-Café ?

-Oui.

Le commissaire s'absenta un instant, le temps de revenir avec deux cafés.

-Ce n'est pas le meilleur mais ce n'est pas le pire ; juste entre les deux.

-Merci.

Boldô le déposa, le temps qu'il acquiert la température désirée.

-Bon ! Voyons voir. Ah voilà ! Le bureau voisin de votre ami est celui de Jean Lemaître, un avocat qu'à mandaté madame Delatoutenbon pour une poursuite en diffamation contre un animateur radio. Le jour où elle fut agressée, il se trouvait à l'extérieur du pays ; son alibi a d'ailleurs été confirmé.

-Mais pourquoi s'est elle rendue à son bureau la journée de l'attentat ?

-Divers papiers qu'elle devait lui remettre. C'est sa secrétaire qui les a reçus. Elle n'a rien remarqué d'anormal.

-C'est quand même bizarre que je me retrouve sur les lieux de crimes aussi tordus.

-Justement. Ne croyez-vous pas être lié à l'auteur de ces actes de violence bien malgré vous ?..

-Que voulez-vous dire ?

-Qu'à votre insu, quelqu'un tente de vous faire accuser d'une manière ou d'une autre dans cette affaire. Quelqu'un qui espère peut-être aussi nous voir faire le lien entre vous et votre associé au sujet de votre entreprise qui semble très lucrative. Quelqu'un qui emploie ce moyen détourné pour vous faire coffrer, pour vous éliminer de son entourage. Vous devez absolument fouiller au plus profond de vos souvenirs pour découvrir qui vous veut du tort, monsieur Boldô.

-Tabarnak !... Mais c'est complètement débile, c't'histoire là !...

-Parlez-moi de l'inconnu.

Boldô refila au commissaire le plus de détails possible. Il ne manqua surtout pas de préciser l'étrange scintillement qui jaillit à chaque reprise de la bouche de l'individu ; une dent d'or, peut-être...

-Et la nouvelle victime... Vous savez qui c'est ?

-Üma Strikmën ; un mannequin en visite occasionnelle. Elle n'avait même pas de contrat ici. Elle est venue spécifiquement pour le rencontrer ; à cette partie de hockey. Malheureusement, elle n'a pas eu la chance de madame Delatoutenbon.

-C'est-à-dire ?...

-Elle est décédée avant son arrivée à l'hôpital.

-Criss, c'est dégueulasse !... Et l'autre ?

-Nous sommes en constante liaison avec l'hôpital où elle repose. Si jamais elle se réveille, on rapplique en moins de deux. Mais selon ma dernière conversation avec son médecin traitant, elle pourrait très bien finir ses jours dans le coma ; ses chances de revenir sont minimes.

-Au fait, vous avez déjà feuilleté une de ses revues ?

-J'ai perquisitionné les vingt-quatre dernières parutions au cas où j'y trouverais quelque indice.

-Et ?...

-J'n'ai pas eu encore le temps de m'y mettre.

-Vous voulez que je m'en charge ?

-Vraiment ?

-Elles sont introuvables, ses maudites revues ! À chaque fois où j'ai essayé de m'en procurer un numéro, on m'a répondu qu'ils s'étaient tous volatilisés. Et vous savez, je commence sérieusement à me sentir impliqué dans cette enquête.

-Bon ! Je vais vous les chercher.

Le commissaire sortit. Avant de revenir avec les périodiques, il prit un instant pour chercher le mot « stochastique » dans le dictionnaire. Boldô se sentit envahi par une curieuse inquisition. Qui pouvait bien lui en vouloir assez pour employer une façon aussi siphonnée de le mettre dans la merde ? Était-ce un geste qu'il avait posé en état d'ébriété et dont il ne se rappelait plus ? Était-ce une de ses conquêtes qui voulait se venger d'avoir été traitée cavalièrement ? Était-ce un de ses proches qui agissait aussi diaboliquement dans le but de lui extirper les économies qu'il avait accumulées et dont lui seul connaissait la cachette ?

-Voilà ! Vous devez toutefois signer ce formulaire, puisque ces périodiques sont considérés comme des pièces à conviction dans l'enquête ?

-Croyez-vous que je dois craindre pour ma vie ?

-Pas vraiment ; sinon ce maniaque vous aurait éliminé depuis belle lurette. Vous avez prévenu beaucoup de monde de cette affaire ?

-Personne.

-Je crois qu'il serait bon pour un moment de vous faire discret, histoire de peut-être brouiller les pistes si le coupable s'avère être un de vos proches. Et comme ses deux premiers méfaits sont rapprochés, le fait de ne plus vous apercevoir peut l'amener à se calmer un peu. À moins que des obligations pressantes ne vous retiennent en ville.

-Non, rien n'exige ma présence.

-Et si vous êtes dans le coin, tentez de vous tenir à l'écart de lieux susceptibles de le motiver.

-Ça va, j'ai compris. Je peux rentrer chez moi ?

-Oui. Mais si jamais vous vous absentez, essayez tout de même de maintenir le contact avec moi ; une ou deux fois par semaine, disons. On ne sait jamais, je peux avoir besoin de vous pour une identification. Et les magazines vous révéleront peut-être un indice insoupçonné !

-Vous avez une piste ?

-L'enquête est encore jeune, vous savez ! Tous les proches de madame Strikmën à interroger et quelques connaissances de madame Deltoutenbon que nous n'avons pas encore rejointes. Bonne chance, monsieur Boldô. Je vous fais raccompagner ?

-Non, merci. Marcher me fera le plus grand bien.

La poignée de main de Garshwick lui parut sincère. Il arpenta les trottoirs le menant chez lui avec une totale confusion mentale. Tout se bousculait. Il en venait même à douter de Samantha, de Glamsey et de Gary. Il remarqua aussi que, pour une des rares fois depuis sa séparation avec Debby, il n'avait pas du tout envie de se saouler face à l'aversion. Il préférait conserver ses esprits afin d'affronter ses problèmes avec le plus d'armes possible ; et la principale dont il disposait pour le moment était sans aucun doute sa lucidité. D'ailleurs, cette période de réminiscence lui permit de se remémorer le texte qu'il avait laissé à sa femme en la quittant.

*Prends deux minutes*

*Viens faire un tour dans ma tête*

*Regarde-moi souffrir*

*Quand je t'entends me dire*

*Qu'un écrivain n'arrive à rien*

*Et qu'il se brûle le corps*

*À se prom'ner de bord en bar*

*Mais lorsqu'on n'a qu'une vie*

*On veut qu'elle soit bien remplie*

*Mais sais-tu au moins qui je suis ?*

*J'ai que des problèmes*

*Je me pose plein de questions*

*Et si quelqu'un m'amène*

*Je ne pense qu'à revenir à la maison*

*Mais qu'est-ce qui m'a pris de me laisser séduire ?*

*Car quand t'es arrivée, moi j'étais sur le point de repartir*

*Et ça fait mal*

*Car quand le cœur bat, c'est dur de l'arrêter*

*Je n'ai pas d'emblème*

*Je n'ai aucune mission*

*Et si quelqu'un me peine*

*Je pense à me faire un autre compagnon*

*Mais qu'est-ce qui m'a pris de me laisser séduire ?*

*Car quand t'es arrivée, moi j'étais sur le point de repartir*

Une fois à la maison, il feuilleta quelques numéros de la revue « Femme-Tasmes » et n’y trouva qu’aberration et sacro-sainte utilisation débile de tous les stéréotypes sexuels. Même la pagination suintait le cul. De toute façon, il était trop bousculé pour porter la moindre attention aux détails qui auraient pu lui suggérer la moindre piste. Il abandonna donc sa lecture et la rangea dans la bibliothèque. Puis il se rendit à sa chambre. Il constata le cadran réglé à l’heure et le déconnecta. Il réunit toutes les compilations qu’il avait tenues à date sur le réveil de ses partenaires sexuelles. Puis il ouvrit son placard, prit la caisse contenant le reste des réveille-matin, y ajouta la paperasse statistique et porta le tout au chemin, puisque les vidanges passaient cette nuit-là. Il revint à l’intérieur et s’installa sur sa chaise berçante. Une nouvelle étape commençait pour lui. Il eut envie de la ritualiser en l’immortalisant à l’aide d’un nouveau texte. Il éteignit toutes les lumières et alluma quelques chandelles, suffisamment pour voir l’encre tracer les mots sur la feuille. Il se mit à écrire.

*J’ai pas besoin de te dire « respire »*

*Prends donc le temps de toute analyser*

*Ce qui t’arrive, l’as-tu cherché ?*

*Si la pluie te déplaît*

*Si le beau temps te rend pesant*

*Si tes amis s’effacent*

*Et qu’ils veulent perdre ta trace*

*Ce qui t’arrive, l’as-tu cherché ?*

*Quand y a plus rien à faire*

*Et qu’on a fait ce qu’il fallait*

*Alors on en allume une*

*On parle à la lune*

*Et on lui d’mande ce qu’elle ferait*

*J’ai bien envie de te dire d’écrire*

*Prends donc le temps de tout te rappeler*

*Ce qui t’arrive, tu l’as cherché*

*Si ta plaie te déplaît*  
*Si le moment te rend pesant*  
*Si tu relis tes phrases*  
*Et que tous ces mots t'écrasent*  
*Ce qui t'arrive, tu l'as cherché*  
*Plus rien à faire*  
*Non, y a plus rien à faire*  
*Et plus j'y pense*  
*Y a rien qui m'avance*  
*Non y a plus rien*  
*Plus rien*  
*J'ai bien envie de te dire d'agir*  
*Prends donc le temps de tout réaliser*  
*Ce qui t'arrive, tu l'as cherché*  
*Car si la pluie te déplaît*  
*Si le beau temps te rend pesant*  
*Si tes amis s'effacent*  
*Et qu'ils veulent perdre ta place*  
*Ce qui t'arrive, tu l'as cherché*

Pour une des rares fois dans sa vie, il se relut. Il trouva le texte si lyrique, si profondément échoué qu'il le jugea apte à déchirer le plus résistant des tissus humains. Il le posa sur la table, souffla les chandelles et s'endormit dans sa chaise. Il s'éveilla un peu avant l'aube. Il empila pêle-mêle quelques effets dans un sac à dos et prit la route. Lui seul savait où il allait.

-XVII-

Gary fixait le cadran arrêté à l'heure fatidique. L'instant où, selon lui, Boldô dut décider de stopper le temps. De mettre fin à tous ces tourments que la vie venait de semer dans leurs champs respectifs et qui lui était trop difficile d'affronter. Les pires spéculations tourbillonnaient dans sa tête. Mais comment l'affaire Glamsey avait-elle pu l'affecter autant ? Il n'aurait pas dû le laisser mijoter seul ; hanté par la pression du « projet » et obsédé par la fourberie du gros Bill. Il savait son poulain fragile et vulnérable. Où était-il en ce moment ? Et dans quel état ? Bourré d'alcool ? Défoncé sur la dope ? En train de baiser chez une pute malfamée ou étendu dans son vomi au milieu d'une ruelle ?... Le texte qu'il venait de lire un instant plus tôt valsait dans sa cervelle sur un air parsemé de fausses notes et d'instruments discordants. Il revint au salon et agrippa le téléphone.

-Sheila ? Ça va mal. Boldô a foutu le camp.

-Il a laissé une note ?

-Un texte ; de mauvais augure.

-Tant pis ! On prévient la police.

-Tu t'en occupes ?

-Je préférerais que tu le fasses.

-Ça va. J'me rends immédiatement au commissariat.

-Tiens-moi au courant.

Rendu au commissariat.

-C'est pour signaler une disparition.

-Un instant ; je préviens un inspecteur.

Moment d'attente.

-Bonjour monsieur, je suis l'inspecteur Leclair. Si vous voulez bien me suivre.

Dédale de corridors, bruits insolites et rendus inquiétants par la nervosité qui l'habite, bureau standard comme on en voit dans les films policiers.

-Alors monsieur ?...

-Garfyll, Gary Garfyll.

-Je vous écoute.

-Mon ami a disparu et j'entrevois le pire.

-Suicide ?

-Peut-être. Accident aussi ; il a pris sa voiture.

-Et pourquoi de telles suspicions ?

-Un mot qu'il a laissé avant de partir. Et les événements de ces derniers jours peuvent eux aussi avoir eu raison de lui.

-Je peux voir ce mot ?

-Je ne l'ai pas avec moi.

-Des gens lui courent après ?

-Non, je n'y pense pas. Mais je le sais profondément dépressif, au seuil de l'abîme.

-Son nom ?

-Boldô.

-Boldô tout court ?

Le ton de l'inspecteur se modifia instantanément ; comme si ce nom lui disait quelque chose.

-Oui, pourquoi ? Vous le connaissez ?

-Un instant, s'il vous plaît.

Il prit le téléphone et signala à l'interne.

-Le commissaire Garshwick est dans l'immeuble ? Ça va, j'attends.

-Mais qu'est-ce qui se passe ? Vous savez quelque chose au sujet de sa disparition ?

-Ce ne sera pas long, monsieur.

-Merde ! Si vous savez quelque chose, dites-le m...

-Commissaire ? Leclair à l'appareil. Vous pouvez passer à mon bureau ? Je suis en compagnie d'un certain monsieur Garfyll qui me signale la disparition de son ami ; un dénommé Boldô. Bien.

-Mais...

-Patience, monsieur Garfyll. Le commissaire Garshwick sera là dans quelques instants. Il s'occupe déjà de ce dossier.

-Mais qui d'autre vous a signalé sa disparition ?

-Ce ne sera pas long. Café ?

-Non !

L'attente ne fut pas trop longue ; une minute, deux, peut-être.

-Monsieur Garfyll, Glenn Garshwick, commissaire de district. Je vous rassure immédiatement : monsieur Boldô va bien.

-Mais où est-il ? Il a eu un accident ?

-Je ne crois pas ; sinon les patrouilleurs l'auraient signalé. Vous avez eu connaissance de l'attentat commis contre une certaine Béatrice Delatoutenbon près du stade de baseball municipal, il y a quelques jours ?

-Vaguement entendu parler aux nouvelles... Mais quel est le lien avec Boldô ?

-Il a été, avec plusieurs autres personnes, témoin des faits. Ce qui l'oblige, le temps que dure l'enquête, à me signaler ses déplacements si jamais il a à quitter la ville ; ce qu'il a fait hier.

-Mais il ne m'a jamais parlé de ça ! Et il allait où ?

-S'il n'a pas pris la peine de vous en avertir, je ne peux malheureusement pas vous en dévoiler plus ; secret professionnel oblige.

-Et il semblait bien aller ?

-Il m'a paru très cohérent et en parfaite forme, rien qui ne laisse supposer un acte suicidaire ou quelque chose du genre. Vous avez pris son avis de disparition, Leclair ?

-Non, commissaire. J'attendais vos instructions.

-Eh bien monsieur Garfyll, je crois que pour l'instant il vous faille patienter. Laissez vos coordonnées à l'inspecteur Leclair. Si jamais des développements subviennent, il se fera un plaisir de vous tenir au courant.

Gary quitta le commissariat, complètement défait. Mais que se passait-il ? Pourquoi Boldô ne lui avait-il pas parlé de l'incident « Delatoutenbon » ? Après tout, cela s'était passé avant leur rencontre avec Sheila. Il aurait pu leur en glisser mot pendant le souper, ou après, ou avant... Et la ministre qui l'avait rejoint ce matin pour lui demander des développements au sujet du « projet ». Criss que ça allait mal ! Il prit son cellulaire.

-Sheila ?

-Alors ?

-Tout est sous contrôle. J'te rejoins au bureau pour t'expliquer. Des téléphones ?

-Glamsey ; il attend que tu le rappelles. Ça presse, qu'il dit.

-OK, j'le rejoins tout de suite.

Composition sur son cellulaire.

-Bureau de Bill Glamsey.

-Oui ; mon nom est Gary Garfyll. Monsieur Glamsey a tenté de me rejoindre ce...

-Oui monsieur Garfyll ; monsieur Glamsey m'a prévenu de vous passer en priorité. Un instant, s'il vous plaît.

-Gary !

-Salut Bill ; tu voulais me parler ?

-Écoute, tout déboule à une vitesse effarante. Les studios sont réservés et mon compositeur est prêt à rencontrer ton protégé.

-Mais c'est moi qu'il doit rencontrer ! Tu n'lui as rien révélé, j'espère ?

-Il connaît personnellement Boldô.

-C'est qui ?

-Martinez.

-Murray Martinez ?

-En plein ça.

-C'est lui qui compose pour l'album de Samantha ?

-Évidemment ! C'est le meilleur !

-Entièrement d'accord là-dessus. Boldô et lui se connaissent bien. Ils ont élaboré le troisième Céline ensemble.

-Mais pourtant quand j'ai lu la pochette, c'est ton nom qui y figurait.

Glamsey éclata de rire. Gary l'envoya se faire entuber, mais en silence ; dans sa tête.

-Et tu veux qu'ils se rencontrent quand ?

-Tout de suite, voyons !

-Pas possible pour le moment.

-Quoi ?

-Boldô a pris le large pour quelques jours ; mais il m'a certifié que c'était pour prendre de l'avance sur ton contrat.

Gary marchait sur des œufs.

-Merde ! Tu m'prends pour un con ? Il n'a même pas les thèmes en main !

-Écoute, Bill ; Boldô a assez d'expérience pour anticiper les sujets que tu voudras aborder. Son écriture est en général assez universelle pour lui donner de multiples significations. Laisse-lui le temps de digérer sa dernière rencontre avec Samantha et j'te jure que tu n'seras pas déçu. Après tout, tu es le premier à connaître les caprices des artistes ; et Boldô en est un, crois-moi.

-Bon ! J'ai quand même deux textes pour mettre Martinez à l'ouvrage.

-Dès que j'ai des nouvelles, j'te rappelle.

-Fais ça vite ! Martinez est très productif.

Il mit fin à la conversation et se remit à broyer du noir. Et la ministre qui avait appelé ce matin...

## -XVIII-

Froid. Pluie. Vent du nord qui mord la moelle et qui fige momentanément les articulations. Marche pénible. Terrain accidenté. Pas-à-pas difficile contre le mur éolien qui retient comme une eau épaisse par le gel à venir. Feuilles qui bruissent, qui se crispent et tapissent un sol multicolore sans flore. Branches inquiétantes qui tangent, chorégraphie étrange, nerveuse, moderne. Granit lisse rongé par l'inextricable usure temporelle. Mousses et lichens épars, rare chevelure sur une calvitie presque complète.

Il avait laissé son véhicule cinq kilomètres plus bas, en bordure de la route de gravier. Un endroit discret que la végétation avait presque entièrement recouvert depuis le temps. Il retrouva le stationnement secret difficilement ; avançant, reculant, dépassant puis revenant sur ses traces. Il fallait qu'il le retrouve. Puis, une fois la voiture dissimulée, il avait emprunté le sentier, parfois incertain, toujours rassuré par un indice ; quelque chose qui lui rappelait la bonne direction. Le plus ardu était de deviner le chemin lui-même. Il n'avait jamais ouvert ce chemin lui-même. Il n'avait fait que suivre que ceux qui l'amenaient avec eux. Il y avait si longtemps !... Il atteignit enfin le dernier sommet. Celui qui devrait découvrir le but convoité. Il fit les derniers pas, écarta une touffe d'aulnes drue et résistante et l'aperçut au bras d'une légère dénivellation, toujours debout, prêt à l'accueillir.

Abri de bois ancestral. Rondins grossièrement empilés et fentes farcies d'étope. Toitures de tôle suffisamment rouillées pour ramener leur installation à des temps immémoriaux. Étang étendu au bout d'un quai disloqué, plus près de la flaque que du lac. Chaloupe sans fond échouée et méconnaissable. Nénuphars, jaunets d'eau, nymphéas, végétation aquatique répétitive agrémentée de quelques roseaux. Horizon inexistant masqué par les reliefs calcaires et cieux limités par la même barrière rocheuse. Endroit idéal pour se retrouver avec soi-même, où la fuite se limite à l'originalité de notre imagination, où les sentiments se mentent s'ils ne se mettent pas à nu pour étaler la raison de leur existence.

Boldô n'était jamais revenu à cet endroit, suite à la mort de son grand père. Il n'y remit pas plus les pieds après celle de son propre papa. Pourtant, c'était là qu'il

avait appris à ramer sur l'eau comme dans la vie. C'était là que le patriarche lui enseigna les rudiments de la nature ; la complicité essentielle qu'il faille établir avec elle dès le jeune âge pour voir apparaître la compréhension qu'elle offre lorsqu'on la laisse nous bercer, nous parler, nous atteindre. C'était là qu'il réussit à vaincre sa peur de la noirceur, chaque fois qu'il dût se rendre quêrir la bière gardée fraîche dans l'eau du lac (flaque ?) et que réclamaient les adultes, la nuit venue. C'était là qu'il apprit ses premières chansons grivoises, qu'il contempla ses premières fesses de femmes nues dans des magazines, qu'il cueillît les vivaces plantées par le père du père de son père. C'était en quelque sorte le berceau de sa masculinité, l'endroit où les valeureux guerriers de la tribu l'avaient initié aux lois et coutumes de leur vie, en dehors des rites encombrants et protocolaires de la masse urbaine. Le petit « papoose » avait grandi. C'était maintenant lui, le guerrier.

Les yeux ruisselant de larmes, le nez irriguant le surplus salé, le cœur ému comme à son premier orgasme, Boldô se laissa choir sur la cime érodée d'un arbre « horizontalisé » par la force des choses et regarda profondément, à l'aide des yeux de son âme, le petit camp qu'il n'avait pas visité depuis plus de trente-cinq ans. Il resta là, contemplatif d'un passé fantomatique et agréable, le temps que le soleil couchant lui suggère de se rendre au vétuste bâtiment. Il posa son barda sur la véranda défoncée et se rendit au bord de l'étang. Souriant, il vit une bouteille scintiller sous le dernier rayon de lumière. Il la sortit de l'onde. Elle était encore encapsulée. Son contenu devait être plus près d'un zythum que la bière traditionnelle. Il la ramena avec lui. À sa grande surprise, l'intérieur de la baraque était en bon état. Seule la poussière trahissait le manque de fréquentation des lieux ; à part ça tout était en place. Même la boîte à bois débordait de bûches prêtes à chauffer le poêle. C'était l'avantage de ces lieux secrets qu'on bâtissait autrefois hors des sentiers battus et à l'insu des paperasses administratives. Il posa la bouteille précieusement sur une petite table et fit un inventaire rapide de l'unique pièce. Trois lits superposés, six matelas somme toute en bon état, une table, six chaises, une commode à trois tiroirs avec des agrès de pêche et des ustensiles dans le premier, des agrès de pêche et une nappe dans le deuxième et des agrès de pêche et des revues de femmes toutes nues dans le troisième. Un comptoir avec évier et, en dessous, de vieilles bouteilles vides, une lavette, deux revues de femmes toutes nues, un crayon, quelques feuilles vierges, des cartes toponymiques et une boussole, du collet à lièvre, un pot de verre, deux cannes à pêche montées et une boîte d'allumettes en bois. Au mur, la porte d'une grande armoire cachant une carabine, des cartouches, une mante de pluie, un anorak, des bottes, des rames, deux bidons de naphte et des revues de femmes toutes nues. Devant l'unique fenêtre donnant sur l'étang, un vieux divan vomissant ses bourrures, d'un côté du meuble, la petite table où repose maintenant la vieille bouteille de bière ; de l'autre, une chaise

berçante tout en bois. Sur une poutre, un fanal accroché et un panache d'original. Finalement, le poêle à bois avec dans son tiroir et une marmite, un poêlon et une bouilloire.

Il avait apporté le strict nécessaire : un sac de couchage, une gourde, des conserves, des jus en poudre, du thé, des biscottes, mille feuilles de papier, cinq crayons, des bas et des sous-vêtements, une centaine de chandelles, autant de cartons d'allumettes et le linge qu'il portait. La marche l'avait sérieusement hypothéqué et des étourdissements dus au manque d'alcool envahissaient lentement son être. Il vérifia si le naphte était utilisable mais en vain. Tant pis ! Les chandelles feraient l'affaire. Il plaça son sac de couchage sur le matelas qu'on lui réservait toujours à son jeune âge ; le lit du haut, près du poêle. Il s'allongea mains derrière la tête. Il suait malgré le froid et décida de chauffer un peu. Il n'eut aucune difficulté à « partir » le feu. Il déplaça la chaise berçante près du poêle et savoura un moment le son et l'odeur des bûches enflammées. Les étourdissements s'intensifièrent et il regagna sa couchette. Malgré tout, il se sentait extrêmement bien ; enveloppé dans une merveilleuse atmosphère qu'il avait oubliée, qu'il retrouvait. Comme les odeurs d'une cuisine maternelle, comme la chaleur d'un vieux vêtement, comme la sécurité d'une bouée sur une mer agitée. Il laissa les souvenirs revenir, inspirant, expirant, le temps que l'inspiration vienne peut-être lui dire de quoi se composerait « le projet ».

Il se réveilla plusieurs fois durant la nuit. Suant à grosses gouttes et vomissant de l'air et de la bile ; sorte de cure express, désintox improvisée, nettoyage essentiel après l'abus. Il en profitait pour remettre une ou deux bûches et se bercer un peu ; s'habituant aux bruits de la brousse, aux gémissements du gibier, aux sifflements inquiétants des vents, à tous ces sons sournois issus d'on ne sait où. Il sortit aussi pisser et demeura un long moment à l'extérieur ; contemplant les bourrelets du ciel, les rides de l'étang, la cellulite des rochers et l'allure franchement dépeignée de la végétation. Il adorait le corps imparfait du paysage ; naturel, fracassé par la vie qui bat. Il se rendit près de l'eau et se rinça la bouche exagérément, comme pour chasser de mauvais esprits.

La nuit s'avéra pénible et réparatrice ; plaie sur la voie d'une guérison bien amorcée, douleur contrôlable puisqu'on la sait s'éloignant. Ce ne fut donc pas un réveil mais une sortie de lit empressée, obligatoire. Il essaya de faire entrer du jus et une biscotte dans son estomac, mais ce dernier refusa d'accueillir quoi que ce soit. Ce serait pour plus tard. Le temps que son système digestif ne retrouve sa cordialité. Il récupéra la cire de la veille et la porta sur le comptoir où il escomptait l'agglomérer, au cas où. Puis il revint à la table et étala son matériel de travail. Il s'assied et attendit. Rien. Le

bide. Rien de rien. Son excursion d'hier fit incursion dans ses souvenirs ; il réprima. Il cherchait « le projet », rien d'autre. Mais l'inspiration est polissonne et mal élevée. Elle n'hésite pas à tasser tout autre champ d'activité quand elle décide de se pointer. Plus il se concentrait à faire le lien entre jeunesse et vieillesse, plus le trajet qu'il avait suivi la veille se redessina dans sa mémoire. La voiture qu'il avait finalement garée après tant de recherches, puis la marche, l'interminable marche qui devait le mener au camp et l'arrivée, l'étang, les restes de chaloupe, la bouteille... Il mit quelques mots sur la feuille; sorte d'exorcisme de ses pensées récurrentes.

*Il grimpait en pleine forêt*

*Sans même percevoir l'horizon*

*Et chaque épreuve qu'il rencontrait*

*Renformissait ses convictions*

*Puis au beau milieu de la brousse*

*Une clairière s'est dessinée*

*Ce sont les obstacles qui nous poussent*

*À conquérir sa destinée*

Le texte contenta l'inspiration. Elle mit fin à son obsédante envie d'être matérialisée et laisse le cerveau de Boldô se concentrer enfin sur autre chose. Il cherchait une métaphore forte et suffisamment précise pour le lancer dans l'écriture du criss de « projet ». L'image qui le guiderait tout le long de l'élaboration textuelle et qui le ramènerait en cas d'égarement, qui le rassurerait en cas de doute, qui le nourrirait en cas de famine. Il abandonna la table et s'affaissa dans le vieux divan, face à l'étendue d'eau. Il se savait faible mais se sentait fort ; de plus en plus propre. L'alcool ne lui manquait pas du tout et il avait hâte de la distancer encore plus. De la savoir un jour si loin qu'il ne se souviendrait ni de son goût ne de ses effets ; comme un flou souvenir d'enfance qui nous inspire quelque chose mais dont on ne se rappelle pas ; sorte d'instinct inconscient enfoui depuis la nuit des temps dans nos gênes. Il se surprit à avoir faim et réussit à engouffrer une conserve et quelques biscottes. Ainsi rassasié, il n'eut aucune difficulté à laisser l'inspiration dresser lentement son siège. Il resta sur le sofa, tantôt assis, tantôt allongé, en profonde contemplation face à la nature qui l'enrobait. Même s'il sortit à deux occasions évacuer du solide et du liquide de son

corps, il n'eut pas l'impression de quitter son état extatique de réflexion. L'aube succéda au crépuscule. Peut-être vingt fois, peut-être une seule, mais suffisamment pour que Boldô accueille enfin le flash tant recherché, attendu, espéré. Et il se mit à écrire. Jour et nuit. Dormant plus souvent à la table qu'allongé. Pissant le crayon à la main. Étendant les mots sur les feuilles en mangeant, en marchant, en alimentant le feu dans le poêle. Ses personnages dansaient partout dans le camp en attendant leur tour. Et lorsqu'ils les mettaient en action, ils se présentaient prêts et disponibles, toujours heureux de voir leur importance s'accroître. Le plus simple objet acquittait sa tâche avec précision et professionnalisme ; comme pour remercier l'auteur de l'avoir mis au monde. Des aubes et des crépuscules se succédèrent jusqu'à ce qu'il achève sa création. Puis il déposa définitivement son crayon et empila fièrement les feuilles. « Le projet » était enfin terminé.

Combien de temps avait-il passé dans le bois ? Il l'ignorait. Mais comme il se sentait bien, revigoré ! Il fit une dernière promenade à l'extérieur, respirant à fond l'air de son enfance. Il revit son père et son grand-père pêchant sur le lac et une ribambelle de souvenirs le firent sourire. Il examina chaque arbre, chaque rocher escarpé, chaque oiseau qui passait et s'emplit de toutes les sensations que pouvaient lui offrir l'endroit. Probablement n'y reviendrait-il jamais. Il eut une réflexion qu'il considéra intéressante : chaque humain né dans la commodité matérielle devrait obligatoirement passer une semaine ou deux loin des facilités quotidiennes, sans eau courante, sans chauffage central, sans électricité. Si cette carence provoquée ne réussissait pas à allumer chez l'individu une réalisation des valeurs de base, cela aurait au moins pour effet de lui faire apprécier le merveilleux d'un tel confort à chaque fois qu'il s'en resservirait. Revenu au camp, il finit de plier bagages et griffonna quelques mots pour remercier la bâtisse ancestrale de lui avoir offert une si généreuse hospitalité.

*L'infini est une image*

*Le pays sans paysage*

*Un ami qui prend le large*

Il plaça le mot en évidence sur la table flanqué de deux bougies neuves : prêtes à être allumées. Si quelqu'un entrait un jour dans le camp, il ne pourrait pas le manquer. Le chemin du retour fut sans embûche. Il rencontra un renard en train de dévorer une perdrix et philosofa qu'ainsi va la vie. Il trouva la voiture décorée de fientes d'oiseaux et fit s'enfuir un lièvre qui roupillait sur le capot. Il regagna la ville, baigné d'une grande sérénité. Comme s'il avait laissé au fond d'un bois un autre homme ; un être désabusé

et à des années-lumière de ses sentiments. Il ne pouvait dire ce qui l'attendait dans l'avenir, mais il avait la certitude que ce serait très intéressant. Il s'arrêta faire le plein et, voyant une cabine téléphonique, il décida de prévenir le commissaire Garshwick de son retour. Ce dernier lui annonça une nouvelle qui lui fit un immense plaisir. Il ne savait toujours pas ce qui l'attendait dans l'avenir, mais il avait de plus en plus la certitude que ce serait intéressant ; très intéressant.

**-XIX-**

-Monsieur Gary Garfyll, s'il vous plaît.

-Un instant, je vous prie. Gary, téléphone sur la trois.

-Merci Sheila. Oui ?

-Monsieur Garfyll, inspecteur Leclair.

-Vous avez des nouvelles ?

-Le commissaire Garshwick vient de m'aviser qu'il a reçu un appel de monsieur Boldô.

-Quand ça ?

-Il y a quelques minutes à peine.

-Et ?...

-Il va bien. Il appelait d'une cabine téléphonique. Il prévoit rentrer chez lui au cours de la soirée.

-Rien de plus ?

-En ce qui vous concerne, non.

-Merci inspecteur. Sheila ?

-Oui, Gary ?

-C'était l'inspecteur Leclair. Boldô va bien. Il rentre ce soir.

Il l'entendit sangloter à l'autre bout du fil.

-Je lui laisse un message sur son répondeur et nous...

-Non ! Attends. Rendons-nous plutôt chez lui. J'aime mieux l'attendre sur place.

-Mais s'il se présente ici ?

-On lui laisse un mot indiquant qu'il nous rejoigne à la maison.

-Ça va.

Ils patientaient depuis plus de deux heures, en silence. Ce fut Sheila qui brisa le mutisme.

-T'as faim ?

-Tu crois qu'il y a quelque chose à bouffer ?

-Je vais voir.

Elle ouvrit la porte du réfrigérateur. Il s'en dégagait une impression olfactive de ce que doit sentir l'enfer.

-Ayoille ! Criss que ça pue !

-J' pense que la dernière fois que cette porte a dû s'ouvrir, c'est quand j'ai fait le déjeuner le matin que Samantha était ici.

-T'as bien raison ! Le seul réfrigérateur qu'utilise Boldô se trouve dans tous les restaurants qui viennent livrer ici. Ça va m'occuper ; de toute façon, j'en peux plus d'attendre.

-Tu veux que je commande quelque chose ?

-Non. Cette puanteur m'a coupé l'appétit.

Elle nettoya le frigo de fond en comble. Gary lui donna un coup de main pour laver les pièces amovibles : grilles et tiroirs. Il se chargea aussi de mettre aux poubelles extérieures le contenu dégénéré de l'appareil. Lorsqu'il revint du dehors, Sheila s'apprêtait à s'attaquer au fourneau.

-Écoute, t'as pas envie de faire le grand ménage ?

-T'as raison, j'arrête. J'sais même plus c'que j'fais. Oh Gary !... J'ai eu si peur qui lui soit arrivé quelque chose !...

Elle lui tomba dans les bras, en pleurs.

-Tu l'aimes, n'est ce pas ?

-C'est le frère que je n'ai jamais eu, tu sais !...

-Allez ! Ouvre les valves. Ça va te faire du bien.

Et elle pleura. Autant qu'une averse entre l'été et l'automne. Bien plus que l'ondée qui arrose la pomme. Alors que Gary lui tendait un mouchoir, un moteur s'arrêta devant la maison. C'était lui. Sheila lui bondit dessus alors qu'il n'était qu'à moitié sorti du véhicule. Elle riait en pleurant et le frappait, puis lui caressait le visage, puis le frappait à nouveau.

-Salaud ! Ne me fais plus jamais ça ! Tu m'entends ? Plus jamais !

Il s'extirpa de l'auto, la soulevant avec lui. Il l'écarta gracieusement et sortit le sac à dos qu'il déposa sur le trottoir. C'est alors qu'il regarda son ami. Gary essuya une larme et l'enlaça de toutes ses forces ; comme si son compagnon revenait d'une guerre coûteuse et meurtrière d'où les rares survivants devaient être considérés comme des miraculés. Boldô au centre passa les bras sur chacune de leurs épaules.

-Allez ! On entre.

Gary attrapa le bagage de la main qui lui restait de libre.

Boldô parla peu mais précisément. Expliquant sa cure bienfaitrice, sa rencontre avec le passé et l'immense joie qu'il avait éprouvée à écrire. Malgré sa barbe de plusieurs jours, ses joues creuses et mal nourries, ses cheveux sales et ses vêtements propices à la vermine, ses amis le trouvaient d'une beauté rayonnante. Une joie inexplicable émanait de lui et chacun de ses mots nourrissait l'auditoire restreint d'un bonheur vaporeux et intangible. À l'occasion, sans s'en apercevoir, il parlait en rimes.

-Et vous savez, chaque ride sur mon visage est un chemin vers l'infini. Il y en a un à votre image ; je m'y promènerai chaque nuit.

Il termina son exposé en ouvrant le sac et en y extirpant un amas de feuilles. Il les déposa sur la table basse, devant Gary et Sheila.

-Je sais qu'il est peut-être trop tard. Que le contrat a pu être octroyé à un autre auteur anonyme pendant mon absence. Mais j'ai quand même l'immense fierté de vous remettre « le projet ». Je m'fous qu'il ne soit jamais réalisé. En autant que mes deux

associés l'auront lu et qu'ils y auront trouvé la solution au problème qu'ils m'avaient soumis, j'en serai heureux.

Ils posèrent en même temps les yeux sur le document. Ils purent lire, centré au milieu de la page frontispice : « Aube et crépuscule ».

-Alors ?... Vous ne tournez pas la première page ?

-Écoute, Boldô ; on ne pas où en est rendu le dossier avec la ministre. Lors de la dernière conversation que j'ai eu avec elle, il y a quelques jours, je lui ai fait part de ta disparition. Je n'savais pas trop quoi lui dire. J'ai étiré le délai tant que j'ai pu jusqu'à ce qu'elle me raccroche carrément le téléphone au nez. Plus rien depuis ce temps.

-Je savais que mon absence aurait des répercussions, Gary. Ce que je vous demande pour l'instant, c'est de lire et de me dire ce que vous en pensez. Évidemment, c'est un premier jet. Des corrections pourront sûrement y être apportées. Pour ce qui est de la ministre, on verra plus tard.

-Boldô a raison, Gary. Rien ne prouve qu'il n'intéressera pas la ministre...

-Pars et prends le temps de comprendre. Tu m'en donneras une appréciation après.

-Je peux m'en faire une copie ? J'ai si hâte de le lire !

-Fais comme tu veux, Sheila. D'ailleurs, si tu as le temps, tu pourrais le mettre au propre. J'ai entièrement confiance en toi.

Gary prit la parole.

-On peut parler un peu de tes histoires avec le commissaire Glenn Garshwick ?

-T'as entendu parler du tueur sportif ?

-Évidemment ! Ça fait la Une des manchettes à chaque jour depuis ton départ.

-Eh bien j'étais...

-Oui, je sais. Tu as été témoin du premier crime, au stade de baseball.

-J'étais aussi présent lors du deuxième, au forum.

-T'es pas sérieux !

-Mais tu d'vais capoter ! dit Sheila.

-Et à chaque fois, j'étais pratiquement le premier témoin à me rendre près de la victime.

Gary reprit la parole.

-Ils t'ont soupçonné ?

-Pas vraiment. Mais on m'a fortement suggéré de m'éclipser un moment ; le temps de voir si le débile qui agissait ainsi tentait de me faire porter la responsabilité de ces crimes odieux. C'est triste à dire, mais quand j'ai appelé Garshwick ce matin et qu'il m'a dit qu'un autre méfait avait été commis pendant mon absence sur un terrain de golf, j'ai été soulagé. Ça m'a permis de conclure que je n'avais été qu'une malheureuse victime des circonstances.

-Tout un hasard !...

-Tu l'as dit, Sheila. Je dois vous avouer que, mélangé comme j'étais, je doutais de tout le monde ; de Glamsey, de Debby ; même de toi, Gary !

-J'te comprends, vieux. J'aurais probablement agi pareil.

-Bon ! Je vous chasse. J'ai envie de me laver et de me reposer. Lisez ça et on s'en parle demain au bureau.

-Laisse-moi encore t'embrasser, chéri.

-C'est beau, Boldô. Prends le temps de te reposer. On a du pain sur la planche.

-Et Glamsey ?

-On verra demain. Salut.

Ils sortirent, mais Gary revint aussitôt.

-Euh... Boldô, ça m'embête un peu de te parler de ça, mais pour le cadran, qu'est-ce qu'on fait ?

-C'est fini, Gary. Plus de cadran.

Il passa presque une heure sous la douche, appréciant le confort de la vie urbaine. Il repensa à la réflexion qu'il avait eue près du lac et trouva qu'elle était pleine de bon sens. Il dormit comme un ange arborant un large sourire. Il rêvait que l'amas de réveille-matin dans le coin de sa chambre remportait un prix prestigieux lors d'un symposium de sculpture.

La photocopie que Sheila tenait dans ses mains se retrouvait sous son toit avant l'approbation officielle d'un client. Depuis les quelques années qui l'unissaient à l'étrange duo, c'était la première fois qu'on lui permettait de lire avant de transcrire. Elle se sentait membre d'un comité de lecture élitiste prêt à sacrifier sur l'autel du jugement personnel les heures et les heures et les heures et les heures de travail d'un auteur. Une anxiété justifiée augmentait en elle comme celle qu'on ressent avant d'entreprendre un premier baiser, d'allumer un premier pétard, ou lorsque les lumières s'éteignent et que commence enfin le show. Elle s'offrit un cérémonial particulier pour l'occasion. S'éclairant avec la vieille lampe à l'huile que sa grand-mère lui avait léguée et s'installant dans son fauteuil préféré, là où elle vécut de si belles lectures. Elle alluma de l'encens et en promena les effluves partout dans la pièce. Elle posa, sur la table près d'elle, une boisson de grande qualité servie dans une coupe d'un cristal dispendieux. Elle avait aussi préparé un joint de haschisch qu'elle entamerait avant une deuxième lecture, histoire de comparer ce que donnerait le texte, une fois son niveau de compréhension altéré. Elle mit en fond le disque « Phaedra » de Tangerine Dream, vu ses atmosphères aptes à s'adapter à tout style de récit. Elle ferma les sonneries de ses téléphones, enfila son vêtement le plus confortable et, regagnant son siège, elle prit une première rasade et débuta son exploration.

Gary était resté au bureau. C'était toujours à cet endroit qu'il digérait les premiers jets de son poulain et il n'était pas question de déroger à cette tradition. Il essaya pour une quatrième fois de rejoindre la ministre, ou du moins Janice, mais peine perdue. Il hésitait à entreprendre l'écrit. Gary se savait capable de voir mais de ne rien distinguer ; d'entendre mais de ne rien comprendre ; de toucher mais de ne rien sentir. Et il craignait une fois de plus cette carence. Peur qu'elle ne vienne embrouiller une grande révélation. Appréhension de n'apprécier qu'une partie des ingrédients d'une grande recette. Ça lui faisait remettre en question toute sa collaboration avec Boldô. Avait-il vraiment la compétence pour participer à une telle arnaque ?... Et comment la vie avait-elle pu lui permettre de devenir un si vil imposteur ?... Pourquoi n'avait-il jamais ressenti la moindre gêne à se rendre cueillir des honneurs qu'il n'avait jamais mérités ? Et dans quelles circonstances avait-il accepté le curieux marché que Boldô lui avait proposé des années plus tôt ? Il ne s'en souvenait même pas. Ce questionnement lui était déjà précédemment mais moins fort, moins pesant. Et à chaque reprise, il s'était retrouvé éclipsé par l'incroyable bonheur qu'éprouvait Gary Garfyll à travailler avec ce cinglé. L'inconcevable complicité qui s'était développée entre lui et ce fou. La

joie inestimable d'enfiler les habits d'un créateur compétent et de se rendre quérir des prix à sa place, dans sa face, avec toute son approbation. Il accepta à nouveau cet unique privilège et guérit sa soudaine contrition à l'aide d'un cognac. Il coupa lui aussi la sonnerie du téléphone, bien que l'heure tardive à laquelle il attaqua le texte rendait le tintement plus qu'improbable. Il anticipait déceler un curieux mélange de désintoxication et de contraintes, vu l'état physique de son protégé au moment de l'écriture et l'insistance oppressante de la ministre pour le délai de livraison. Se sachant au courant de ces faits, ils devraient s'avérer beaucoup moins dérangeants. Il prit une rasade et débuta son exploration.

## AUBE ET CRÉPUSCULE

**Au** besoin le jeune pourra

Toujours **re**trouver chez le vieillard

Une oreille attentive à ses **c**raintes

Et un auditeur passionné par ses rêves

Il n'hésitera pas à **é**couter

Avec discernement la **p**arole

De l'expérience et du **vé**cu.

Cette voix qui sait faire **s**ourire

Quand il le faut et réfléchir

Aux moments jugés **o**pportuns

C'est pendant que se fane la fleur

Que la plante s'assure que d'autres graines germeront

N.B. : Le film début sur ce texte. Il faudra trouver le processus idéal pour faire disparaître les lettres superflues afin que seules celles apparaissant en caractère gras subsistent. Elles forment en fait le titre de l'œuvre : **Aube et crépuscule.**

## Scène I

**Lieu :** Site inaugural

**Personnages :** Le député

Le garde du corps

Journalistes

Badauds

Nous sommes sur un site inaugural. On peut le situer en pleine campagne, dans une clairière bornée d'une somptueuse végétation, avec arbustes jonchant un généreux tapis végétatif et où se dressent de majestueux feuillus aux troncs massifs offrant leurs cimes en éventail à un ciel pur et accueillant. On peut aussi le camper en pleine cité où s'excitent peuple et véhicules en direction d'endroits divers où seuls ceux qui s'y acheminent savent pourquoi ils y vont. Peu importe, puisque le site lui-même n'aura aucune importance dans notre histoire. C'est plutôt ce qui s'y passera qui nous préoccupe.

On y retrouve le député qui, selon la tradition, est sur place pour la cérémonie de la levée de la première pelletée de terre, consacrant ainsi le début officiel des travaux en vue de l'érection d'un nouveau bâtiment, ou encore de l'agrandissement d'un édifice déjà existant. On aperçoit à l'occasion son fidèle garde du corps, portant d'indispensables verres fumés, omniprésent mais subtil, défiant de son regard alerte et scrutateur tout obstacle humain ou d'autre acabit qui oserait mettre en péril l'existence de son client. La presse écrite et satellite (télé, radio, etc.) est évidemment sur place et quelques badauds furètent par-ci par-là, plus attentifs aux caméras qui s'agitent qu'à l'orateur qui doit bientôt parler. Son discours déblatère les insignifiances habituelles entendues maintes fois lors de ce genre d'événement. C'est pourquoi on ne le traduit pas avec des mots mais plutôt à l'aide des mimiques. De toute façon, le générique devrait accompagner cette scène où la musique de fond appuierait au besoin la gestuelle. On en vient à serrer l'image jusqu'à un « close-up » complet du visage du député afin de bien dépeindre le malaise dont il est victime. Ne parlons pas d'une grimace caricaturale ou d'un étonnement au seuil de l'ébahissement mais plutôt d'un étourdissement majeur, quand la pupille semble quitter temporairement l'ensemble de l'oculaire. On voit ensuite le sol se dérober sous ses pieds, ce qui l'entraîne dans une

chute verticale vers le fond de l'abysse qui vient de naître. Si la scène semble trop ardue à réaliser en milieu estival, on pourra envisager la tourner en hiver et ainsi voir plutôt un sol enneigé s'entrouvrir pour permettre la disparition de notre personnage. Il est primordial que cette scène se termine au moment où il n'est plus visible à l'écran. Autrement dit, rien à foutre de la réaction de l'entourage.

## Scène II

**Lieu :** Caverne

**Personnages :** Le député

L'agent

L'arrivée du député se fait du plafond, pieds devant, idéalement avec poussière et restes rocheux typiquement liés à ce genre d'entrée en scène. Il atterrit brutalement et ses premiers balbutiements devront s'établir à partir de son propre confort d'acteur. Qu'il s'exprime à l'aide de « Merde ! Mais qu'est-ce qui m'arrive ?... » ou de jurons appuyés par un « mais qu'est-ce qu'y s'passse » n'importe pas vraiment, en autant qu'il fasse bien sentir un désarroi plus qu'évident mêlé de crainte, voire même de peur presque panique. Il s'adresse d'abord au trou d'où il est venu à l'aide de cris.

### Le député

*Ohé !... Ohé, quelqu'un m'entend ? Merde ! Je n'vois même pas la lumière du jour ! Mais qu'est-ce qui éclaire ce trou à rats ?... (On insiste encore sur la panique croissante qui s'implante chez notre homme ; à la limite, quelques gouttes de sueurs froides pourraient perler à son front.)*

### L'agent

*Enfin ! Vous voilà.*

### Le député

*Mais qui êtes-vous ? Et où suis-je ?*

**L'agent**

*Disons que je suis un agent ; un agent de liaison, disons.*

**Le député**

*Mais où suis-j...*

**L'agent**

*Du calme ! Du calme, cher ami ! Peu importe où nous nous trouvions. L'essentiel, c'est que vous soyez là.*

**Le député**

*Vous m'attendiez ?*

**L'agent**

*Oh ! Vous savez, l'attente est depuis longtemps révolue dans mon cas. Elle devient tellement décevante lorsqu'elle refuse de se matérialiser ! Non, je vous espérais, sans plus.*

**Le député**

*Mais qu'est-ce que c'est que cette hist...*

**L'agent**

*Voyons ! Détendez-vous ! Prenez un siège, que j'offre à boire. Alcool ?...*

**Le député**

*Un double. Non ! Un triple. Et avec glace si possible. On meurt de chaleur ici ! Et ça pue le brûlé !*

**L'agent**

*Vous m'en excuserez, mais c'est le seul endroit qu'on ait pu me fournir pour assurer notre rencontre.*

**Le député**

*Mais qui êtes-vous ?*

**L'agent**

*Je vous l'ai dit ! Je suis un agent de liaison. Et mon client m'a demandé de vous informer de son intention d'agrandir ses locaux vu le manque d'espace dramatique auquel il fait face.*

**Le député**

*Agrandir ses locaux ? Et c'est qui votre client ? Ali Baba ?*

**L'agent**

*Mon mandat m'empêche malheureusement de vous révéler son identité. Mais son intention est plus que sérieuse ; il doit agrandir. Il n'a plus de place pour accueillir l'armée de condamnés qui se présente quotidiennement à la réception de son établissement. Pourtant, les prévisions des actuaires démontraient nettement la suffisance d'espace pour accueillir l'éventuelle clientèle. Mais un délire exponentiel semble s'être emparé des gens. On viole les commandements établis avec une insouciance suivant une courbe que même le plus malin des bons diables n'aurait pu prédire.*

**Le député**

*Mais quelle histoire de fou êtes-vous en train de me raconter ?*

**L'agent**

*La folie est en quelque sorte la raison primordiale qui explique la surpopulation alarmante à laquelle mon client doit faire face. L'élève a comme qui dirait surpassé le maître. Jamais, m'a-t-il confié, il n'aurait cru voir la démence se déchaîner à un tel point.*

**Le député**

*De quoi me parlez-vous ? Je n'ai strictement rien à voir dans cette histoire ! Prévenez plutôt votre anonyme que la seule démence à laquelle il fera face dans un avenir très rapproché est celle dont je serai victime si je demeure ici une seule minute de plus.*

**L'agent**

*Mais voyons, cher ami ! Voyons ! Calmez-vous !*

**Le député**

*Merde ! Merde, merde, merde ! Faites-moi sortir d'ici immédiatement !*

**L'agent**

*Mais nous espérons votre collaboration pour l'obtention de subventions sur lesquelles nous comptons pour les rénovations et la construction de nouveaux pavillons qui...*

**Le député**

*(le saisissant au collet) Faites-moi sortir d'ici immédiatement, compris ?*

**L'agent**

*Ne me touchez pas ! (coup de tonnerre, recul radical de l'antagoniste, comme si une force invisible l'entraînait) Bon ! Bon! Bon! Bon ! Comme l'aspect bureaucratique « pseudo-légal » ne vous enchante, mon client a envisagé une autre alternative. (sur un ton plus ferme) Et je vous demande de bien enregistrer ce que vous allez entendre. (le faciès de l'agent se modifie au fur et à mesure que progresse son énoncé ; il devient carrément inquiétant à la fin de son explication ; je n'veux pas dire ici qu'il aura des cornes et une queue fourchue une fois son monologue terminé, mais précisons qu'il suggèrera beaucoup plus la force maléfique que celle divine ; pourtant on pourra quand même supposer que l'une s'exprime autant que l'autre) Le conseil d'administration que préside mon client a conclu, suite à une récente réunion, que la raison fondamentale de la soudaine popularité dont jouit son établissement est principalement due à la débile déconnexion familiale à laquelle votre électorat est soumis. Vous réintègrerez donc vos fonctions habituelles en mettant l'emphase sur le point suivant : (il insiste évidemment sur chaque mot) L'aube doit apprendre du crépuscule pourquoi elle a à se lever. Avez-vous bien compris ce que je viens de dire ?...*

**Le député**

*J'ai bien entendu, mais je ne suis pas sûr de bien comprendre...*

**L'agent**

*Eh bien comprenez-le ! Et faites-le bien comprendre à tous vos électeurs !*

**Le député**

*Mais si personne ne veut m'écouter ?*

### **L'agent**

*Faites-vous entendre ! On finira bien par vous écouter. Bon ! On s'est assez vu. Reprenez place sur votre siège pour une dernière formalité.*

### **Le député**

*Euh...*

### **L'agent**

*Asseyez-vous ! (l'agent exécute un geste qui enflamme un coin du sol ; le député est solidement maintenu en place à l'aide de doigts osseux et onguiformes qui surgissent comme d'étranges tentacules des accoudoirs et du dossier de son siège ; l'agent sort de la flamme un fer rutilant et l'approche du député ; le regard beaucoup plus compatissant qu'agressif, il lui adresse ses derniers mots ; n'hésitons pas à employer la réverbération sonore pour bien appuyer la phrase qui suit) *Il est nécessaire de perdre ce que l'on veut retrouver.* (il appuie le fer sur l'avant-bras de son interlocuteur, ce dernier hurle à mort)*

### **Scène III**

**Lieu :** Chambre d'hôpital

**Personnages :** Le député

Le garde du corps

C'est le cri qui fournit le prétexte à un fondu enchaîné. Le garde du corps se lève en trombe de sa chaise et se rend immédiatement au chevet du député. Ils sont dans la chambre, porte close.

### **Le garde du corps**

*Chut ! Tout va bien. Vous avez perdu conscience ; heureusement, vous l'avez retrouvée.* (le député est alité ; les yeux assez cernés pour qu'on devine qu'il vient de passer un mauvais moment ; quelques fils le relie à divers appareils ; solutés connectés, bien entendu)

**Le député**

(péniblement) *Quelle heure est-il ?...*

**Le garde du corps**

*Une heure du matin. Vous avez soif ?* (les yeux du député s'écarquillent, paniqués ; il se dresse brusquement et observe son avant-bras ; il n'y remarque nulle anomalie ; il repose la tête sur l'oreiller et laisse aller un long soupir lourd de conséquences)

**Le député**

*Que s'est-il passé ?*

**Le garde du corps**

*Je vous l'ai dit ! Vous avez perdu conscience lors de la cérémonie inaugurale. On a craint l'infarctus, la commotion cérébrale, l'anévrisme, mais après vérification tout va bien. Vous avez simplement perdu conscience.*

**Le député**

*Je suis là depuis longtemps ?*

**Le garde du corps**

*C'est sans importance. Reposez-vous.*

**Le député**

*Depuis combien de temps suis-je ici ?*

**Le garde du corps**

*L'incident s'est produit il y a une trentaine d'heures. On a craint le coma, mais comme vous pouvez le constater vous-même, tout va mieux. Je vais prévenir l'infirmière de votre réveil.*

**Le député**

*Et ma femme ?*

**Le garde du corps**

*Elle est retournée à la maison, il y a moins d'une heure. Je l'appelle ?*

### **Le député**

*Évidemment ! Rassurez-la et dites lui qu'on se verra demain matin. J'ai besoin de sommeil. Et la presse ?*

### **Le garde du corps**

*Je m'occupe de tout, monsieur. Reposez-vous. (le garde du corps entrouvre la porte et se retourne vers le député) Monsieur ?...*

### **Le député**

*Oui ?*

### **Le garde du corps**

*Je préviens vos maîtresses ? (le député acquiesce à l'aide d'un léger rictus et d'un regard vers le bas) Content que vous soyez revenu, monsieur. (Il referme la porte : la caméra capte bien le profond bouleversement du député)*

## **Scène IV**

**Lieu :** Chambre d'hôpital

**Personnages :** Le député

Le garde du corps

L'infirmière 1

L'infirmière 2

Le personnel infirmier

L'agent

Cette fois-ci, la porte de la chambre est large ouverte, permettant de voir le va-et-vient du personnel infirmier dans le corridor. L'infirmière 1 s'affaire à installer un électrocardiogramme et un électroencéphalogramme sur le député. Ce dernier semble visiblement impatient.

**L'infirmière 1**

*Du calme, voyons ! C'est notre dernière vérification. Si tout est en ordre, vous pourrez nous quitter dans moins d'une heure.*

**Le député**

*(au garde du corps) Faites amener ma limousine ; je sais pertinemment que tout va bien (le garde du corps prend son cellulaire et s'aperçoit que sa pile est morte)*

**Le garde du corps**

*Mon cellulaire est hors d'usage, monsieur.*

**Le député**

*Eh bien rendez-vous au poste de garde ! Vous y trouverez sûrement un téléphone.*

**Le garde du corps**

*Mais je ne peux vous laisser seul, monsieur !*

**Le député**

*Allez téléphoner ! Immédiatement ! J'ai déjà assez perdu de temps ici.*

**Le garde du corps**

*C'est comme vous voulez, monsieur. (Il sort)*

**L'infirmière 1**

*Bon ! Si vous restez tranquille, il n'y en a que pour quelques minutes.*

**L'infirmière 2**

*(apparaissant dans l'embrasure de la port) Un médecin vous demande d'urgence, chambre 101 ! (elle s'efface)*

**L'infirmière 1**

*(sortant) N'oubliez pas ! Vous restez tranquille ou nous devons tout recommencer !... (Le député soupire d'impatience en se calant dans ses oreillers ; c'est alors qu'il aperçoit l'agent passer dans le corridor)*

## Le député

*Merde !* (ses yeux se gonflent de stupéfaction ; il se lève brusquement et perd du temps à se déconnecter des innombrables fils qui le relient aux appareils ; ce qui permet logiquement à l'agent de s'éloigner dans le corridor ; il se rue à la porte)

## Scène V

**Lieu :** Corridor d'hôpital

**Personnages :** Le député

Le garde du corps

Le personnel infirmier

On le voit surgir en trombe par la porte de sa chambre et se précipiter après une brève hésitation en direction de l'agent. Quelques fils, jadis reliés aux appareils, pendent encore à son corps. L'agent disparaît dans un corridor convergent. Le garde du corps, très loin du poste de garde, abandonne le récepteur téléphonique et fonce en direction de l'action. Les principaux antagonistes peuvent, au besoin, bousculer du matériel et du personnel infirmier. Le député emprunte le même corridor que l'agent et disparaît à son tour.

## Scène VI

**Lieu :** Corridor convergent

**Personnage :** Le député

Une porte finit de se refermer, suggérant de toute évidence que l'agent vient de la franchir. Le député fait de même et on comprend qu'il s'engage dans une cage d'escalier.

## Scène VII

**Lieu :** Cage d'escalier

**Personnages :** Le député

Le garde du corps

Même principe de porte qui se referme un étage plus haut. Le député monte l'escalier. On doit avoir le temps de bien lire sur la porte ou sur la cloison qui l'encadre ; Département de gériatrie, Unité de soins de longue durée. Le député la laisse se refermer lentement derrière lui. Ensuite apparaît le garde du corps. Celui-ci, en revanche, se dirige vers le palier inférieur.

## Scène VIII

**Lieu :** Département de gériatrie

**Personnages :** Le député

Les personnes âgées

L'aïeule

Le garde du corps

L'infirmière 1

L'infirmière 2

L'infirmier

Nul doute que le département de gériatrie présente un environnement semblable à l'endroit d'où vient le député. On pourra le voir évoluer dans le corridor et croiser quelques portes entrouvertes avant qu'il n'échoue à sa destination. C'est ce que l'on décidera ultérieurement. Mais l'essentiel, c'est qu'on insiste sur son entrée dans

une chambre à occupation multiple ; au minimum cinq lits. La lumière du jour devra surgir de la fenêtre à la diagonale, histoire de la sentir presque palpable, comme si elle retenait le pan de mur. Elle filtre une poussière dense, parfois floconneuse comme de la neige, signe du peu d'entretien de l'air ambiant. Les cloisons aux couleurs malades bornent le rectangle grossier qui délimite la chambre ; le reste des séparations étant assuré au besoin par des rideaux « drabes », blêmes, assurément plus efficaces qu'une « valium ». Aucun ornement, nul élément décoratif. On remarque aussi des sondes remplies d'une urine jaunie par l'ennui, de la literie d'un blanc cadavérique, des pots à eau d'un turquoise tortueux. Chaque lit est occupé par un patient ou une patiente, très âgé, immobile, fixé à l'objet qui se trouve sur sa table mobile. Le député les parcourt un à un d'un regard scrutateur ou en se déplaçant ; et à chacune de ses rencontres augmente le découragement et la pitié. Les objets suivants se retrouvent face aux trois premiers personnages ; un jeu de dames avec une seule pièce déplacée, un jeu d'échecs dans le même état et un jeu de Scrabble présentant le mot « ennui ». Un quatrième bénéficiaire tient des cartes à jouer et attend devant l'autre main qu'il a passée et le reste du paquet posé sur sa table. D'autres objets peuvent meubler la scène, mais ceux-ci dépeignent avec justesse l'intention du tableau. Le député se retrouve finalement devant le cinquième lit, face à une aïeule charmante et avenante. Elle est la seule à s'occuper, puisqu'elle tricote un interminable foulard qui s'agglutine au côté de son lit. Elle accueille le député à l'aide d'un sourire désarmant, se penche à sa table de chevet et en ressort une bonbonnière.

### **L'aïeule**

*Vous voulez un bonbon ?* (le député l'accepte et s'affaisse dans le foulard, les yeux cristallisés de larmes) *Nous sommes bien traités, vous savez ! On nous nourrit, on nous lave, on nous soigne au besoin. Non. Le problème, s'il y en a un, vise plutôt l'ambiance des lieux.* (le garde du corps arrive près de lui, flanqué des deux infirmières)

### **Le garde du corps**

*Ça va, monsieur ?*

### **Le député**

*Non, non, ça ne va pas du tout.* (le garde du corps l'aide à se remettre debout ; l'aïeule lui attrape la main et relève lentement sa manche ; elle passe ses doigts osseux et onguiformes sur son avant-bras)

### **L'aïeule**

*Oh !... Vous êtes en pleine forme, cher ami ! La brûlure a complètement disparu.*

### **Le député**

*Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?... (le député sort littéralement de ses gonds et empoigne solidement la vieille dame par les épaules tout en la secouant) Que savez-vous de cette brûlure ?... (le garde du corps tente maladroitement de le retenir : l'infirmière 1 appuie sur le bouton d'alarme situé près du lit ; avec l'aide de l'infirmière 2, le garde du corps finit par séparer le député de la vieille dame ; cette dernière sourit toujours tendrement ; un infirmier arrive avec une seringue et pique l'agresseur qui se calme presque immédiatement ; évidemment, les invectives envers la grand-mère se sont poursuivies tout au long de l'action ; sanglotant, il s'écrase dans les bras du garde du corps en répétant la même phrase) Mais que savez-vous de cette brûlure ?...*

### **Scène IX**

**Lieu :** le bureau du député

**Personnages :** Le député

Le garde du corps

Le chef de l'opposition

Des feuilles. Des feuilles partout éparpillées et des livres empilés comme des tours de « Babel » maladroitement équilibrées. Un environnement standard à un tel lieu : meubles de bois foncés, bureau imposant et massif. L'éclairage est efficace et de larges et hautes fenêtres sont bordées de tentures intenses. Et des feuilles et des livres et de la documentation sur le troisième âge ; partout. Le député s'adresse au garde du corps sans lever le nez de ses paperasses.

### **Le député**

*Alors, ou en sommes-nous ?*

### **Le garde du corps**

*Le cabinet s'impatiente, monsieur. Tous les membres tiennent à savoir pourquoi vous avez commandé cette étude exhaustive sur les soins aux aînés. Votre barrage médiatique fuit de partout. Les spéculations de la pire espèce sur votre silence obstiné atteignent leur paroxysme. Et la cheffe de l'opposition menace de défoncer votre porte si vous lui refusez une fois de plus le droit de vous rencontrer.*

### **Le député**

*Bon ! Je vais rencontrer l'opposition. Entretemps, ayez l'obligeance de prévenir ma femme que je ne rentrerai pas ce soir.*

### **Le garde du corps**

*Heu... Monsieur ?... (le député lui jette un regard en lorgnant par-dessus ses lunettes) Votre femme vous a quitté la semaine dernière.*

### **Le député**

*Bon ! Je vais rencontrer l'opposition. Contactez plutôt l'hôpital et organisez-moi un rendez-vous avec la vieille dame de l'unité de gériatrie. Vous savez de qui je veux parler ?...*

### **Le garde du corps**

*Bien sûr, monsieur ! (le temps qu'il entrouvre la porte, la cheffe de l'opposition entre en furie, lançant un document au visage du député. Il est intéressant de noter qu'à partir d'ici et pour les huit prochaines répliques, les dernières syllabes prononcées par la cheffe de l'opposition sont identiques à celles qui introduisent les réponses du député. S'ils les prononcent simultanément, cela ne pourra qu'augmenter l'intensité dramatique de leur dialogue enflammé.)*

### **La cheffe de l'opposition**

*C'est quoi, ce torchon ? Oser interdire les enveloppes discrétionnaires ! Vous êtes débile ou quoi ?*

### **Le député**

*Quoi que vous en pensiez, ces mesures demeureront en place. Tous les représentants du peuple ont subi le même sort et je n'y fais pas exception.*

### **La cheffe de l'opposition**

*Si on était en psychiatrie, j'essaierais de comprendre votre démarche ; mais nous sommes en démocratie et la démocratie exige une consultation avant d'entreprendre de telles démarches ! Avec quoi allons-nous charmer nos électeurs ? C'est une violation constitutionnelle historique ! Une première dans le délire « mégalomane » d'un individu ! Si c'est votre suicide politique que vous orchestrez, sachez que personne n'a envie d'y jouer le moindre instrument !*

### **Le député**

*Mentirons-nous encore longtemps à la population ? Qui prêche le suicide, si ce n'est l'administration qui accepte de paver la route où circule une mort lente et ennuyante ? Je prépare une loi qui encouragera la vie jusqu'à son dernier souffle. Une existence que personne ne pourra désormais impunément balayer.*

### **La cheffe de l'opposition**

*Ayez au moins le courage d'en débattre en chambre, devant vos adversaires !*

### **Le député**

*C'est justement pour les gens qui se meurent d'ennui dans des chambres que je me débats. N'oubliez jamais qu'un jour nous pourrions nous retrouver à leur place ; dans ces bastions de l'anonyme indifférence. Cette situation dans laquelle notre négligence a plongé les vieillards malades nous concerne tous.*

### **La cheffe de l'opposition**

*Tous les éditoriaux vous assassinent ! Les lobbies bancaires s'apprêtent à geler leurs investissements, le temps qu'une élection se déclenche ou que vous remettiez votre démission. Même les membres de votre propre parti participent à des actions qui cherchent à vous évincer ! Vous êtes mort, mon pauvre vieux ! Vous m'entendez bien ? Mort et enterré ; un point c'est tout !*

### **Le député**

*C'est tout ?... (elle fulmine, se retourne et sort en claquant violemment la porte ; le garde du corps réapparaît)*

### **Le garde du corps**

*J'ai contacté l'hôpital, monsieur.*

**Le député**

*Et alors ? Quand puis-je la rencontrer ?*

**Le garde du corps**

*Elle est décédée, monsieur. On l'a inhumée avant-hier.*

**Le député**

*(Il réfléchit un long instant) Faites préparer une voiture et qu'elle soit la plus discrète possible. Ce n'est pas le temps de se faire remarquer. On se rend au cimetière. Vous savez lequel ?*

**Le garde du corps**

*Évidemment, monsieur. Mais il est à plus de cinq cents kilomètres d'ici.*

**Le député**

*Eh bien, assurez-vous qu'on ait fait le plein.*

Scène X

**Lieu :** Intérieur de la limousine

**Personnages :** Le député

Le garde du corps

L'agent

Les figurants sur la rue

Le député regarde le décor défilé par la fenêtre. Le garde du corps conduit. Les paroles d'une chanson qui joue dans le système de sons de la voiture dépeignent ce qu'il voit. À la limite, l'intensité d'une musique peut suffire. Il peut être intéressant de le voir remarquer sur sa route divers éléments représentant la vieillesse : une boutique d'antiquités, un vieil arbre majestueux, de vieilles montagnes usées par l'érosion, etc.... À un moment donné on le voit relever sa manche et vérifier l'absence de brûlure. Il

effleure sa peau et rabaisse le tissu. Puis, à un croisement achalandé, près d'un feu de circulation, il aperçoit l'agent portant le foulard que tricotait la vieille dame. De toute évidence, l'agent est un sans-abri.

**Le député**

*Stop !*

**Le garde du corps**

*Mais monsieur, nous sommes en plein...*

**Le député**

*Stop ! Vous dis-je ! (la portière déjà ouverte, il bondit hors du véhicule encore en léger mouvement)*

Scène XI

**Lieu :** Ville

**Personnages :** Le député

L'agent

Les figurants

Sans besoin de détailler la scène à l'extrême, il y va évidemment de la poursuite de l'agent par le député. J'ignore combien de plans différents seront utilisés, mais la course devra se terminer par un rappel de la scène VII. Quand le député arrive au pied de la cage d'escalier, il voit flotter de façon très éthérée le foulard de la vieille dame à l'étage du dessus. Une fois monté au palier supérieur, il lit sur la porte d'entrée ou sur son encadrement les restes d'un vétuste graffiti où seuls les mots « aube » et « crépuscule » sont encore déchiffrables ; le reste de la phrase ayant été effacé par l'usure des saisons. On n'insiste toutefois pas sur le temps de lecture. Un bref aperçu suffira. C'est quand il pousse la porte non verrouillée que la scène se termine.

## Scène XII

**Lieu :** Chez les squatters

**Personnages :** Le député

Le jeune enfant

Les toxicomanes

L'agent

Le garde du corps

Ce n'est pas un ralenti, mais plutôt un « anti-temps ». Une zone floue où l'atmosphère semble épaissie, rendant les mouvements plus pénibles ; beaucoup moins que sous l'eau, mais avec cette même sensation de retenue invisible. On peut percevoir l'extrême précaution du député ; hésitation propre à quelqu'un qui craint mais qui décide d'avancer tout de même. L'éclairage du jour entre dans la pièce à la diagonale, exactement comme dans la chambre des vieillards. Il se termine sur le capharnaüm d'objets qui jonchent le sol, parfois au hasard de ce qu'il rencontre et dans certains cas avec une réflexion artistique et calculée ; sur un bris de miroir ou sur du verre, par exemple. La pièce a les dimensions exactes de la chambre du département de gériatrie. Répartis aux mêmes endroits, diverses couchettes de fortune accueillent alcooliques et « junkies », tous complètement défoncés et quasi-morts. Où se situait géographiquement la vieille dame, se trouve ici une jeune enfant s'amusant sur ce qui semble être un lit. Elle arbore un détail caractéristique qui permettra de l'identifier quand elle aura vieilli ; une cicatrice, par exemple. Elle fixe le député avec le même genre de sourire que celui qu'affichait l'aïeule. D'une gestuelle semblable à la vieille, elle ouvre le tiroir d'un petit bureau situé à sa portée et en ressort un condom. Elle le tend au député.

### **La jeune enfant**

*Vous voulez un ballon ?* (le député détaille les alentours de la jeune fille ; des bouteilles vides savamment empilées servent de maison de poupée ; un citron sec sur lequel on a piqué des seringues est suspendu comme un soleil ; quelques condoms gonflés roulent ici et là comme des ballons ; une pelle et un petit seau de plage rempli d'immondices sont entourés de pâtés frais de cendres, de mégots et de bouchons de

bières ; ils peuvent former un étrange château à la limite) *Je suis bien traitée, vous savez ! On me nourrit, on me lave, on me soigne au besoin. Non. Le problème, s'il y en a un, vise plutôt l'ambiance des lieux...*

### **Le député**

*Tu as froid ?* (il lui offre son paletot) *Tiens !* (elle l'accepte et va le déposer sur un voisin qui grelotte) *Tu vis ici ?* (elle revient à sa position initiale et le fixe, toujours souriante) *Écoute, tu dois connaître des gens qui vivent ailleurs qu'ici ?...* *Tu sais où habitent tes grands parents ?* (elle cesse de sourire et plisse le front en guise d'interrogative) *Tu sais où habitent tes grands parents ?*

### **La jeune enfant**

*C'est quoi, des grands parents ?*

### **Le député**

(lui plaçant la main sur l'épaule) *Ma pauvre petite !*

### **L'agent**

(il apparaît de façon inquiétante, écrasant sa cigarette sur l'avant-bras du député, à l'endroit précis de la fameuse supposée brûlure) *Ne la touchez pas !* (coup de tonnerre, recul radical du député qui s'écroule près de l'entrée ; tous les sans-abri s'enfuient ; la porte bat au vent et on aperçoit nettement les restes de graffitis ; on entend le garde du corps)

### **Le garde du corps**

*Monsieur ? Monsieur, vous êtes là ? Monsieur ?* (une partie du foulard de la vieille dame flotte dans l'embrasure ; le député le saisit pour s'y blottir comme le ferait un enfant avec sa « doudou » ; recroquevillé, on le sent perdu, éperdument perdu ; on aperçoit bien la brûlure sur son avant-bras)

## **Scène XIII**

**Lieu :** Le bureau du député

**Personnages :** Le député

## Le garde du corps

Le même bordel qu'à la première visite, sauf que d'autres paperasses se sont ajoutées. Cette fois, elles traitent de la jeunesse. Rapports s'organismes du genre « D.P.J. », réformes scolaires, études sur le décrochage, la violence, la toxicomanie, les itinérants en bas âge. Le député fixe sa brûlure et lance occasionnellement un regard vers un coin de la pièce que la caméra n'a pas encore capté. L'atmosphère transpire la profonde réflexion, l'intense questionnement. Au rythme d'une suffisante suspension, l'œil découvre ce qu'observe parfois le député. La porte de la piquerie est accotée contre un mur et, près d'elle, suspendus, le soleil de seringues et le foulard de la vieille dame. Le tout forme un ensemble structuré, un peu comme une installation artistique. Le garde du corps est planté comme une patère près de la porte d'entrée du bureau.

### Le député

*Vous accepteriez de me faire perdre conscience ?*

### Le garde du corps

*Pardon, monsieur ?*

### Le député

*Vous accepteriez de me faire perdre conscience ?*

### Le garde du corps

*Mais monsieur, mes fonctions me l'interdisent !...*

### Le député

*Je sais que ma demande doit vous paraître complètement loufoque, mais je suis dans l'obligation d'insister. Il faut absolument que je perde conscience.*

### Le garde du corps

*Et puis-je me permettre de vous demander pourquoi ?*

### Le député

*Pour la retrouver, tout simplement. Écoutez, ça peut paraître impossible à comprendre, mais quand j'ai été victime de ce malaise à la cérémonie de la levée de la première pelletée de terre et que je me suis retrouvé inconscient une trentaine d'heures,*

*j'ai eu une étrange vision. Plus qu'une vision ; j'ai fait la rencontre pratiquement réelle d'un homme qui se disait être un agent ; un agent de liaisons, disons. C'est lui que j'ai poursuivi dans le dédale d'un hôpital et que j'ai revu sur la rue lorsque nous nous dirigions vers le cimetière. (Il constate que le garde du corps compose sur son cellulaire) Que faites-vous ?*

### **Le garde du corps**

*J'alerte les instances supérieures, monsieur. Nous dresserons un portrait-robot et ce salaud croupira derrière les barreaux avant...*

### **Le député**

*Non ! Non ! Refermez ce téléphone. Je sais qu'il m'apparaît quand bon lui semble et je n'ai pas l'intention de nuire à ses desseins. Je n'ai besoin que de me rappeler une phrase. Une phrase qui parlait d'aube et de crépuscule et qu'il m'a impérativement conseillé de mémoriser. Mais j'ai beau fouiller chaque parcelle de ma cervelle, chaque morceau de mon cerveau, je n'arrive pas à retracer les mots qui manquent. C'est pourquoi je dois rencontrer cet homme à nouveau. Et pour ce faire, je ne vois qu'un seul moyen, perdre à nouveau conscience.*

### **Le garde du corps**

*Mais monsieur, mes fonctions m'interdisent de...*

### **Le député**

*Ah ! foutez-moi la paix avec les fonctions ! On fonctionne sur le pilote automatique depuis des décennies ! Voilà pourquoi nous sommes tous endormis. On nous bombarde d'images démentielles, on se noie sous des amas de lois de commissions d'études qui ne sont que préludes à d'inutiles bavardages. Cet espèce d'agent m'interpelle pour justement remettre la machine en marche, en fonction manuelle. Pour que l'argent des gens engendre des mesures qui leur viennent en aide. (bref silence) Vous me croyez débile, n'est-ce pas ?*

### **Le garde du corps**

*Je ne me permettrais pas un tel écart de conduite, monsieur. Mais si je peux me permettre quelque chose...*

### **Le député**

*Vous permettre quoi ?*

## **Le garde du corps**

*À l'hôpital, dans la dernière heure de votre inconscience, vous avez beaucoup parlé. C'est d'ailleurs ce qui a dissipé chez vos médecins la crainte d'un éventuel coma. C'est aussi ce qui avait rassuré votre femme au point qu'elle prenne la décision de rentrer à votre domicile. Je me suis permis de noter quelques-uns de vos propos ; histoire de tuer le temps.*

## **Le député**

*Et vous avez conservé ces notes ?... (il tend un calepin au député ; ce dernier parcourt fiévreusement chaque page ; on peut « paralléliser » l'aperçu des mots avec, en flash-back, l'agent prononçant le reste des phrases ; il aboutit évidemment à la fameuse citation : l'aube doit apprendre du crépuscule pourquoi elle a à se lever ; les images se malaxent à l'amas de documentations pour bien faire sentir le rapport entre aube-jeunesse et crépuscule-vieillesse ; l'intensité du moment peut aller jusqu'à former un tourbillon surréaliste avec la paperasse qui s'engouffre orageusement dans le passage qu'offre la porte ouverte de la piquerie)*

## **Scène XIV**

**Lieu :** La cour extérieure du pavillon de gériatrie

**Personnages :** Les figurants

Diverses gens convergent vers le pavillon de gériatrie. C'est un bâtiment rustique, aux apparences imposantes, qui explique par sa présence l'augmentation imminente du vieillissement de la population, en opposition aux unités de soins qui se logeaient auparavant à même les hôpitaux de soins généraux. Les antagonistes sont hétéroclites, se déplaçant le plus souvent seuls et à l'occasion par petits groupes. Nerds, punks, intellos, hippies, B.C.B.G., preps, technos, skates, sportifs, dandys, gothiques aux faciès enthousiastes autant qu'enfouis dans de profondes réflexions. On les suit jusqu'aux larges marches qu'ils montent et qui les mènent aux portes d'entrée.

## **Scène XV**

**Lieu :** Hall d'entrée du pavillon de gériatrie

**Personnages :** Les figurants

On remarque à l'intérieur de la bâtisse un poste de réception où s'inscrivent les figurants avant de se diriger vers leur destination respective. Du personnel infirmier meuble aussi l'ambiance des lieux. La caméra décide de suivre un des personnages jusqu'à ce qu'il entre dans une chambre à occupation multiple.

#### Scènes XVI et XVII

**Lieu :** Chambre à occupation multiple

**Personnages :** Le député (vieux)

La jeune enfant (vieille)

Les figurants

Le lecteur des nouvelles

Les activités pullulent dans la chambre. Dans chaque lit un vieillard entouré de dessins d'enfants et d'objets aux couleurs pastel et réjouissantes. Les sondes sont recouvertes d'enveloppes aux motifs fleuris et quelques supports à solutés sont agréablement décorés. Tous ont devant eux un ou des jeunes et s'affairent à différentes activités. On joue aux dames, aux échecs, aux cartes. Dans un coin, un vieux monsieur sur une chaise tient un moulinet et explique à un punk attentif comment l'installer sur une canne à pêche. Près de lui, une grand-mère enseigne les rudiments de la broderie à deux filles et un garçon. Dans le dernier lit, très vieux, le député joue au Scrabble avec une fille qui n'est visible que de dos. Les mots déjà installés sur la planche pourront au besoin être significatifs. Elle place le mot « agent » et s'apprête à piger de nouvelles lettres. Le député lui retient la main.

## Le député

*Attends. Si tu observes bien, tu peux jouer différemment tes lettres. Essaie de placer ton G sur la case compte triple ; tu obtiendras ainsi un meilleur pointage.*

(La jeune s'exécute tandis que la caméra, sans quitter le jeu, va lentement la cadrer de face. On remarque alors le trait caractéristique qu'arborait la jeune enfant de la « piquerie ». Elle retire le T de son mot et replace ses lettres différemment, ce qui lui permet de tripler la valeur de son G. Apparaît alors le mot « ange ». Ils se sourient mutuellement et on termine sur un close-up du visage du député qui ferme lentement les yeux, comme on les ferme quand vient le temps de savourer ces grands moments de satisfaction devant le travail accompli. Pour créer un fondu enchaîné et nous rendre à la scène suivante, on recule la caméra sans quitter le visage. On l'aperçoit maintenant dans une chambre à occupation simple. La musique prend ici une place prépondérante ; grandiose et porteuse de profondes émotions. Il est visiblement au seuil de la mort. Sur la table de chevet on remarque une carte sur laquelle est inscrit : « Bon voyage, Monsieur ». Au pied de la carte : les verres fumés du garde du corps. Un petit téléviseur renvoie l'image d'un bulletin de nouvelles. La musique s'estompe lentement pour laisser place au lecteur.)

## Le lecteur de nouvelles

*...et on a ainsi noté une diminution de plus de quarante pourcents des problèmes de décrochage et de toxicomanie chez les jeunes de moins de dix-huit ans. La loi du service médical optionnel, dont on souligne aujourd'hui la trentième année d'existence, a aussi permis une amélioration plus que significative des problèmes de dépression qu'engendrent chez les personnes âgées l'isolement et le manque d'activités cognitives et manuelles. (on aperçoit une image du Vatican derrière le lecteur) Les autorités du Vatican ont annoncé que le souverain pontife se porte mieux. Suite à une perte de conscience pendant une cérémonie officielle, le pape a retrouvé ses esprits trente heures après le malheureux incident. On a craint l'infarctus, la commotion cérébrale, l'anévrisme, mais après vérification, tout va bien. D'autres informations devraient... (la musique revient noyer la voix du lecteur et la caméra est maintenant sur le député qui sourit angéliquement ; ses yeux se referment, peut-être pour la dernière fois...)*

## Scène XVIII

**Lieu :** Aéroport

**Personnages :** L'agent

Les figurants

Dans le hall d'un aéroport, on annonce que les passagers pour le vol 416 en direction de Rome sont priés de se présenter à l'embarquement. L'agent se lève de son fauteuil et se dirige vers l'endroit précité. Qu'on aperçoive un avion de la compagnie « Alitalia » ne pourrait pas nuire. Le générique de la fin commence lentement à déambuler sur l'écran.

**-XXI-**

Elle prononça plus lentement qu'à l'habitude.

-Salut Boldô !

-Allô.

Il se sentait un peu embarrassé ; comme si le laps de temps qui s'était installé depuis sa dernière visite voulait prendre une importance qu'il lui refusât.

-Ton café est prêt.

Il s'en versa un, plus par habitude que par goût ; comme s'il ne voulait pas vexer Sheila.

-Ça va ?...

-Oui, oui. Gary est là ?

-Dans son bureau. Il t'attend.

Elle lut dans son regard une mauvaise nouvelle.

-Boldô... T'es sûr que tout va bien ?

-Oui, j't'assure, pas de problème.

Ils s'accueillirent mutuellement, chaleureusement.

-Alors ?...

-J'ai rejoint Janice, ce matin.

Gary fit un silence ; pause injustifiée pour quelqu'un pressé d'annoncer une chose positive. Boldô patienta ; même s'il savait que son interlocuteur attendait sa réplique. Ce silence, bien que bref, dura le temps qu'un mur s'effondre ; qu'une bombe explose.

-Ils sont en plein casting.

Autre silence, laissant la poussière se dissiper un peu après le cataclysme.

-Et l'auteur ?...

-La ministre elle-même, évidemment.

-Mais encore ?...

-J'ignore si elle a eu recours à un nègre.

-Tu lui as quand même offert de jeter un œil sur notre manuscrit ?

-Non. T'aurais préféré que j'le fasse ?

-Bof !... Toi, qu'est-ce que t'en penses ?

-Pas un mot à redire. T'as fait ton boulot.

-Et Sheila ? Elle t'a donné son avis ?

-Tu la connais ! Elle garde tout pour elle. Tu veux un verre ?

-Non.

-Non ?

-Je n'bois plus.

-Ça fait longtemps ?

-Peu importe.

-Tu te sens bien ?

-Physiquement, oui.

Et moralement ?

-C'est sûr qu'après votre départ, hier soir, j'ai trouvé ça difficile. Plus un manque d'effet que de goût. Comme si j'éprouvais le besoin d'engourdir le citadin ; de peur qu'il ne s'éveille des choses qu'il n'avait pas encore réalisées.

-Quelles choses ?

-Je n'sais pas. Je n'suis pas encore tout à fait sorti de ce sommeil.

-Tu t'es tiré d'affaire sans trop de difficultés ?

-Une longue douche a éteint ma soif.

-Je peux te parler de Glamsey ?

-Oui, justement. C'est là que je suis rendu.

-Martinez est prêt à te rencontrer.

-Murray ?

-Oui, c'est lui qui compose.

-J'aurai au moins le plaisir de le revoir ! Sacré Murray ! On en a viré des tabarnaks ensemble ! J'espère qu'il va me trouver pas mal plate !...

-Il peut s'être tranquilisé, lui aussi.

-Ouais, p't'être... On s'voit quand ?

-Quand tu veux.

-Si tu peux le rejoindre, j'm'en occupe immédiatement.

Le coin de travail de Martinez s'avérait compact et efficace. Un piano, quelques « synthés » et le traitement de son nécessaire à un bon enregistrement maison. Nul artifice sur les murs, à part une photo du dernier défilé de la coupe Stanley où on pouvait apercevoir le compositeur au pied d'un char exhibant le fameux trophée. Leur conversation révéla à Boldô qu'il s'était passablement assagi, lui aussi. Pas au point de ne rien consommer, mais de façon beaucoup plus modérée. Murray prit la peine de vérifier où en était l'association avec Gary. Il lui fit ensuite entendre les musiques

accompagnant les textes que Glamsey lui avait remis, puis une autre maquette, mais cette fois-ci avec la voix de Samantha.

-Criss ! À chante, la p'tite !

-Toute une attitude aussi. Écoute Boldô, ça fait longtemps que j'n'ai pas rencontré une telle interprète. J'crois qu'ça vaut la peine de lui fabriquer quelque chose de solide. Elle a le chien pour tenir la rampe un bon moment ; j'le sens.

-Ton flair ne m'a jamais déçu, Murray ; j'me fie à toi.

-Bill m'a remis une liste de thèmes qu'il aimerait te voir aborder dans tes prochaines créations.

Il fouilla un instant.

-Je n'veux même pas la voir, Murray. Garde-la pour allumer ton foyer. J'crois qu'on est sur la bonne voie si j'me fie à ce que tu as de fait. Tu peux m'parler du « deadline » ?

-On entre en studio dans moins de trois semaines.

-Caliss ! Y é malade, le gros tabarnak ! Qu'y aille s'ach'ter un presse-citron pis qu'y mange d'la marde !...

-C'est serré, mais c'est comme ça. Comprends que j'peux rien y faire, Boldô ; sinon sois sûr que j'aurais réagi comme toi.

-Tes disponibilités ?

-Vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Heureusement, j'n'avais rien d'autre en cours. Toi ?

-Même chose. J'étais sur un autre projet mais il a été refusé ce matin. Et j'ai envie d'écrire pour Samantha. C'est comme pour toi ; elle m'inspire, la p'tite ! T'as couché avec ?

-Non, mais si elle me l'avait offert... Toi ?

-Oui, mais j'm'en rappelle pas.

-Ça d'vait être avant que tu ralentisses la foire.

-Disons.

-Tu peux m'parler de ton entente avec Bill ?

-Il nous tient par les couilles, Gary et moi. C'est lui qui signera les textes de l'album et en échange il ne nous dénonce pas à l'impôt. Il m'a même fait suivre, le sale ! Samantha est elle aussi dans le coup, mais par la force des choses. Ça me dérange moins.

-Gros sacrament d'crosseur ! Y changera pas.

-Toi ?

-Comme d'habitude. Bill m'a toujours bien payé et fourni un environnement de travail décent. Mis à part les échéanciers et son choix d'interprète, j'n'ai jamais eu à redire quoi que ce soit au sujet de nos collaborations. Alors, tu fais le contrat malgré tout ?

-Bah ! Faut bien qu'on ait des redevances à payer de temps en temps. L'impôt ou Glamsey, c'est du pareil au même ; ça s'en va dans d'autres poches et c'est dépensé de drôles de façons.

-Alors, on procède comment ?

-Bon ! Je t'ai amené deux autres textes que je peux te laisser. Je suis persuadé qu'ils expriment des idées qui se retrouvaient dans les thèmes suggérés par la liste du gros.

-Ils parlent de quoi ?

- un, de vision suicidaire mais suggérant l'envie de s'en sortir ; l'autre, de la recherche de l'être aimé.

-À peu de choses près, tu vises carré dans le mille.

-Pour le reste, j'ai mon idée. J'ai envie d'écrire le testament de Glamsey. Et de tout être du même acabit. Une espèce de concept abordant la désuétude qu'on doit ressentir lorsqu'on se retrouve près de son dernier souffle et qu'on a à s'offrir à soi-même qu'un bien triste bilan. Quelque chose de profondément poétique mais demeurant d'un concret désarmant.

-Tu vois ça long ?

-Au moins quarante minutes ; un peu plus peut-être.

-Wow ! Ça m'intéresse au plus haut point, Boldô. Mais on se met ça compliqué !  
Le « dead-line ».

-Laisse-le faire, le « dead-line », Murray. On l'étirera un peu au besoin.

-T'as pas peur que Glamsey fasse des « free games » quand il s'apercevra que tu n'as pas respecté ses thèmes ?

-Tu penses qu'on s'en apercevra ?

-Ouais ! C'est sûr que si on lui fournit quelque chose qui l'allume, il...

-Rien à foutre du gros Bill Murray ! C'est Samantha qu'il faut allumer, personne d'autre ! Si on la convainc qu'on lui met entre les mains des graines de grande qualité, elle acceptera d'emblée de les semer et d'en récolter la moisson ! L'attrait de l'appât ; un classique !

-O.K., comme tu veux ! De toute façon, c'est toi qui s'occupera des pots cassés.

-T'as entièrement raison, vieux. C'est moi qui aie des comptes à régler avec Bill Glamsey, personne d'autre. Je m'occupe des réprimandes, fais-moi confiance.

-Tope-la, Boldô.

Ils échangèrent une poignée de main solide où chaque doigt confirme l'entente ; où les paumes appuient l'accord ; où les ongles rougissent un peu sous la sincérité de l'étreinte. Contrat idéal, humain, réel.

-Tiens, j'te laisse les textes. J'te conseille de les faire voir par Bill avant d'entreprendre quoi que ce soit, histoire de le rassurer. S'il les accepte, tu travailles dessus avec Samantha ; sinon tu me rejoins et on voit c'qu'on peut faire d'autre pour qu'il patiente. Moi, de mon côté, j'me mets à l'ouvrage.

-T'as déjà commencé ?

-Disons que ça mijote depuis un certain temps.

Boldô quitta. Murray jeta un œil sur les deux textes.

*J'ai pas vraiment envie de vivre ce qui m'arrive aujourd'hui*

*J'ai pas vraiment l'envie d'abîmes et de dérives dans ma vie*

*Mais j'entends*

*J'entends le vent qui hurle et qui me dit d'en finir  
Et quand j'entends des vents comme ça  
C'est fini  
Faut qu'ils partent  
À l'avenir tu les écarteres  
Si je veux une réponse, je dois poser les bonnes questions  
Si je veux qu'on m'aide, je dois sortir de mon cocon  
Mais je sens  
Je sens le feu qui brûle et qui veut me démolir  
Et quand tu sens du feu comme ça  
C'est fini  
Faut qu'il parte  
À l'avenir tu l'écarteres  
Dans la vie, l'envie de vivre peut te quitter ; c'est curieux  
Dans la vie, parfois, t'oublies ce qui est le plus précieux  
Mais par où tu commences quand tu veux en finir  
Pour que les restes partent ?  
Que le passé ne soit plus là dans l'avenir  
Et que les liens s'écartent*

*\*\*\**

*Elle rêvait qu'un prince charmant  
Lui demanderait un héritier  
Mais elle comprit en le cherchant  
Qu'un prince naît déjà marié*

*Elle rêvait parfois que son corps  
Rencontrerait le capitaine  
Qui déposerait son trésor  
Au plus profond de sa bedaine  
Elle rêvait même qu'une pop-star  
Ou qu'une vedette du grand écran  
Verrait en elle la perle rare  
Qui pourrait porter son enfant  
Et elle rêva  
Quand elle eut fini de rêver  
Et quand elle eut séché ses larmes  
Elle commença à se d'mander  
Si elle avait manqué de charme  
Puis elle connut un jardinier  
Qui lui confia qu'une bonne semence  
N'a pas besoin d'être adulée  
Pour qu'une femme enfante.*

Comme pour les textes précédents, il n'avait qu'à féminiser le texte et isoler le refrain. Murray aimait bien mettre les mots de Boldô en musique.

Boldô respectait les interprètes. Ce fut pourquoi l'estime écrasait la rancune et qu'en dépit de la fourberie dont elle avait fait preuve, Samantha pouvait se joindre à eux. Il les voyait comme des rêveurs éveillés, capables de poursuivre leur quête du merveilleux au-delà des tâches astreignantes nécessaires pour monnayer leur existence. Attendant que leur tour vienne. Sachant par instinct qu'un jour leur étoile brillerait. Avant d'entreprendre le concept conclu avec Murray Martinez, il éparpilla quelques idées ; pour leur rendre hommage.

*Le rêveur éveillé*

*A dit « debout ! Nous débutons »*

*Il éteint les téléés*

*Et tout à coup nous l'entendons*

*On a des champs à semer*

*Et la semence, c'est la chanson*

*Labourant dans la boue des villes*

*Il ressent le sentiment des bâtiments*

*Je n'ai rien dit*

*Mais le rêveur m'a entendu*

*Il a compris*

*Qu'on ne prie pas pour le salut*

*Que quand je ris, parfois je suis déçu*

*Le rêveur a veillé*

*Et la semence devint moisson*

*Il l'a distribuée*

*Un peu partout dans les maisons*

*Et tous les cœurs affamés  
Se sont nourris de ses passions  
Naviguant dans la vie des villes  
Il ressent le sentiment des habitants des bâtiments*

*\*\*\**

*Tu ne choisis pas d'être artiste  
Et si tu l'es, tu prends le risque  
Le risque d'être parmi les grands  
Ou de crever dans le néant  
L'obstacle est difficile à vaincre  
Mais ta flamme ne veut pas s'éteindre  
Alors espérons que la vie  
T'as donné une bonne bougie  
Et le vent souffle  
La flamme oscille  
Mais tout au fond de ce grand gouffre  
Y a une lueur qui scintille  
Puis tes spectacles se succèdent  
Certains t'enchantent, d'autres t'emmerdent  
Comme la chandelle, tu te consumes  
Entre la joie et l'amertume  
Encore une fois voilà l'impasse  
Ou tu survis ou tu trépasses  
Mais en toi brûle la conviction*

*Qu'un jour des gens t'écouteront  
Et avant que ta flamme se meure  
Si tu as conservé l'ardeur  
Que tu avais le premier soir  
Qu'un public soit venu te voir  
Alors se lèvera le voile  
Ta bougie deviendra étoile  
Elle brillera en tête de liste  
Dans le firmament des artistes*

Puis il se mit à son nouveau « projet ». Une titre tentait de s'imposer, mais il refusait de l'écrire tout de suite sur la feuille. Comme s'il avait pu brouiller la piste, imposant une ligne directrice dès le départ et ne tolérant aucune déviation. Il débuta l'écriture passionnément. Comme si...

## **Mai**

-Papa ?

-Oui, mon amour... ?

-Téléphone.

-Mais je t'ai demandé de prendre les messages lorsque j'écris...

-Je crois que c'est la ville.

-Tu peux m'apporter le sans-fil ?

Elle l'avait déjà en main. Elle lui tendit.

-Oui allô ?

-Monsieur Bolduc, Hélène Havall des ressources humaines. Nous aurions besoin de vos services lundi le 12 pour le quart de nuit.

-Minuit à huit heures ?

-Exactement ; pour une durée indéterminée.

-Ça va. J'me présente où ?

-Au garage municipal ; vous demanderez à voir le contremaître.

-Merci.

-Au revoir.

Il raccrocha.

-Qui c'était ?

-Tu avais raison, ma belle ; papa commence à travailler lundi.

-T'es content ?

-Oui, pourquoi ?

-T'as pas l'air content !...

-On va avoir plein de sous pour passer un bel été.

-Youppi !

-Tiens, reprends le téléphone. Et referme la porte, s'il te plaît.

J'ai débuté l'écriture d'un roman depuis novembre dernier mais je suis travailleur saisonnier. Je passe la fin de l'automne, l'hiver et le début du printemps sur le chômage et je dois réintégrer mes fonctions d'ouvrier municipal une fois ce printemps révolu. On m'appelle à l'occasion pour de courts remplacements durant cette période. Je suis à la merci du poste et de l'horaire que le hasard rendra disponible. Minuit à huit. Le quart de travail maudit que je n'ai jamais maîtrisé. L'impossibilité de dormir et les fins de semaine à moitié engourdi vu le manque de sommeil. Comme si mon horloge biologique refusait obstinément de se prêter au jeu. Je devrai mettre mon roman en veilleuse. Embrouillé par l'instabilité de ma récupération. Merde ! Et le cas de Glamsey que je n'ai pas encore réglé.

Ma compagne de vie se nomme Thérèse. En douze ans de complicité, nous ne nous sommes jamais chicanés. Si un conflit majeur devait naître entre nous, nous nous séparerions. Incapable de tolérer l'être aimé furieux contre soi. Dans mon cas, c'est ma dernière tentative de couple. Ultime espoir de voir la vie m'offrir le plaisir de m'endormir près d'une femme en qui j'ai assez de confiance pour me mettre à rêver tout près d'elle, peau à peau. Thérèse travaille comme secrétaire-réceptionniste dans une mine exploitant le Niobium. Un métal rare que l'on ajoute à l'acier pour le rendre plus malléable ; plus disponible à l'utilisation qu'on entend en faire. Elle arrive après sa journée de travail et me raconte sur un ton enjoué les événements qu'elle vient de vivre. Si je suis en écriture, je prends une pause pour l'écouter. Entendre sa voix me ressource. Une énergie qu'elle ignore me donner et que j'accumule secrètement. Pendant mes périodes d'arrêt de travail, c'est elle qui monnaie notre vie. Elle n'a jamais reproché mon irrégularité salariale, jamais. En autant que je ne demeure pas oisif et que j'espace les moments festifs, elle accepte de m'appuyer dans ma création. Elle est ma muse. Ma principale motivation. Je m'occupe, en revanche, des repas. Nous mangeons pratiquement toujours à la même heure.

-Où est Roxane ?

-Elle joue dehors.

-Tu veux que je l'appelle pour le repas ?

-Non. Laisse-la jouer. Je lui réchaufferai son assiette. Mange, ça va refroidir.

-C'est délicieux. Qu'est-ce que c'est ?

-Une tambouille. J'ai pris les restes de viande et j'ai inventé la sauce. Il nous restait un fond de vin blanc ; c'est ce qui rehausse.

-Toi, t'as du nouveau ?

-La ville a appelé.

-Oh yeah ! Et tu commences quand ?

-Lundi, de nuit.

-Oh non !,,,

-Pas le choix, bébé.

-Pour longtemps ?

-Indéterminé.

-Et ton roman ?...

-Je vais devoir le mettre en veilleuse. Tu sais comme j'ai de la difficulté avec le travail de nuit. J'n'arrive pas à m'ajuster. J'dors trois heures par jour. Quand je dors...

-Tu vas peut-être réussir à trouver des trucs ! Et la petite sera au terrain de jeu toute la journée durant tes vacances. Ça te permettra d'appivoiser le sommeil !

-On verra. C'est dommage car j'envisageais corriger durant l'été et expédier le manuscrit chez les éditeurs avant le début de l'automne.

-Rien ne dit que tu ne réussiras pas à l'achever !

-Aucun problème, « babe ». C'est le temps d'aller gagner ma part de pitance et c'est ce que je vais faire. Et pour ce dernier weekend avant le boulot, je m'occupe de ma femme, rien d'autre.

Dimanche, vingt-trois heures trente. Je mets la voiture en marche, direction garage municipal. Je ne sais pas à quel poste on va m'affecter. J'ignore aussi avec qui je travaillerai, puisque la période de vacances entraîne un va-et-vient imprévisible du personnel. Je me présente au contremaître.

-René-Jacques Bolduc.

-Salut René-Jacques. Tu vas travailler avec Stéphane Gagné sur le « récurer ». Tu l'as déjà fait ?

-Oui, deux semaines, l'an passé.

-Ça risque d'être plus long cette fois-ci. Tu remplaces Luc Grimard. Il doit subir une opération à la hanche et la convalescence pour ce genre d'intervention est en général de longue durée.

-Pas d'trouble !

Le « récurer » est un véhicule fascinant par sa forme et repoussant par son utilité. Il sert, comme son nom l'indique, à nettoyer le réseau souterrain où voyagent les excréments et les eaux pluviales. Massif, de couleur flamboyante, il arpente les rues et s'arrête aux ouvertures prévues à cet effet. Chaque fois qu'on retire le couvercle menant aux sources d'écoulement, l'odeur qui s'en dégage suffirait à faire fuir le plus amoureux des putois, le plus insalubre des dégénérés. Pourtant on s'habitue. Prouvant

ainsi que les narines filtrent autant les odeurs que la poussière. Les rats sont souvent au rendez-vous et nous laissent rapidement indifférents. C'est, en fait, la faune propice à ce genre d'environnement et lorsqu'on constate le milieu dans lequel elle évolue, ce sont plutôt les créateurs d'un tel environnement qui nous inspirent quelque « d'égoût ». Nous sommes deux à opérer l'engin. Mon compagnon travaille à l'année sur ce poste et me donne quelques conseils pour réussir à stabiliser mes heures requises de sommeil. Je les mettrai en pratique, mais doute de leur efficacité. Je pense à l'occasion à mes personnages. Le tueur sportif me laissant perplexe. Le laisserai-je s'enliser dans l'anonymat ? S'il commet de nouveaux crimes, où se produiront-ils ? Et suite à sa troisième agression, sur le terrain de golf, a-t-on retrouvé une balle maculée de sang ?...

## Jun

L'été s'amène. Je totalise moins de cent heures de sommeil en quatre semaines. Les poches que j'ai sous les yeux me font un double menton. J'ai fondu de dix kilos, mais cette diète inattendue ne me déplaît pas ; j'ai de la panse à perdre. Le contremaître m'indique que je dois passer un médical. On me soupçonne de faire usage de drogues dures. J'ai beau lui expliquer ma situation, il préfère se fier à l'avis d'un professionnel de la santé. Toutefois, plusieurs beaux moments familiaux habitent cette période, dont un voyage pour embrasser mes deux autres filles résidant à l'extérieur : Isabelle et Jessica. Elles sont toutes deux mères. Je suis grand-père. Elles sont issues d'une union précédente. Mais Thérèse les considère très proches d'elle. Et la réciprocité baigne cette déférence. Au retour de cette fabuleuse rencontre, pour rendre gloire à l'infini de m'avoir offert de si beaux enfants, j'évase sur la feuille l'encre jetée.

*C'est qu'elles sont trois mais y en a qu'une*

*Quand vient le temps de les aimer*

*Et si parfois elles se parfument*

*C'est ma joie de les respirer*

*Y a parfois au fond de l'enfance*

*Des choses d'une infinie puissance*

*Qu'on aimerait leur expliquer*

*Mais le temps passe et s'effacent des souvenirs si précis*

*Qu'une photo n'en rendrait que la demie*

*Si tu n'fais rien, rien ne peut t'arriver*

*C'est qu'elles sont trois mais y en a qu'une*

*Quand vient le temps de les aimer*

*Et si parfois leurs yeux s'embrument*

*C'est ma joie de les consoler*

*Y a parfois dans l'adolescence*

*Des cris d'un infini silence*

*Qu'on aimerait leur expliquer*

*Mais le temps passe et s'effacent des souvenirs si précis*

*Qu'une photo n'en rendrait que la demie*

*Si tu n'dis rien, personne ne peut t'écouter*

*C'est qu'elles sont trois mais y en a qu'une*

*Quand vient le temps de les aimer*

*Je suis aussi musicien. Je travaille depuis quelques mois avec Marcel sur la composition de nouveau matériel. Il aurait apprécié se retrouver dans mon roman à la place de Murray Martinez. Nous n'avons pas joué une seule note depuis que je travaille de nuit. Parfois, je pense que j'écris un roman pour fournir une vitrine à notre musique, si jamais il est édité. Être invité à des discussions littéraires, mais faire la promotion d'un spectacle musical à venir. Ça pourrait s'avérer original.*

## Juillet

Un appel tôt le matin. On me communique le diagnostic de mes examens. « Inadaptation chronique au quart de nuit, horloge biologique déficiente incapable de s'adapter au sommeil diurne ». Je dois me rendre au bureau du personnel. J'y rencontre deux cravates et un tailleur style Dior. La femme m'informe qu'on est satisfait de mon rendement et les deux hommes s'alternent différentes précisions syndicales et patronales. J'n'y comprends rien jusqu'à ce qu'ils m'expliquent enfin que mon salaire sera assuré par la Commission de la Santé et de la Sécurité au Travail, le temps qu'on m'assigne un nouveau quart de travail. Je ne peux le croire. C'est le plus beau jour de ma vie de travailleur saisonnier. Je retourne à la maison et passe un coup de fil à ma femme pour la prévenir. Elle jubile autant que moi. J'enfile six bières et me couche pour les trente prochaines heures. Mon congé dure deux jours. Hélène Havall m'avise par le truchement du répondeur téléphonique de me présenter aux Immeubles et Parcs le lendemain. On m'attribue un quart de travail de huit à seize heures comme aide-menuisier. J'assiste l'ouvrier pour diverses tâches. La plus valorisante est la réfection des jeux pour enfants dans les parcs. Plein de mômes qui gravitent autour de nous, impatients de découvrir les nouveaux éléments qui meubleront désormais leur aire de distraction. Pleinement satisfait de ce nouveau poste, je me transporte au cimetière pour remercier mon père. De manière posthume, c'est ici qu'il m'a fait comprendre que l'inspiration s'amuse souvent à se dissimuler. Seul l'observateur averti peut déchiffrer au travers la subtilité des déguisements qu'elle arbore, le code qui lui traduira la métaphore qu'il aperçoit. Ainsi, un oiseau en plein vol portant à son bec une brindille peut devenir un bombardier prêt à larguer sa charge explosive autant qu'un facteur délivrant une missive. Assis sur sa pierre tombale, je scrute les alentours au cas où la supercherie se manifesterait à nouveau. Rien, Faut dire que je manque encore de sommeil. L'esprit embrouillé peut difficilement discerner. De toute façon, je ne me suis pas encore remis à l'écriture. Quoiqu'une image forte puisse m'y forcer. Et ce nouvel horaire me laisse toute la place nécessaire à la continuité. Je me lève et fixe le bloc de granit. Je pose la main dessus comme si je serrais l'épaule de mon père. Je le remercie à nouveau et quitte les lieux. Le mois finit de défiler. Camping, pique-niques, plage, feux de camp qui se terminent tard et qu'on arrose en bonne compagnie.

## Août

Je reprends le crayon.

-XXI-(suite)

...une force inhabituelle l'inspirait. Ces moments imprévus qui déclenchent l'endorphine et qui plongent dans un état de félicité semblable aux premières pulsions sexuelles. On devient tout mou à mesure qu'on raidit, on devient en sueur à mesure qu'augmente le frisson. Statut paradoxal de l'illumination. Boldô se mit à défiler les vers sans aucune retenue. La correction viendrait plus tard. Presque en écriture automatique, il déferlait les strophes et les rimes apparaissaient. La logique reléguée au second plan, il laissait ses émotions dicter la marche à suivre et le concept qui prenait forme conservait une cohésion malgré ses éléments éparpillés. Comme au petit camp dans le fond des bois, il dormait face contre feuille, ses avant-bras lui servant d'oreiller. Il avait « stocké » la nourriture, fermé les stores, éteint les sonneries et stationné sa voiture loin de sa devanture. C'est pourquoi ceux qui désiraient le rejoindre devaient se rendre à son domicile. Le judas à sa porte lui permettant de trier les visiteurs. Il n'ouvrait qu'en cas d'extrême nécessité.

-Bonjour commissaire.

-Je vous dérange ?

-Oui, mais vous n'êtes pas le premier. Entrez.

-Vous êtes difficile à rejoindre, monsieur Boldô !

-Veuillez m'en excuser. Je suis en pleine création et j'ai la désagréable habitude de m'isoler pour ne perdre le fil de mes idées.

-Je peux revenir si vous préférez !

-Non, non, assoyez-vous. De toute façon, j'ignore quand j'aurai complété ce contrat. Il faut bien que je revienne à la réalité de temps à autre. Je vous offre à boire ?

-Je prendrais volontiers un café.

-Vous tombez bien ! Ça fait au moins une heure que j'y pense mais je n'parvenais pas à m'arracher à mon travail. Et votre enquête, ça progresse ?

-C'est en fait à ce propos que je désirais vous rencontrer. Vous pouvez me fournir un alibi solide pour l'incident du Club de golf ?...

-Malheureusement non, commissaire. Mais je sais personnellement que, pour cette fois, le crime s'est commis loin de ma présence. Dois-je comprendre que je demeure suspect ?

-De moins en moins, mais vous faites toujours partie de l'énigme. Vous n'avez rien remarqué d'anormal depuis l'incident du match de hockey ?

-Non. Faut dire que j'n'ai pas tellement été visible depuis l'événement !...

-Pour ma part, mon instinct m'a poussé à poursuivre mon investigation du côté de certaines boutiques spécialisées en équipements sportifs. J'ai découvert que les trois victimes ont visité l'une d'entre elles : le Paradis du Sportif.

-Le Paradis du Sportif ?

-Oui. C'est l'endroit « in » en ce moment. Et même si elle ne réside pas dans notre pays, Üma Strikmën s'y est quand même procuré une paire de patins à roues alignées.

-Je n'ai jamais vu la troisième victime, mais mesdames Delatoutenbon et Strikmën présentaient des courbes physiques indéniablement sculptées par ce genre d'activité... ! Mais si vous poursuivez la même logique, vous pourrez découvrir qu'elles se sont fait aussi coiffer dans le même salon.

-Oui, mais vous remarquerez que le tueur ne les agresse pas avec un séchoir à cheveux.

-Vous marquez un point, commissaire. Je constate que je ferais un bien piètre détective.

-À chacun son métier.

-Du sucre ? Du lait ?

-Noir, s'il vous plaît. Hum, excellent !

-Et pourquoi vouliez-vous m'expliquer ces faits de vive voix... ?

-Si je vous disais qu'un des employés de cette boutique de sports présente une dentition particulière...

-Non... Vous n'êtes pas en train de me dire qu'il a une dent en or... ?

-Si.

Boldô se sentit impliqué dans une structure incontrôlable, hollywoodienne. Un engrenage géant se mettant lentement en action avec tout le tintamarre propre aux aciéries. Des relents d'alcool lui vinrent à la bouche.

-Vous croyez que...

-Pas si vite, monsieur Boldô. Il faudrait tout d'abord que vous puissiez le voir. Peut-être ne correspond-il pas du tout à ce que vous avez aperçu.

-De toute façon, j'ignore si je pourrais l'identifier. Le chapeau, le veston, et je n'l'ai vu que de loin.

-Commençons par le commencement. Vous pourriez m'accompagner ?

-Tout de suite ?

-La boutique est ouverte jusqu'à vingt et une heures.

-Mais s'il n'y est pas ?

-Il y est.

-Comment pouvez-vous en être certain ?

-Cet homme est considéré comme suspect, monsieur Boldô. Et bien qu'il ne soit pas au courant, nous le filons depuis deux jours.

-Et ?...

-Rien d'anormal jusqu'à présent, à part le fait qu'il vient de débiter la fréquentation d'une bien jolie dame et qu'il s'est procuré un vol aller-retour pour Copenhague, il y a moins de six mois.

Boldô demeura pantois. Garshwick se sentit obligé d'en rajouter.

-Bien qu'elle était souvent appelée à voyager partout dans le monde, Madame Strikmën résidait au Danemark.

-Merde !... Ça resserre l'étau.

-Laissons les outils à leur place, monsieur Boldô. Nous les utiliserons en temps adéquat. Rappelez-vous que vous fûtes le premier suspect dans cette étrange affaire et ce, bien malgré vous. Depuis le début, une aura aléatoire enveloppe cette enquête. J'ai assez d'expérience avec les psychopathes pour sentir qu'elle évolue de façon tout à fait imprévisible ; en dehors des normes établies. Quelque chose persiste à m'échapper et je n'aime pas ça. Comme si quelqu'un s'amuse à tirer des ficelles et qu'il en ajoutait comme bon lui semble. Dans le simple but de s'amuser à nous voir réagir.

-Je n'suis pas sûr de vous suivre.

-Je commence à envisager que l'auteur de ces délits n'est en fait qu'un pantin sous l'emprise d'un habile manipulateur.

-Si vous le dites, c'est qu'il doit y avoir du vrai là-dedans.

-Vous me suivez ?

-Ai-je le choix ?...

Au retour, Boldô demanda au commissaire de le laisser descendre quelques coins de rue de chez lui. L'air lui ferait le plus grand bien. Malgré que le gabarit de l'homme du magasin de sports correspondît à celui du mystérieux inconnu, il refusa de se prononcer. Trop craintif d'accélérer le processus d'accusation d'un innocent. Après tout, même si une lueur avait jailli de sa bouche pendant qu'ils l'observaient, ce n'était peut-être pas le tueur. Quoique... Il ralentit devant un dépositaire d'alcool mais reprit sa cadence, convaincu que des idées claires demeuraient la meilleure option dans sa situation. Il avait passablement de boulot à achever. Il fut surpris d'apercevoir Murray Martinez assis sur les marches menant à sa porte.

-Murray ! Qu'est-ce que tu fous là ?

-T'es pas facile à rejoindre ! C'est Gary qui m'a suggéré de t'attendre ici.

-T'es ici depuis longtemps ?

-Peu importe, fallait que j'te vois.

-Entrons. Alors, qu'est-ce qui presse à ce point ?

-Céline m'a personnellement rejoint ce matin.

-Non !...

-Tournée mondiale, cachets faramineux, équipe du tonnerre.

-J'n'en doute pas. Ça commence quand ?

-La première répétition est prévue pour dans deux jours.

-Félicitations, vieux !

-Ça met en péril notre entreprise...

-Murray, voyons ! C'est de la gomme « baloune » pour un musicien comme toi !

-Mais où trouverai-je le temps pour me concentrer sur notre nouveau concept ? Lire des partitions et exécuter, c'est une chose, mais composer une pièce de quarante minutes, ça demande une concentration monastique ! J'n'ai pas envie de bâcler le travail par manque de temps... !

-Ton honnêteté est tout à ton honneur. Qu'est-ce qu'on fait ?

-On peut toujours revenir à la case départ et s'en tenir au projet initial de Bill. Des chansons de trois à quatre minutes, ça demande quand même beaucoup moins d'effort. Pas de thèmes à respecter, pas de vision d'ensemble à conserver tout le long de l'élaboration... Et je dois avoir en réserve suffisamment de mélodies pour fournir ce qu'il faut en moins de deux semaines.

-Moins de deux semaines pour tout terminer, ça a pas de bon sens.

-Que veux-tu ! Il doit y avoir une vingtaine de personnes qui attendent notre résultat pour commencer leur boulot. Bill s'est vraiment mis sur la corde raide avec ce projet de fou.

Boldô réfléchit un instant sur les dernières paroles de Murray.

-Et le travail en studio ? Tu t'en sors comment ?

-J'ai déjà parlé avec Glamsey. Il ne voit aucun inconvénient à ce que je délègue un collègue pour cette partie de la réalisation. En autant que les chansons lui plaisent, Bill me donne carte blanche.

-Ouais...

-T'as sûrement plein de textes qu'on pourrait regarder. J'ai apporté la liste de thèmes que Glamsey m'a remise au cas...

-Des paroles, c'est pas ça qui manque, Murray. Mais ma vendetta personnelle contre Bill Glamsey est beaucoup plus importante que tu n'le crois. Gary et Sheila sont

inclus dans ses tristes desseins et ça, je n'le permets pas ! Qu'on vienne me faire chier dans mes affaires, j'peux toujours me dépandre ; mais qu'on se serve de mes amis pour augmenter la pression sur mon travail, jamais !

-Bon ! On fait quoi ?

-T'as mis les deux autres textes en musique ?

-C'est fait. Les mélodies vocales sont à revoir, mais Bill a accepté paroles et musiques.

-Cela en fait donc quatre. T'as une idée de leur durée ?

-Un peu moins de quinze minutes.

-Avec un concept de quarante minutes, on a un album.

-Et si on se débarrassait de lui avec une dizaine de chansonnettes, on pourrait se concentrer sur notre œuvre ultérieurement !...

-Non. J'aime pas les choses qui traînent. Je veux régler mes comptes avec le gros au plus criss. Tu n'vois pas quelqu'un qui pourrait nous sortir du pétrin ?

-T'es avancé dans ton texte ?

-Suffisamment pour montrer à un éventuel collaborateur où je veux aller.

-Je peux voir ?

Boldô plaça une douzaine de feuilles devant son ami. Un peu comme les notes d'un scientifique, les pages étaient inondées de flèches, de soulignements, de ratures, de mots disposés dans tous les sens. Parfois, Boldô passait de la trois à la onze pour expliquer une même idée qui se poursuivait ailleurs et qui pourrait éventuellement se retrouver soudée dans une version finale. Un enthousiasme courageux progressait au fur et à mesure que les explications déferlaient. Les rimes révélaient leur richesse et l'idée directrice s'étalait dans chaque recoin de l'écriture, auréolant de sa présence une musicalité littéraire inespérée pour un compositeur. Plus Murray écoutait Boldô, plus il entendait les notes s'additionner autour des mots. Une symphonie d'esquisses dessinait ses portées et les blanches et les croches désiraient y danser.

-Tabarnak, Boldô, t'es capoté ! Tu n'peux pas n'pas m'attendre !

-Tu n'peux m'faire patienter. J'prévois passer au travers dans moins d'une semaine. Tous les ingrédients sont là. J'n'ai plus qu'à cuisiner.

-T'as un titre ?

-Oui, mais je n'le révèle pas tout de suite. Je n'l'ai même pas encore écrit.

Murray se replongea un instant dans le brouillon, puis parla sans le quitter des yeux.

-Si j'te proposais un autre compositeur ?...

-Glamsey n'acceptera jamais.

-Comme j't'ai déjà dit, c'est toi qui ramasses les pots cassés. J'suis prêt à lui laisser croire qu'on progresse ensemble sur le projet et pendant ce temps tu travailles avec un autre...

-Mais il va vouloir t'assassiner !

-Bill ne peut rien contre moi. Nous ajusterons le paiement pour les quatre pièces que j'aurai composées et le dossier sera clos. Mais ne perds pas de vue que si notre supercherie le rend furieux, il pourra très bien mettre à exécution ses menaces contre toi.

-Je prends le risque.

-T'aimes pas mieux en discuter avec Gary avant ?

-C'la va d'soi ! Parle-moi de ton gars.

-Il se nomme Andrew De Besse. On s'est connu au Festival International de Musique Progressive. Il fut finaliste de la section « découverte » où j'officialisais comme membre du jury. Son travail m'immédiatement charma. Un souci du détail minutieux, des envolées très « seventies » mais en osmose parfaite avec les temps qui courent. Il fut hors de tout doute la révélation du F.I.M.P. cette année-là. Et comme toute bonne révélation, il n'a récolté aucun prix. Un joyeux fêtard, casanier, têtu et absorbé. Je te le réfère avec une seule appréhension.

- Laquelle ?

-Le « dead-line ». Je n'sais pas ce qu'il en pensera. J'anticipe qu'il doit détester se sentir pressé dans son travail. Et au niveau pécuniaire, je ne sais pas comment tu entends le rémunérer.

-J'ai tout ce qu'il faut pour le rétribuer. Comme tu l'as dit, faut voir ce qu'il pensera de l'échéancier. Et rien ne dit que la compatibilité de caractère sera au rendez-vous.

-Bon ! J'entre en contact avec lui et je lui donne tes coordonnées. Faudra que tu laisses ta sonnerie de téléphone en fonction.

-Une dernière chose, Murray. Si ça foire avec Andrew, tu verrais un inconvénient à c'qu'on termine le contrat ensemble ?

-Dans la mesure où ma dernière offre te convient, non.

Murray prit congé et Boldô replaça son document de travail. Il mange un peu et concentra ses pensées sur l'épée de Damoclès qui semblait menacer son ennemi dans cette entreprise. Il rejoignit Gary par voie téléphonique.

-Tu peux passer me voir ?

-Quelque chose ne va pas ?

-Non, rien d'alarmant. Murray Martinez sort de chez moi et ce serait bien que je te mette au courant de notre conversation.

Gary s'amena sans tarder.

-Content d'te voir, Boldô ; moi aussi, j'ai des choses à te dire.

-Qui commence ?

-C'est au sujet d' « Aube et Crépuscule ». On n'en a pas vraiment discuté et j'aimerais te faire part de mon analyse personnelle.

-Parlons-en.

-D'abord, le dialogue entre l'agent et le Premier Ministre...

-Tu veux dire le député ?...

-Justement, pourquoi tu t'entêtes à lui décerner ce titre ? On voit bien qu'il est plus qu'un député.

-À la base, le peuple élit un député ; un représentant local connaissant les problèmes des électeurs de son coin et mis en place pour les résoudre, ou du moins pour faire connaître leur existence. Ultérieurement, le système s'occupera de lui fournir

ses titres honorifiques, mais jamais il ne devra perdre de vue la raison fondamentale de son élection ; s'occuper de son coin de pays !

-O.K., va pour ça. Mais tu n'penses pas que la conversation qu'il entretient avec l'agent est un peu trop ésotérique ?

-C'est une façon de voir la chose. Pour ma part, je la trouve assez précise dans sa confusion. Et, à la limite, je ne verrais aucun inconvénient à la retravailler. Comme j't'ai déjà dit, il s'agit là d'un premier jet.

-Y a aussi ta critique du système de santé réservé aux aînés. La conjoncture actuelle est très délicate à ce sujet, Boldô. Est-ce vraiment adéquat de la mettre en pleine face à une représentante du gouvernement de qui on espère retirer un contrat qui doit la mettre en valeur ?

-La vérité à ses bons côtés, Gary. Elle prouve la solidité d'un individu face à l'aversion ! Si le ministre a le courage d'étaler les failles du système qu'elle contribue à diriger, elle peut très bien en récolter une faveur populaire consi-dérable !

-Est-ce un risque qu'elle acceptera de courir ?

-Mais tu m'en parles comme si elle allait lire...

-Justement, j'ai parlé à sa secrétaire cet après-midi.

-Mais pourquoi n'as-tu pas prévenu avant ?

-Je voulais relire le texte ; le comprendre au plus possible. Déceler les failles que tu n'y avais peut-être pas vues. Et, de toute façon, j'ai essayé de te rejoindre mais ton téléphone demeurait muet.

-Tu sais que je décroche souvent !...

-J'ai frappé à ta porte vers dix-neuf heures et tu n'as pas ouvert.

-J'étais sorti avec le commissaire Garshwick.

-D'autres problèmes ?

-Non ; ça va, tout est sous contrôle. C'est sûr que j'me passerais de tout ça mais j'n'ai pas l'choix.

-C'est quand même incroyable, tout ce qui nous arrive ces temps-ci !

-Et d'après toi, pourquoi la ministre change-t-elle d'avis ?

-J'ai demandé à Sheila d'essayer d'en savoir plus, mais on se bute à un mur extrêmement résistant. Mes meilleurs contacts au sein du cabinet refusent de parler. Je n'sais pas ce qui se passe avec le scénario qu'ils prévoyaient utiliser, mais je pense que ça vaut la peine de tenter notre chance. Et qu'est-ce qu'on a à perdre ?...

-Écoute, Gary. Si t'as envie de leur soumettre « le projet », Tu devras y aller avec ce que t'as en main actuellement. Glamsey gobe tout ce qu'il me reste de propos créatifs. J'essaie de régler son cas au plus sacrant et me remettre à la correction d' «Aube et crépuscule » ne pourrait qu'embrouiller mon travail. En plus, Murray vient d'accepter un contrat avec Céline.

-Hein ?...

-C'est pour ça que je voulais te rencontrer. La situation se corse au maximum. J'entrevois une façon élégante de se débarrasser du gros Bill et tout semble tomber ;a l'eau. Murray m'appuyait dans ma démarche, mais ses nouvelles obligations l'empêchent de poursuivre mon plan.

-Et c'est quoi, ce plan ?

-Boldô lui expliqua tant bien que mal ses objectifs. Gary ne démontra pas l'enthousiasme escompté.

-T'es malade ! Glamsey n'acceptera jamais de se savoir critiqué par la chanson d'une de ses protégées ! Surtout si elle dure plus de quarante minutes ! Tu déliras complètement, Boldô !

-Tu sais, Gary, j'me d'mande s'il n'est pas temps de mettre un terme à notre association. Tu te prépares à soumettre un texte à l'appareil gouvernemental en lequel tu décèles maintes failles, tu paniques devant ma façon de contrecarrer les desseins de Glamsey et tu te retrouves avec un associé fantôme lié à une affaire de meurtres.

Il y eut un silence. Lourd et conséquent. Moment muet qu'on ne voit pas venir et qui s'installe brutalement, sans prévenir, faisant table rase et reléguant le passé au stade d'une poussière diffuse et intangible. Gary regardait la table et Boldô regardait Gary regarder la table ; comme deux amoureux qui n'étaient pas capables de se dire que c'était fini. Les larmes étaient en coulisses et n'attendaient qu'un signal pour faire leur entrée. Mais l'orgueil leur indiquait qu'elles n'étaient pas requises. La scène qui requérait leur présence a été coupée. C'était une discussion d'affaires, sèche, le plus loin des émotions possible.

-Merde, Boldô !... C'est pas sérieux !

-Quand je regarde tout ce qui déferle sur nous ces derniers temps, je ne peux m'empêcher d'y lire quelque chose. Un message abstrait et en dehors des langages connus mais précis dans son avertissement. Les fondations craquent, Gary ; et il faut être aveugle pour ne pas voir les murs qui se fissurent tout autour de nous, Le commissaire Garshwick me parlait d'une manipulation extérieure qu'il ressent ; et j'ai de plus en plus envie de lui donner raison.

-Tu peux préciser ?

-Comme si le tueur qu'il recherche n'était qu'un polichinelle articulé par une force supérieure. Hors contexte. Mais le commissaire a oublié de nous inclure dans le guignol. En fait, nous faisons tous partie de la même représentation. Toi, moi, Sheila, Garshwick, Glamsey, Samantha et tous les autres...!

-Tu commences à m'inquiéter, vieux. T'es sûr que t'as pas troqué la bouteille pour la dope ?

-Je suis extrêmement lucide, t'en fais pas. C'est probablement pour cette raison que je commence à voir clair dans cette histoire de fou. C'était tout à l'avantage du salaud qui nous maintient dans ce merdier de me voir trop défoncé pour réfléchir adéquatement. Maintenant que j'ai repris le contrôle sur moi-même, je lui réserve une riposte à ma façon.

-T'es sûr que tu vas bien ?...

-T'en fais pas pour moi. Laisse-moi me démêler avec tout ça et j'te vois au bureau demain.

-Mais je dois rencontrer la ministre à la première heure !

-Alors tu le fais avec ce que tu as en mains.

-O.K., j'vais essayer de me débrouiller avec ce que j'ai. Heu !... J'peux ajouter quelque chose ?

-Quoi ?

-T'as sérieusement envie de mettre fin à notre association ?

-Qu'est-ce que t'en penses ?

-Fais pas ça, Boldô. Ralentis, mais n'arrête pas. Et je n'le dis pas par considération monétaire.

-Menteur ! Pars tranquille, Gary. Tu sais bien que rien ne m'arrêtera d'écrire. Tu sais aussi que je ne peux le faire que dans l'anonymat. T'es ma moitié, vieille branche ; on pousse dans le même arbre.

-Alors je peux te parler d'un nouveau contrat ?

-Criss de pourri !... T'es vraiment le roi des suceurs !

-On change pas l'monde !

-Envoie, crache !

-L'Association du Don d'Organes. Ils se cherchent un slogan, quoiqu'un texte plus élaboré pourrait aussi les intéresser.

-Attends.

Boldô se rendit à sa chambre et en revint avec son porte-documents. Il sortit une feuille de l'amas, pratiquement sans chercher. Gary resta stupéfait ; ébahi de voir son copain ainsi transformé. Dire qu'il y a quelques jours, il ne se serait même pas rappelé posséder un cartable.

-Tiens.

Gary lut immédiatement.

*Ça y est ! Ton corps est flasque et vide*

*La mort est venue le chercher*

*Et ton esprit vaste et lucide*

*Vers l'infini s'est envolé*

*Ta femme déverse mille larmes*

*Et tes enfants ont le cœur gros*

*La mort demeure l'ennemi infâme*

*Toutes les victimes ont leur bourreau*

*Près de la chambre où tu es mort*

*Un enfant crie son mal, sa peur*

*Le destin jette d'étranges sorts  
On cherche un rein, sinon il meurt  
Ses parents qui font les cent pas  
Regardent passer ton cadavre  
Ils savent que les reins que tu as  
S'en vont pourrir et ça les navre  
Puis tes parents parlent à ta femme  
Et lui demandent de les suivre  
L'espoir regagne alors leur âme  
Ils voudraient tant voir l'enfant vivre  
Enfin l'enfant supplie ta femme  
De lui donner le rein maudit  
Elle veut bien mais, voilà le drame  
Tu n'as pas signé ton permis*

-All right man ! J'leur propose tel quel !

-Faudra peut-être revoir la finale. Je crois qu'ils ont modifié le procédé et qu'on doit maintenant céder nos organes à l'aide d'une carte spécialement prévue à cet effet.

-Je leur ferai part de ton observation à ce sujet. Merci Boldô. Et pour l'affaire Glamsey, t'as pas besoin qu'on en reparle immédiatement ?

-Sors d'ici. J't'appelle demain.

Boldô passa la nuit à réfléchir. À tergiverser sur ce qu'il réalisait lentement. Des pièces se déplaçaient sur un tableau de jeu qu'il ne connaissait pas. Dont il apprenait les règlements, puisque maintenant il se savait inclus dans la partie. Ce n'est pas au bureau de Gary Garfyll qu'il se présenterait le lendemain. Le temps était venu de voir en pleine face son principal problème. Et de régler.

## Septembre

Il fait irruption, furieux, et frappe la table où je travaille avec son poing ; violemment. Ses souliers laissent d'inquiétantes taches sur le parquet. Pourtant, ses chaussures reluisent de propreté. L'impact fait virevolter quelques feuilles et elles tombent pêle-mêle en tourbillonnant. Leur chute en spirale m'étourdit. Le son de ses cris aussi. Il me somme de foutre la paix à son univers. Il ne tolère plus de voir tomber les victimes du tueur sportif. Rien à foutre d'un tel débile dans sa vie. Puis il se calme un peu. Il me remercie de l'avoir rendu sobre et se dit satisfait d' « Aube et crépuscule » malgré les invectives de Gary. Il ne peut en dire autant de certains poèmes que je lui attribue et qu'il considère indigents, enfantins et redondants. Il accepte de régler en compagnie de Murray Martinez l'album de Samantha avec une douzaine de chansonnettes, en autant que sa rencontre avec Andrew De Besse soit constructive. Il me suggère de sauver Béatrice Delatoutenbon pour soulager ma propre conscience qui, selon lui, est complètement tordue. C'est à ce moment que Thérèse me réveille. Le cadran n'a pas fait entendre sa sonnerie. Je ne suis pas en retard, mais je devrai me passer de la douche matinale et déjeunerai en cours de route. Avant de la quitter, je la contemple un instant et me dis que la vie vaut vraiment la peine d'être vécue. Je travaille toujours comme aide-menuisier. Les jeux d'enfants sont finis d'installer dans les parcs et nous nous préparons à poser les bandes des patinoires extérieures. J'ai repris l'activité musicale avec Marcel que j'alterne aisément avec l'écriture de mon roman. Si tout va bien, si aucune embûche ne vient bousculer mon horaire, j'estime le terminer ce mois-ci.

-XXII-

Bien malgré lui, c'est Marc Guertin qui lui ouvrit la porte, puisqu'il sortait au même moment où Boldô s'apprêtait à entrer. Ils se sourirent mutuellement et un rayon de soleil vint éclater sur une dent du P.D.G. de la maison Vomy International. Ils s'échangèrent une politesse muette et, s'écartant pour le laisser passer, Boldô remarqua qu'il portait un chandail sur lequel on pouvait lire « Kobenhavn ». D'intenses doutes « s'ententaculèrent » tout autour de lui et il prévint prévenir Glenn Garshwick postérieurement. Pénétrant l'enceinte, il constata que sa libido avait diminué puisque les photos des midinettes presque habillées, placardées sur le mur, retinrent son

attention mais ne le firent pas durcir. Une blonde platine teinte à poitrine affriolante perpétua sa constatation quand elle s'adressa à lui.

-Puis-je vous aider, Monsieur ?

-J'aimerais rencontrer monsieur Glamsey.

-Il est en réunion actuellement. Vous avez rendez-vous ?

-Faites-lui savoir que Boldô aimerait lui parler.

-Veuillez vous asseoir ; je vérifie s'il peut vous recevoir.

Une minute plus tard, il entra dans le bureau de Bill.

-Boldô ! En voilà une surprise !

Samantha et Murray étaient sur place. Ils le saluèrent. La chanteuse demeura assise et le compositeur se leva pour lui serrer la main.

-Viens te joindre à nous. Nous parlions justement des prochaines chansons. Je dois t'avouer que jusqu'à présent je suis entièrement satisfait de ton travail ; franchement, j'ignorais que « j'étais » un si bon parolier.

Il éclata de rire et Boldô remarqua des parulies sur ses gencives.

-Je t'offre un verre ?

-Merci Bill, j'n'ai pas soif. En fait je suis heureux que Murray et Samantha soient là puisque ce que j'ai à dire les concerne aussi. J'ai apporté avec moi une centaine de textes que j'avais en réserve ici et là. Vous prenez ceux qui correspondent à vos attentes et vous me crissez la paix ; définitivement.

-Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais vous laisser régler ça entre vous.

Il était déjà près de la porte.

-Murray a raison, Bill ; on vous laisse rég...

-Toi la pute, ta gueule ! Tu sortiras quand j'te l' dirai. Murray, on s'rappell...

La porte claqua violemment. Martinez n'était plus là.

-Écoute, p'tit merdeux. Tu n'viendras pas faire la loi sous mon toit, compris ?

Boldô s'adressa à la fille.

-Samantha, j'te confie mes écrits. J'ai vérifié la liste que m'a laissée Murray et, selon moi, tous les thèmes proposés se retrouvent quelque part dans ces textes.

-Hey ! T'as pas compris c'que...

Boldô attrapa le goret par le collet et lui cracha au visage ; la salive resta presque invisible tellement le gros lard suait. Il le colla à son bureau et la stéatose de Bill déborda sur le rebord du meuble.

-Il n'y a qu'une pute ici, Glamsey ! Il n'y a qu'un gros merdeux et pas besoin de te préciser qui c'est...

Samanta sentit ses tétines se raidir ; excitée qu'elle était de voir le chevalier pourfendre le méchant tyran.

-T'as pas l'choix ! Tu t'arranges avec ce que j'offre où j'me retire avec « tes » textes.

Il abandonna sa prise.

-Sors d'ici ! T'as pas fini d'entendre parler de moi, Boldô ! Et préviens Gary de préparer ses livres comptables ! Y a beaucoup de monde qui vont vouloir les vérifier bientôt !

-Penses-y bien, Bill. C'est ma dernière offre. Je veux que les textes non-retenus me soient retournés avant demain soir, compris ?

-Fous l'camp !

Murray attendait à l'extérieur, à quelques pas de la porte.

-Alors ?

-Ça s'est bien passé, Murray. T'en fais pas. Glamsey est au pied du mur. Il perdra beaucoup plus que son amour propre s'il doit décommander le studio et tout ce qui va avec. Je n'me suis pas senti aussi bien depuis des lustres !

-Et ton concept, tu le mets en veilleuse jusqu'à mon retour de tournée ?

-J'attends des nouvelles d'Andrew De Besse avec impatience, vieux. Au fait, tu l'as rejoint ?

-Non, j'espérais que...

-Écoute Murray, fais-en pas une maladie ! Quand tu seras disponible, j't'écrit un concept de deux heures si tu l'désires.

Ils pouffèrent de rire. Murray lui remit les coordonnées d'Andrew. Boldô retourna chez lui plus léger, débarrassé d'un fardeau qu'il traînait depuis trop longtemps. Pas une seconde il ne pensa que Glamsey mettrait ses menaces à exécution. L'orgueil qui le nourrissait anticipant sa vengeance contre la S.I.D.A., l'échéancier « hyper » serré auquel il faisait face, non ; il ne mettrait pas sa menace à exécution.

-Téléphoniste ?...

-J'ai signalé le 781-4735.

-Vous devez faire le code régional 645, monsieur. C'est en dehors de la région.

Il signala à nouveau.

-Allô ?

-Monsieur Andrew De Besse, s'il vous plaît.

-C'est moi...

-Salut Andrew ; je me nomme Boldô. J'ai eu tes coordonnées de Murray Martinez.

-Ah ! Murray !... Comment va-t-il ? Ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vu.

Il lui parla de Martinez, puis il se pressa de lui demander où s'acheminait son appel. Andrew De Besse demeurait presque à mille kilomètres de chez lui.

-Ouais ! C'est pas l'autre bord de la rue !

-C'est mon coin de pays et j'y suis bien installé. Mais tu m'appelles pour quoi ?

-Je me cherche un compositeur. Murray devait participer au projet, mais son horaire l'en empêche et j'n'ai pas envie de l'attendre. Selon lui, tu es le seul qui puisse me tirer d'affaire.

-C'est beaucoup trop d'honneur.

-T'es occupé ces temps-ci ?

-Des petits contrats pour ne pas perdre la main. Rien d'accaparant.

-Je pourrais te rencontrer ?

-Si tu aimes faire de la route, pas de problème.

-À moins que tu n'prévoies descendre en ville sous peu.

-Pas vraiment.

-Et si j'assume ton transport ?

-Tu t'es déjà payé deux jours d'autobus ?

-Y a d'autres moyens.

-L'avion ?

-Comme tu veux.

-C'est dispendieux !...

-J'ai ce qu'il faut.

-Ouais... Et tu veux me voir quand ?

-Hier.

-Ça m'intéresse. C'est quoi ton nom, déjà ?

-Boldô.

-Boldô qui ?

-Boldô tout court.

-J'aime de plus en plus ça. Donne-moi quelques heures et je te rappelle.

-O.K., j'attends de tes nouvelles.

-Salut.

C'était vraiment le genre de conversation qu'il appréciait. Pas de niaiseries, télégraphique dans son déroulement, sincère dans le ton. Ça promettait.

Le téléphone sonna moins de vingt minutes plus tard. Mais c'était Gary.

-Mais qu'est-ce que t'as fait là ?

-Gary, ça va ?

-Glamsey m'a engueulé durant presque une heure ! Ça m'a tout pris pour le calmer !

-C'est ton rôle au sein de notre association, Gary. Je mets le feu, tu l'éteins et on récolte les assurances !

-Mais t'as pas mis l'feu, criss ! T'as craché dessus !

-C'est tout c'qu'il méritait, l'gros tabarnak ! Et il fait quoi ?

-On verra. À l'heure qu'il est, il doit lire les textes.

--T'en fais pas. Il va prendre ce qu'il a besoin et il va nous foutre la paix ; j'te l'assure.

-Mais pourquoi avoir attendu ? Tu pouvais agir avant !

-Fallait laisser son échéancier se resserrer autour de lui jusqu'à ce qu'il l'étouffe. Et c'est ce qui lui arrive. L'idée mes venue quand Murray m'a confié qu'ils escomptaient entrer en studio dans moins de deux semaines. J'ai sauté sur l'occasion.

-Tu joues avec le feu, vieux.

-C'est c'que je viens d'te dire.

-En passant, j'ai remis « Aube et crépuscule » à la secrétaire de la ministre.

-T'as des précisions sur leur changement de cap ?

-Suite à leur casting, la moitié des comédiens ont refusé de poursuivre après la première lecture.

-Mais ils ont auditionné sans avoir lu le scénario ?

-Ils n'avaient reçu que des extraits des scènes auxquelles ils devaient participer. Personne n'avait pris connaissance de l'ensemble de l'histoire. Janice m'a confié n'avoir jamais ressenti une telle gêne. C'est elle qui dirigeait leur première réunion.

-Les commentaires ?...

-Elle m'a parlé du désastre, de pastiche « téléromanesque », d'éclats de rire dans les moments les plus dramatiques...

-Et l'auteur anonyme ?

-Un haut-placé de la télévision nationale. Un grand ami de la ministre aussi.

-Évidemment !

-J'ai lui ai remis le document tel quel. On n'a plus qu'à attendre les résultats. Si c'est positif, je peux compter sur toi ?

-Pour d'éventuels ajustements, oui. Pour une participation assidue à l'ensemble de la réalisation, pas vraiment. Comme le cas « Glamsey » semble vouloir se régler et que l'enquête du commissaire Garshwick progresse sans requérir ma présence, j'ai l'intention de me consacrer à un nouveau projet ; seul.

-Qu'est-ce que ça veut dire ?

-Sois sans crainte. On demeure associés pour tout le reste. De toute façon, si le tournage se met en branle, ça va prendre tout son temps. Et Sheila y trouvera sûrement de quoi s'occuper, elle aussi. De mon côté, j'ai besoin de recul. Les événements des derniers mois m'ont passablement hypothéqué et prendre le large me fera le plus grand bien.

-Tu pars ?

-Peut-être ; on verra. T'auras de mes nouvelles en temps voulu.

-Mais si j'ai à te rejoindre pour le texte ?

-Passe par mon répondeur. Je prendrai régulièrement mes messages.

-Prends soin de toi, vieux frère.

-C'est bien mon intention.

Andrew ne rappela pas. C'était bon signe. Il devait mijoter à feu doux et Boldô préférait ce genre de cuisson. Il se mit au lit à n'importe quelle heure et dormit longtemps ; profondément ; sans rêver. Son réveil s'effectua en pleine clarté et il poussa la farniente à sa limite, jusqu'à ce que l'envie matinale d'évacuer la vessie l'oblige à se lever. Il déjeuna à poil, enrobé par les mélodies « génésiennes » de « Selling England by the pound » et feuilletant un numéro de la revue « Femmes-Tasmes ». Il se demanda si Béatrice Delatoutenbon sortait de son coma un jour. Puis le téléphone sonna.

-Oui ?

-Boldô ?

-Lui-même. Salut Andrew.

-J'me demandais si t'allais me reconnaître.

-C'est bon signe : tu te poses des questions et j'ai de la mémoire.

-T'as pas manqué ta soirée d'hier par ma faute, j'espère ?...

-Pas du tout.

-Mes valises sont prêtes. Si tu me déposes l'argent, je peux prendre l'avion dans moins de vingt-quatre heures.

-Parfait ! Dans ce cas, je me mets en route dès la première heure, demain matin.

-...Je n'suis pas sûr de bien comprendre....

-L'essentiel était de voir si le projet t'intéressait. Avec toutes les démarches que tu as entreprises pour venir me rejoindre, je n'en doute plus. En revanche, je crois qu'il est préférable qu'on se rencontre dans ton territoire puisque ton matériel de travail s'y trouve et qu'il est beaucoup plus compliqué à transporter que le mien.

-Je n'comptais pas amener mes instruments avec moi.

-Si c'que j'ai à te proposer t'emballe, on sera sûrement contents de pouvoir se mettre à l'ouvrage au plus vite.

-On peut dire que tu niaises pas avec les détails !

-C'n'est pas dans mes habitudes. T'as de la place pour me recevoir ?

-C'est pas ça qui manque.

-À moins que je dérange quelqu'un d'autre...

-J'habite seul.

-Dans ce cas, tu m'expliques le chemin.

Les indications d'Andrew s'avérèrent précises et concises. Une seule route menait à l'endroit et le village qu'il habitait comptait à peine cent maisons. On s'y orientait beaucoup plus par la couleur et l'architecture des bâtiments que par les numéros civiques. Et si jamais il passait tout droit, il n'avait qu'à faire demi-tour puisque

la route s'arrêtait au bord de l'océan bornant l'extrémité nord-est du village. Pendant qu'il l'entendait lui expliquer la direction à suivre, l'enthousiasme et la connivence s'installaient progressivement. C'était de bon augure.

Il passa le reste de la journée à préparer son départ. Menus achats, mise au point du véhicule, visite au bureau de Gary. Ce dernier était absent ; importante réunion concernant « le projet ». Il en profita tout de même pour embrasser Sheila et la prévenir de son itinéraire. Elle n'aurait pas à préparer son café personnel pour un bout de temps. Elle voulut lui détailler sa lecture d' « Aube et crépuscule », mais il se contenta des félicitations d'usage et la pria de réserver ses commentaires pour une prochaine fois. Il lui laissa les coordonnées téléphoniques d'Andrew, puisque après réflexion s'il y avait urgence, on pourrait le rejoindre plus facilement de cette façon. Il lui confia aussi que le cas « Glamsey » était pratiquement réglé. Sheila souligna à quel point elle appréciait toutes les précisions que lui fournissait Boldô avant son départ ; référant ainsi sans le dire à sa sauvage disparition dans les bois quelques jours auparavant.

Un bonheur profondément enfoui en lui refit surface tout le long de ses préparatifs. Comme une veille de départ dans une colonie de vacances, ou lorsque son père lui annonçait qu'ils partaient au camp de pêche pour la fin de semaine. Il fredonna toutes sortes d'airs bizarres, eut des fous rires inexplicables, passa une superbe journée. La soirée tirait à sa fin et avant de se mettre au lit, il finissait de débarrasser son réfrigérateur de denrées périssables. Ultime corvée avant son départ. C'est alors qu'on frappât à sa porte.

-Samantha !

-Salut Boldô. Je peux entrer ?

Oui, entre. Excuse le bordel.

Elle vit les bagages empilés près de la porte.

-Tu pars ?

-Demain, au lever du soleil.

-Tu vas loin ?

-Très.

Elle attendit des précisions qui ne vinrent jamais.

-J'te ramène tes textes.

-Vous avez trouvé ce qu'il vous faut ?

-Plus qu'on espérait. Bill est encore furieux, mais il tient à te remercier. Il a tout ce qu'il désirait.

-Excellent ! Criss que j'suis content ! Tu peux pas savoir.

-Vraiment ?

-Écoute, ne plus avoir à faire à Glamsey, c'est comme m'apprendre que la maladie incurable qu'on m'avait diagnostiquée est en fait le résultat d'une erreur de dossier. Je peux enfin vivre sans le poids de la tare qui m'obsédait.

-Tu m'en veux ?

-Non, j'n'en veux à personne. Tout ce que je demande, c'est qu'on me foute la paix ; rien de plus.

-J'tiens à te dire que je vais chanter « tes » textes, Boldô. J'vais les interpréter avec toute mon âme et jamais j'n'oublierai que je possède l'immense privilège de connaître le véritable auteur de ces mots. C'est fou, mais même si tu ne les as pas écrits spécialement pour moi, c'est tout comme. Ce doit être ce qu'on appelle une écriture universelle.

-Aucune idée.

-T'attendais quelqu'un ?

-Non.

-Même si tu ne t'en rappelles pas, j'ai vraiment apprécié ma dernière visite de chez toi, tu sais ...

Et ce fut le traditionnel instant d'échange de regards. Intense. Parsemé de désir. Il ne manquait que la musique appropriée, envolée de violons dans les hautes notes. Il se demande un bref instant si elle n'adoptait pas une de ces poses étudiées pour charmer l'auditoire télévisuel ou l'optique d'un photographe. Mais il n'eut pas à attendre de réponse. Ce fut Samantha qui plaça ses mains sur chacune de ses joues. Ce fut Samantha qui approcha langoureusement sa bouche gourmande. Ce fut Samantha qui piqua sa langue dans son ouverture consentante et qui lécha son palais, ses gencives et ses papilles. Pendant que la succube continuait sa succion, il explorait de son côté les

reliefs de la nymphe, une main entre l'élastique de sa petite culotte et sa peau et l'autre alternant des poignes solides sur ses seins fermes et récemment refaits. Ils atteignirent le sofa, soudés l'un à l'autre. Le trajet lui permit toutefois d'arracher sa jupe et de déchirer suffisamment son collant pour permettre l'accès au sexe. Il réalisa que ce qu'il avait pris pour l'élastique d'une petite culotte était en fait celui d'un bas de nylon. Ils s'explorèrent frénétiquement. Lui, engouffrant ses phalanges dans la lande mouillée et prête à accueillir, elle, manipulant le pylône pour lui fournir l'électricité nécessaire à pulvériser son barrage. Elle baissa le pantalon de l'étalon et ce qu'il portait en dessous à l'aide de ses pieds. Et au moment où il allait lui enfiler son javelot dans le stade, à cet instant précis où l'homme et la femme deviennent le plus beau moment de la création de l'univers, Boldô coupa sec et s'agenouilla entre les deux cuisses larges ouvertes de Samantha.

-Merde ! T'as de condoms ?

-On n'en avait pas la dernière fois...

-Oui, mais la dernière fois je n'étais pas là.

-Allez Boldô ! Laisse-toi aller ! Défonce-moi !

-Pas de condom, pas de bonbon.

Il s'éloigna d'elle, remontant ses culottes et ce qu'il portait en dessous.

-T'es con ou quoi ?

-Allez ! Rhabille-toi et débarrasse. Va sucer le gros Glamsey.

-Pour un gars qui n'en veut à personne, tu agis d'une drôle de manière.

-J'n'ai pas de leçon à recevoir de toi, Samantha! Et j'n'en ai surtout pas à t'donner non plus. Honnêtement, j'te souhaite le plus de bonheur possible dans ta carrière. Mais essaie de discerner ce qui t'échappe. Criss, allume un peu !

Elle se mit à pleurer, mais sans sanglots. Les plus belles larmes. Les plus sincères. Celles que l'on verse quand la vérité nous frappe en plein cœur et qu'elle nous fait mal. En silence. Sans altérer les traits du visage. Une à une.

-J'ai vraiment envie de toi, Boldô ! Une envie qui m'échappe et qui remue en moi plein de sentiments inexprimables. Si tu le voulais, on pourrait...

-Si t'as d'la misère avec le discernement, commence par sentir la merde que tu fous en baisant sans réels sentiments ! Tu vas vite t'apercevoir que la seule victime de tes actes, c'est toi-même. T'as un talent fou, Samantha, je le sais. Et quand Murray Martinez dit des choses comme cela, on ne peut qu'acquiescer à son jugement. Mais si la putain qui se masturbe en toi l'emporte sur la chanteuse qui veut livrer ses plus profondes impressions, tu vas te ramasser le cul à l'eau beaucoup plus vite que tu ne le penses. Ce n'est pas un affront que je te fais, « babe » ; encore moins une vengeance personnelle que je me paie. J'ai tout simplement envie de donner un bon conseil à quelqu'un que j'apprécie, une fois dans ma vie. T'es chanceuse, ça tombe sur toi.

-Oh Boldô !...

Cette fois-ci, elle sanglotait. Les traits de son visage commencèrent à se contracter et ses épaules sautèrent un peu. Elle plaça ses mains devant son visage. Il ramassa sa jupe, revint près d'elle et l'embrassa tendrement. Il banda à nouveau, mais que voulez vous !...

-Allez ! Remets tes fringues. On arrête ça là.

Elle se soumit à sa demande. Boldô lui tendit un mouchoir.

-Tu vas faire cet album et tu vas devenir Samantha. « La » Samantha qui n'aura plus besoin de fripouilles comme Glamsey et ses acolytes pour suivre sa voie. Sois prudente dans le contrat que tu signeras avec lui.

-Mais c'est déjà fait, pour trois disques !...

-Si tu le veux, tu peux mettre un terme à ton entente. Y a pas de prix pour la liberté.

-Boldô, j't'en prie, ne m'laisse pas tomber !...

-Je s'rai toujours avec toi, Après tout, je suis un fantôme, non ?

Il admira le plus beau sourire qu'il n'avait pas vu depuis belle lurette ; sur un visage à peine crispé faisant naître plein de ridules de chaque côté des yeux encore ruisselants de larmes. Elle lui dit ses derniers mots avant de refermer la porte.

-À bientôt.

Il resta un moment planté devant la porte close. Puis il se rendit à sa table de chevet et en ouvrit l'unique tiroir en se disant « ça peut toujours servir ». Il prit la boîte de condoms et l'ajouta à ses bagages.

Boldô n'aimait pas les voitures. Il en possédait une par obligation et c'est uniquement pour ces trajets de longues distances qu'il en éprouvait une rare satisfaction. Les gens qui vouaient une dévotion exagérée aux automobiles le laissaient carrément perplexe. Ils les écoutaient vanter leur cylindre, analyser l'adhérence de leurs gommes, vénérer leur tenue de route, mais ne parvenait jamais à marier ses propos aux leurs ; se contentant de critiquer la vulnérabilité de l'engin et l'exagération éhontée de son prix. Il venait de la vieille école. Habitué à une mécanique simplifiée et à un espace suffisant pour accueillir sous le capot et le mécanicien et sa caisse de bière. Il critiquait vertement l'impossibilité de manœuvre qu'offraient les voitures d'aujourd'hui pour les rafistolages-maison. Comme il était maintenant impossible d'enfiler ne fut-ce qu'une main entre deux pièces d'un moteur et que l'informatique gérait l'ensemble des composantes des véhicules, il dénonçait de vive voix l'odieuse conspiration de l'industrie en vue de décourager le consommateur susceptible d'exécuter ses propres réparations. Cette position ne le rendit jamais populaire auprès des fanatiques du « salon de l'automobile ». Il le savait et ne s'en tenait absolument pas rigueur. Avant de s'engager sur les voies rapides, il fit halte chez un fleuriste. Il composa à l'aide de la vendeuse un magnifique bouquet et, pendant qu'elle l'emballait, il s'empara d'une carte sur laquelle il déposa ces mots.

*C'est pas parce qu'on offre des fleurs*

*Que l'on veut conquérir un cœur*

*Parfois ce n'est que par plaisir*

*Qu'on a envie de les offrir*

*Car les fleurs ne sont pas une arme*

*Ou un outil de conquérant*

*Elles sont parfois le fruit du charme*

*Que l'on oublie bien trop souvent*

Il indiqua à la vendeuse l'adresse des bureaux de Bill Glamsey et inscrivit sur l'enveloppe contenant la petite carte : « Pour Samantha ».

Il roulait depuis plus de deux heures. Uniquement des chemins de campagne cahoteux et imprévisibles révélant des paysages soumis aux mêmes épithètes. Mis à part les cinquante-quatre kilomètres d'autoroute qui lui permirent de quitter la ville, il emprunterait ce genre de tracé jusqu'à la fin de son voyage. Andrew calculait plus ou moins douze heures pour compléter la distance si on arrêta deux fois pour s'emplier, se vider et se dégourdir les jambes. Boldô le prévint de ne pas s'en faire au cas où il n'arriverait pas la journée même de son départ. Si la fatigue l'accaparait trop, il se pouvait qu'il décidât de s'arrêter en cours de route. Rien ne pressait, puisqu'il tenait à savourer le parcours autant que sa première rencontre avec son éventuel collaborateur. Sa première halte se fit un peu après les quatre cents kilomètres. Une station-service avec ce qu'il faut pour s'alimenter sommairement. Il abandonna son véhicule près d'une pompe à essence et marcha vers le bâtiment tout en observant les alentours. L'intérieur des terres au relief lointain ne retint pas particulièrement son attention, mais en revanche un superbe cours d'eau bornant le côté sud de la route le charma. Ses méandres dessinaient de curieuses créatures dont les friands de contes médiévaux se seraient sûrement régalez. Les rochers qui suivaient la rivière ressemblaient à des gnomes grisonnants, attentifs aux mouvements imprévisibles des monstres. Et les arbres poussés en touffes généreuses palissadaient le royaume imaginaire d'un prince débonnaire sous l'emprise d'un ambitieux tyran. Boldô eut la soudaine envie d'immortaliser cette vision particulière à l'aide d'un texte. Mais le pompiste le ramena à la réalité en lui signalant le montant du remplissage. Il le suivit à l'intérieur, paya l'essence et les quelques victuailles qu'il s'était procuré. Il ressortit en saluant d'un seul mot. Il roula une centaine d'autres kilomètres, grignotant, pensant, buvant, réfléchissant, suivant une voie inévitable sous peine d'accident. Il n'ouvrit pas la radio mais il agit de façon contraire avec sa fenêtre. L'air campagnard qui entra de plein fouet dans ses poumons finissait de purifier le smog urbain qu'ils avaient accumulé bien malgré eux. Il fit monter une auto-stoppeuse à la sortie de quelque village au nom évocateur de l'endroit ; genre « Grosse Roche », « Quatre Rivières » ou « Huit Îles ». Elle portait une longue jupe et une tunique à peine perceptible sous son large poncho. Sa tignasse généreuse et coiffée à la main complétait le personnage hippie qu'elle invoquait. Elle posa sur le banc-arrière l'unique sac qu'elle transportait et qui semblait insuffisant tellement son contenu cherchait à déborder.

-Salut ! Moi, c'est Dania.

-Boldô.

-Boldô ?

-Boldô, c'est ça !

Il partit pour lui serrer la main, mais réalisa que ça n'avait pas de rapport. Il embraya.

-Tu vas loin ?

-Jusqu'au bout de la route.

-Dans ce cas, on va inévitablement passer par où je veux me rendre. Je peux fumer ?

-Pas de problème.

Elle sortit un sac de marijuana. Boldô fut surpris mais demeura imperturbable. Il devinait qu'elle appréhendait un commentaire ; il n'en fit pas. Elle roula le pétard avec l'assurance d'une vieille habituée. Elle l'alluma et en aspira presque la moitié.

-T'en veux ?

-Pas vraiment.

-Alors fais gaffe. C'est de la dynamite.

Boldô tira le joint jusqu'au filtre et le lui repassa.

-Ayoille « man » ! C'est pas ton premier !

Il sourit et sentit immédiatement les effluves monter. D'abord une accélération cardiaque certaine mais aux antipodes de la panique ; comme celle provoquée par l'excitation plutôt que par l'effort. Puis un envahissement progressif et assez rapide de l'enveloppe cervicale ; rappelant un serrement, mais plus près du massage que du supplice. Ensuite une dégringolade langoureuse de l'ensemble de la musculature et une moiteur s'installant dans le creux des paumes, sous les aisselles à l'intérieur des coudes et derrière les genoux. Après, un élargissement involontaire des muscles buccaux créant le sourire et par le fait même un rétrécissement prononcé du contour oculaire. Aussi un déferlement incohérent de sensations et d'images mentales excessivement agréables accompagnant une décélération nécessaire du véhicule jusqu'à son immobilisation sur le côté de la route. Enfin, un affaissement complet des parties du corps qui touchent le banc de l'auto et une contemplation exagérée de tout ce qui apparaît au travers le pare-brise.

-Tabarnak !... C'est pas de la dynamite, c'est une bomba atomique, sti !

-Tu t'es pas arrêté pour me violer, j'espère ?...

Elle éclata de rire. Boldô en fit autant. Ils délirèrent un bon moment ; sur tout, sur rien. Le temps que le T.H.C rejoignît le flux sanguin et qu'il se dispersât dans l'ensemble corporel. Puis Dania se mit à pleurer.

-C'est la dope ?

-Non, c'est mon copain. Il est en réflexion et n'est pas sûr de vouloir continuer de vivre avec moi. Et cette attente m'arrache le cœur !...

-Mais il réfléchit à quoi ?

-À sa vie antécédente, à sa vie à venir, à ce qu'il vit en ce moment.

Boldô eut l'envie irrésistible de lui dire qu'il s'en calissait mais il décida de la laisser poursuivre. L'effet de la dope, probablement...

-Je l'aime tant !

-C'est lui que tu fuis ?

-Non, c'est lui que je retourne rejoindre.

-T'es partie depuis longtemps ?

-Quatre jours.

-Et tu reviens d'où ?

-De chez une amie.

-Si tu veux m'en parler, je suis prêt à t'écouter.

Elle débuta ses litanies et il remit le véhicule en route. Il avait l'impression d'écouter une ligne ouverte diffusée sur un poste de radio populaire. Il devenait l'animateur d'un courrier du cœur et savait pertinemment ce qu'il allait répondre car la peine et la douleur embrouillaient les propos de son interlocutrice depuis un bon moment. En résumé, elle s'inquiétait d'une situation qui lui échappait complètement puisque l'être en qui elle avait investi son amour réfléchissait avec lui-même et qu'elle n'était pas du tout conviée à ses moments d'introspection. Il prit quand même la précaution de vérifier la maturité des intimes.

-Tu peux me dire votre âge, à toi et ton copain ?

Tous les deux cumulaient la mi-trentaine. Âge suffisant pour qu'il sacrifie un peu de son temps dans le but de conseiller

-Tu sais Dania, ton copain a droit à ses déboires personnels. Pas besoin de connaître votre pedigree en entier pour comprendre que vous vivez une étape existentielle assez plate merci, mais qui s'est glissée sournoisement en travers votre amour et à laquelle vous devez faire face bien malgré vous. Comme c'est ton ami qui a entamé la procédure de questionnement, tu n'es pas obligée de poireauter dans son décor le temps qu'il trouve réponse à ses interrogations. Mais si tu décides de patienter le temps qu'apparaisse un résultat, tu te dois d'observer les trois étapes inévitables qu'exige ce genre de situation. Premièrement, tu écoutes. Tu écoutes en admettant que tu peux entendre mais ne pas comprendre. Même si c'est difficile, tu prêtes oreille en faisant abstraction de tes propres émotions et tu t'efforces de discerner au travers ses multiples propos ceux qui te concernent directement. Puis une fois ce pas franchi, tu passes à la deuxième étape. Tu comprends. Tu comprends ses doléances, ses craintes, ses appréhensions, ses angoisses face à des situations qui souvent ne te concernent pas, mais qui font toute de même partie de ta vie, puisque la moitié de toi-même les ressent. Et c'est là que tout se joue. Si tu décides, après cette énumération d'obstacles qui te font chier parce qu'ils nuisent à l'épanouissement de ta vie amoureuse, que cet être qui te parle et qui te confie sa détresse représente hors de tout doute l'amour véritable, tu acceptes d'entreprendre la troisième étape.

-...Et c'est quoi ?

-C'est quoi quoi ?

-Bien c'est quoi la troisième étape ?...

-Ah oui ! Excuse ; t'as réellement du bon pot ! Bon ! La troisième étape. C'est que tu acceptes d'attendre.

-D'attendre ?...

-D'attendre ! De patienter, le temps qu'il te livre ses réponses.

-Ouais...

-Et ça peut être long, crois-moi. Il se peut aussi qu'en cours d'attente tu t'épuises. Que ce temps mort devienne intolérable au point de t'obliger à fixer une limite, pour éviter que tu ne t'enlises en patientant.

Elle ne pleurait plus. Sans qu'il ne la voie, il savait le regard de sa compagne de route fixé sur lui. Il le présageait, admiratif et fasciné. Ça ne lui plaisait pas du tout.

-Vous parlez beaucoup ?

-Hein ?...

-Toi et ton copain, vous discutez souvent ?

-C'est plutôt un introverti. Pas le genre à vraiment se livrer.

-Et ça te manque ?

-Qu'il ne dévoile pas ses humeurs ?

-Pas seulement ses humeurs ; ses rêves, ses peurs, ses secrets les plus intimes...

-Honnêtement, oui.

-Tu sais, vous pouvez très bien vous aimer, baiser comme des malades, mais ne pas être compatibles pour effectuer cet incroyable voyage que propose la vie à deux. Y a beaucoup de monde que j'aime et d'un amour profond, j'entends, mais très peu seront invités à expérimenter le voyage en tandem avec moi. Vous êtes en couple depuis longtemps ?

-Quatre ans bientôt.

-On peut dire que ça vaut la peine que tu réfléchisses sérieusement avant de poser un geste que tu pourrais regretter pour le restant de tes jours.

-Tu fais quoi dans la vie ?

-Pourquoi tu m'demandes ça ?

-C'est pas fréquent de tomber sur quelqu'un comme toi ! J'ai l'impression de discuter avec un vieil ami. Comme si on se connaissait bien avant notre rencontre.

-Non, je n'y crois pas.

-Croire à quoi ?

-À la réincarnation.

-Wow ! C'est en plein la question que j'allais te poser !

-C'est sûr ! Avec les vêtements que tu portes et l'herbe que tu fumes, j'étais certain qu'on en viendrait là. Et pour la prochaine question, c'est non aussi.

-T'as vraiment deviné la prochaine ?

La voix de la fille était maintenant très mielleuse ; invitante.

-J'suis pas fou.

-Et c'était quoi, tu penses ?

-Laisse faire.

Elle se roula un autre joint, mais cette fois-ci Boldô refusa pour de vrai. Les volutes qui flottèrent dans l'habitacle suffirent toutefois à lui redonner un petit « high ». Elle indiqua son intention de descendre quelques minutes après.

-Eh bien mon cher Boldô, me voilà dans mon village.

-O.K., tu m'dis où t'arrêter.

-T'es sûr que t'as pas envie qu'on passe tout droit ? Tu pourrais me ramener demain matin. Y a un charmant petit motel pas très...

-Non merci ; ça va aller.

Pendant qu'il ralentissait pour se ranger sur l'accotement, il eut la désagréable impression que l'animateur du courrier du cœur téléphonique avait parlé pour rien.

-J'y pense, je n't'ai pas demandé où tu restes.

-En ville.

-Et tu fais quoi par ici ?

-Je vais voir un ami ; au bout de la route.

-Tu veux mon numéro de téléphone ?

-Non.

-Je te le laisse tout de même. T'as un crayon ?

-Non.

-Attends ; j'en ai un dans mon sac.

Elle fouilla dans une des pochettes et ressortit de quoi écrire. Alors qu'elle griffonnait, Boldô remarqua un magazine qui dépassait du sac. Les quelques lettres qui apparaissaient l'intriguèrent.

-C'est quoi, ton magazine ?

-Une revue que dirige ma mère. Elle me l'envoie tous les mois pour maintenir le contact. Elle aussi vit en ville.

-Je peux voir ?

Il n'avait pas du tout envie de regarder, mais c'était plus fort que lui. Il appréhendait quelque chose de complètement tordu ; en parfaite harmonie avec la dope qu'il avait fumée. Elle lui tendit le dernier numéro de la revue « Femmes-Tasmes ». Boldô eut un étourdissement assurément provoqué par autre chose que la drogue. Il fit mine de feuilleter le périodique et poursuivit son introspection, n'ayant pas du tout l'envie d'entendre la réponse qui allait bientôt venir.

-Dis moi Dania, ton nom de famille, c'est quoi ?

-J'te l'ai écrit avec mon numéro de téléphone, voyons !

Elle lui tendit le bout de papier qu'il lut immédiatement : « Dania Delatoutenbon, 645-787-1196. »

-Merde !

-Mais qu'est-ce que t'as ?...

-T'as vu ta mère dernièrement ?

-Alors c'est pour ça que j'avais l'impression qu'on s'était déjà rencontrés ! Tu connais ma mère ?...

Non, non, pas vraiment ; de réputation, disons. T'as eu de ses nouvelles dernièrement ?

-Ça fait au moins un an qu'on n's'est pas parlé. Elle et moi, tu sais, c'est comme le feu et l'eau. On ne s'est jamais entendu. Pas pour rien que je vis à six cents kilomètres de cette snobinarde. Elle n'a même pas mon numéro de téléphone et j'me d'mande si quelqu'un dans son entourage est au courant que j'existe.

Il se demanda une seconde si l'habillement de Dania n'était pas en réaction contre les tailleurs haute couture de sa mère.

-Si t'as le temps, essaie de rejoindre ta mère. Elle sera sûrement contente que tu prennes de ses nouvelles.

-J'vais voir ; mais n'y compte pas trop. N'hésite pas non plus à m'appeler Boldô.  
Bye !

-Salut. Prends bien soin de toi.

Il plaça les coordonnées de Dania dans son coffre à gants. Puis il se ravisa et les inséra dans son portefeuille. Glenn Garshwick devrait les apprécier. Il roula encore un peu, assez pour distancer psychologiquement l'envie qu'il aurait pu éprouver de la rappeler et s'arrêta dans un charmant petit motel, probablement celui où elle aurait voulu se faire sauter.

-XXIV-

Il dormit bien et pesamment. C'est qu'il s'était offert deux petites bières au bar du motel avant d'aller se coucher pour noyer le « down » du cannabis. Sa première ingestion d'alcool depuis bien longtemps et aucune catastrophe ne s'ensuivit. Il se leva, savourant ses vacances. Heureux et dégagé de l'étrange borborygme qui lui collait au cul. Contrôlant à merveille ses ressources corporelles et mentales, il engouffra un déjeuner gargantuesque. Il n'avait pratiquement pas mangé la veille, mis à part les babioles grignotées à la sauvette et à des années-lumière de toute valeur nutritive. Tout en mastiquant, il ressassa parcimonieusement sa conversation avec Dania Delatoutenbon. Il n'en revenait tout simplement pas. Décidément, l'idée que quelqu'un s'amusa à jouer avec sa destinée poursuivait inexorablement sa hantise. Il appela Andrew pour lui signaler sa position et le dégager d'éventuelles inquiétudes. Cette route contenait son lot d'innocentes victimes. Il le mit au courant qu'il projetait reprendre le chemin en milieu d'après-midi. L'endroit lui plaisait et il se proposait d'y relaxer un moment. Andrew renchérit en lui conseillant de s'informer si on pouvait toujours visiter la grotte qui se trouvait à deux pas de là. Il avait déjà dormi au même motel et fut fasciné par la caverne. Boldo s'y rendit sans difficulté. Les indications reçues au motel s'avérèrent justes et précises. L'emplacement touristique était désormais abandonné et seule une clôture à moitié renversée en interdisait l'accès. C'était suffisant pour attirer le curieux en de tels lieux. Il enjamba la barrière et marcha vers l'ouverture. La masse calcaire où s'ouvrait la tanière était similaire à de monstrueuses mâchoires et les lichens ceinturant l'entrée formaient de grosses lèvres craquelées et repoussantes. Les stalactites et les stalagmites visibles de l'orifice ressemblaient à d'énormes dents prêtes à mastiquer le moindre intrus. L'humus accumulé au sol bavait vers l'extérieur comme une langue de caméléon déroulée pour attraper l'insecte. Dès ses premiers pas dans la grotte, deux chauves-souris rasèrent sa chevelure malgré le soleil encore apparent. Il sursauta mais n'eut pas peur ; redoutant

plutôt ce vol nerveux de mauvais augure. Plus il avançait, plus il regrettait de ne pas avoir de lampe de poche en sa possession. À l'occasion, une cheminée naturelle filtrait une lumière faible et diffuse pour lui permettre de continuer sa progression vers le néant. Le bruit de gouttes d'eau tombant dans les flaques et l'étrange sonorité du vent sifflant entre les parois rocheuses confirmaient l'ambiance lugubre. Il cessa d'avancer lorsqu'il ne vit plus rien devant lui et que ses arrières n'auréolaient qu'un étrange brouillard brumeux et presque opaque. Il sentit alors une panique inhabituelle s'emparer de lui et d'incontrôlables pensées se mirent à défiler dans sa tête : Debby lui déchargeant un calibre douze à pompe dans l'estomac ; Gary pendu au-dessus de Sheila éventrée ; Glamsey chevauchant Guertin et l'étouffant à l'aide d'une laisse ; Garshwick en quête de nouveaux indices découpant une Béatrice Delatoutenbon toujours vivante. Il s'assied sur une roche et réfléchit qu'il serait préférable pour lui de quitter l'ancre maudit. Il combattit l'idée et choisit de rester ; comme il décida, des années plus tôt, d'aller au lac en pleine nuit chercher la bière de sa parenté malgré sa peur de la noirceur. Il ferma les yeux et se mit en contact avec les entrailles de la terre. Le facteur « temps » s'estompa, la densité de ses affres retrouva une fluidité convenable et l'éventualité d'un désastre le quitta momentanément. Il sentit, à plus d'une occasion, des créatures insolites lui passer sur les pieds et se promener sous ses vêtements. Il eut même la nette sensation qu'on respirait à quelques mètres de son cou ; mais sa méditation l'emporta sur sa méfiance. Ses pensées le transportèrent sur le trône de pierre où « l'agent » emprisonna « le député » avant de le marquer au fer rouge. Il n'éprouva aucune douleur mais ressentit le tisonnier s'appuyer contre son avant-bras. Il entendit murmurer Azatoth, Belzébuth et Lucifer dans un dialecte que seuls les nécromanciens auraient pu traduire. Une odeur de soufre flotta à ses narines et s'estompa sous l'insistance d'une nouvelle brise. Il analysa les sensations, les yeux toujours clos et laissa l'inspiration lui fournir de quoi écrire. Un texte étrange se griffonna dans sa mémoire. L'exercice lui plut au plus haut point, puisque c'était la première fois qu'autant de phrases réussissaient à se juxtaposer dans sa cervelle sans qu'il n'eût crainte de les oublier ; bénéfiques additionnels de son auto-désintoxication. Lorsqu'il réussit à répéter les vers plus de dix fois et dans le bon ordre, il reprit le chemin du motel pour transcrire. Il s'installa à la terrasse sous un soleil radieux.

*Bien avant que l'homme ne croque la pomme*

*Et que la Bible ne soit lisible*

*Dieu se reposait*

*Satan le savait*

*Mais dans sa tête l'idée germait*

*Satan dit à Dieu :*

*« Salut Dieu*

*« Aurais-tu du feu car l'enfer est encore éteint ? »*

*Dieu dit : « maudit*

*« Le fais-tu exprès ?*

*« Rien qu'à matin ça fait déjà trois fois »*

*Satan dit à Dieu :*

*« Écoute vieux, j'ai p't'être une idée pour que l'enfer reste allumé*

*« Envoie-moi sur Terre*

*« Cette planète qui t'est chère*

*« Et laisse-moi m'y infiltrer*

*« Et tous ceux qui diront*

*« Satan est le bon*

*« Celui pour qui on doit prier*

*« S'en viendront chez moi*

*« Me serviront de bois*

*« Et crois-moi, pour les attirer j'ai d'excellents moyens*

*« Le sexe, l'alcool, la drogue, la violence, le mensonge, la cupidité, l'argen... »*

-Monsieur prévoit demeurer avec nous pour la prochaine nuit ?

-Non, merci. Je passe à ma chambre chercher mes affaires et je reviens régler ma note.

-Monsieur a apprécié sa nuitée ?

-Impeccable.

-Et vous avez trouvé la grotte ?

-Vos indications étaient parfaites. Je m'y suis rendu sans aucune difficulté.

-Au plaisir de vous servir, monsieur.

Il fut étonné de tant de professionnalisme pour un si petit motel. Il régla sa note et le pourboire qu'il laissa étonna tout autant le tenancier.

Il compléta le reste du trajet en quelques heures. Rien de particulier, sauf un orignal majestueux qui traversa la route une centaine de mètres devant lui. Il s'arrêta un bref instant, le temps que le cervidé disparaisse dans les bois. C'était sans aucun doute le plus bel animal sur Terre : disproportionné sur ses hautes pattes, difforme avec son imposante bosse sur le dos, illogique avec ce panache d'une envergure malaisée à promener dans de denses forêts. Un malentendu monumental rappelant une fois de plus la fantaisie et l'esthétisme discutable de la Création. À son arrivée, il reconnut facilement les détails caractérisant l'habitation d'Andrew. Mais il roula quand même les trois kilomètres qui jetaient la route dans l'océan. Il sortit de l'auto et marcha sur des rochers jusqu'au pied de la mer. Avec sérénité et humilité, il contempla cette pluie que l'infini a jadis inversée. Il ressentit des sensations d'une puissance comparable à celles dans la caverne mais se traduisant sous une toute autre forme. Il était une échelle de Jacob laissant le ressac le parcourir de bas en haut ; il était une échelle de Beaufort recherchant la solidité des vents ; il était un échelon des éléments naturels essentiels à la vie. Il versa quelques larmes sans savoir pourquoi. Ému, presque repentant, en proie à un profond désarroi n'ayant rien à voir avec la tristesse ou la joie. L'ennui plutôt. Ces gouttes qui nous sortent des yeux pour saluer une vieille amie qu'on n'a pas vue depuis la nuit des temps.

-XXV-

C'était le havre campagnard typique. En retrait, juché sur une petite butte, à l'abri des indiscretions, les voisins n'étant pas visibles à l'œil nu. Andrew apparut sur la galerie, enthousiaste et un peu embarrassé ; l'ermite célibataire n'étant pas habitué aux visiteurs étrangers. Il affichait une taille moyenne terminée par une tête sympathique à la chevelure clairsemée. Rien pour amorcer une description détaillée.

-T'as trouvé facilement ?

-Aucun problème.

-T'as besoin d'aide ?

-Non, j'n'ai que ce sac et mon porte-documents.

Andrew était maintenant près du véhicule. Il tendit la main.

-Eh bien enchanté ! Moi, c'est Andrew.

Boldô lui rendit la pareille. Il constata qu'il dépassait son amphitryon d'une bonne tête. Ils entrèrent. Le bois omniprésent sur les murs et planchers et le peu de meubles judicieusement disposés offraient espace et harmonie. Des guitares, quelques « synthés » et un magnifique piano dont l'âge garantissait la qualité sonore patientaient un peu partout dans la maison, n'attendant que des doigts aptes à générer leurs impulsions musicales. Un parfum de travail acharné flottait dans l'air et une pile de disques compacts aux titres évocateurs confirmaient la tendance « progressive » du musicien. Ils montèrent à l'étage et l'hôte indiqua à son invité la chambre qu'il occuperait. Ils redescendirent après que Boldô eût pris connaissance des commodités habituelles : chambre de bain, serviettes, literie, téléphone.

-T'as faim ?

-Pas vraiment.

-Une bière ?

-Si t'en prends une, j'te suis.

-Pour la bouffe, j'aime mieux te prévenir que c'est l'anarchie totale. Je mange à des heures irrégulières et j'oublie souvent de le faire. Tu as accès à toutes les pièces de la maison et si tu veux t'amuser à cuisiner, ne te gêne pas. En autant que je n'me sente pas obligé de participer à tes projets culinaires...

-Tu vis ici depuis longtemps ?

-Assez pour avoir oublié ma date d'arrivée. Assez aussi pour réaliser que même si je décide d'acquérir un pied-à-terre en ville un jour, je conserverai toujours ce repaire.

-T'as pas de voiture ?

-Tout est à proximité. Pas vraiment besoin de ça. Et en plus l'épicerie du village assure la livraison. De toute façon, j'n'ai pas de permis de conduire.

-Ça n'te manque pas ?

-À la fin de mes études, mon père m'a offert le choix entre un cours de conduite ou un clavier. J'ai sûrement parcouru plus de kilomètres avec mon vieux synthétiseur qu'avec n'importe quelle bagnole.

La conversation continua de façon captivante. Ils se découvraient mutuellement, progressant au travers un coq-à-l'âne tout à fait fascinant. Les sujets abordés prenaient parfois source dans des émotions extrêmement délicates, mais glissaient toujours sur des pentes agréables à parcourir et se terminaient en général en éclats de rire ou en constat d'approbation. Ils n'avaient pas à faire attention, à se méfier, à anticiper une indélicatesse susceptible de foutre en l'air des heures de fraîche et de nouvelle complicité. La vie les réunissait autour d'un projet intangible, peu probable au niveau de la rentabilité monétaire, n'existant que dans leurs idées à venir. Le grand mystère de la création, complice incestueux de la Création.

-Si on ne veut pas manquer de bière, va falloir aller en chercher car la livraison est terminée à cette heure.

-Si je commence à bien te connaître, ça veut dire : on va chercher de la bière !

-Disons qu'à partir d'ici on peut confirmer qu'on se connaît, Boldô.

-Go !

Ils ramenèrent assez de provisions dans le réfrigérateur pour oublier l'épicerie un bon moment. Puis ils décidèrent d'un commun accord de se mettre immédiatement au travail.

-J'estime avoir presque la moitié du texte complétée. Suffisamment de matière pour bien cerner la ligne directrice de l'œuvre.

-J'peux jeter un coup d'œil ?

-Deux si tu l'veux.

Boldô allongea les feuilles comme il l'avait fait pour Murray. Il dirigea la lecture pour éviter que son comparse ne s'égaré dans les diverses ratures. Il savait pertinemment que tout se jouait à ce moment précis de prise de contact. Si le texte s'avérait rébarbatif pour le compositeur, c'était peine perdue d'essayer de le convaincre

du bien fondé de ses attentes. Il avait compris au fil de leur conversation qu'il avait affaire à un être sans compromis. Andrew De Besse n'apposait sa signature que sur des musiques profondément inspirées. Enrobant de sûres écritures, soulignant de sages images. Et c'est ce qu'il lisait en ce moment qui pouvait le persuader de se fondre à une atmosphère attirante, ou le convaincre de mettre terme à une entreprise à peine amorcée. Ses yeux parcouraient les lignes et son visage ne révélait rien ; absorbant plutôt que reflétant. Boldô termina ses recommandations et se retira, abandonnant Andrew à l'importance de sa décision. Il se rendit à la cuisine, anxieux mais confiant de la qualité de son travail. Il regarda par la fenêtre et apprécia l'instant ; content d'être là, persuadé d'offrir ses mots à quelqu'un qui ne les jugeait pas de manière compétitive, mais qui les scrutait sous un angle intime et détaché de toute valeur commerciale. Il pensa à l'étrange sensation qui s'était emparée de lui dans la grotte et eut envie de relire le texte qui en avait résulté. Il fit un exercice de mémoire et se le récita dans sa tête. Ça le surprit à nouveau. Il décida ensuite de s'ouvrir une bière.

-Tu peux m'en apporter une ?

Il apporta la bouteille et la posa devant le lecteur attentif.

-On trinque ?

-À quoi ?

-À notre première association en tant qu'auteurs-compositeurs !

-« All right » !

Ils joignirent les flacons et un son de carillon étouffé tinta.

-T'as un titre ?

-Oui, mais pas nécessairement définitif.

-Ça pourrait m'aider de le connaître ?...

-Oui, mais pas nécessairement.

-Et c'est quoi ?

-« S'il n'était qu'une fois ».

-Génial ! On conserve ça. Déballe-moi maintenant le fond de l'histoire. Les balises qui limiteront le concept.

-Comme t'as dû le constater, c'est le bilan personnel d'un être qui va bientôt mourir. Un homme, probablement. Il constate son pouvoir, l'acquisition considérable de richesses et l'immoralité de certains de ses actes pour y parvenir, mais rien de profondément satisfaisant ne se profile devant lui au moment du grand départ. Comme s'il avait mis de côté un essentiel qui lui échappe. Une matière impalpable faite de rêves, de complicité avec autrui, nécessaire pour entreprendre l'exploration de l'au-delà de manière confortable.

-Mais tu parles d'un enfant aussi...

-En fait, cet enfant, c'est lui-même. C'est ce qu'il a mis de côté tout au long de sa vie au profit de sa progression strictement matérielle. C'est ce qu'il a volontairement ignoré pour se joindre aux adultes contrôlant le monde froid et rigoureux de l'avoir. C'est ce qu'il craint le plus de rencontrer au terme de son existence, puisque cet enfant connaissait le bagage indispensable pour voyager en dehors de l'enveloppe corporelle. Et que tout au long de sa vie, malgré les avertissements que lui servait l'aube de sa propre existence, il refusait d'en accumuler les éléments.

-Tu peux m'énumérer quelques-uns de ces items ?

-Le rêve, le jeu, le plaisir d'aider un ami, le temps qu'on prend pour écouter, la tendresse, l'altruisme, le bénévolat hors de toute convoitise, l'émerveillement, le dessin, l'appréciation d'un coucher de soleil, la musique, la danse, une tarte aux pommes...

-O.K., et tu penses demeurer aussi respectueux face au désarroi de cet homme ?

-Tu veux dire ?...

-Je ne ressens aucune prise de position drastique dans ton énoncé. Pas de didactique fiévreuse et endocrinante, pas de comptes à régler avec une version de l'existence en opposition avec la tienne. Et j'aime ça. Des sous-entendus suggérant la piste mais ne pavant pas la voie. Laisant l'explorateur suivre sa propre boussole puisqu'elle indique la même direction qu'une autre. En fait, le but est le même pour tous : vivre et mourir. C'est le trajet qui diffère.

-Je prends quand même position à quelques endroits.

-Oui, mais poétiquement ; avec toute la latitude que suggère l'éclat vaporeux de la rime.

-?...

-Je veux dire que l'interprétation demeure précise mais discutable. Le rouge sera toujours rouge, mais le feu et la pomme possèdent une infinie variété de teintes propices à la discussion. Pourtant, à la base, on les lie à la couleur rouge.

-Enfin, si tu l'dis, ça doit être ça. Tant que tu perçois bien le principe des bagages à acquérir avant le grand voyage...

-Bon ! Si tu m'démêles tout ça et que tu aères le texte suffisamment pour que je puisse m'y promener à ma guise, je me mets au travail dès demain.

-Et ça n'te dérange pas que je demeure un moment pour compléter le reste ?

-C'est pour cela que t'es ici, non ?,,,

-Eh bien, à la tienne, Andrew De Besse !

-À « S'il n'était qu'une fois » !

Boldô connut son premier réveil à presque mille kilomètres de chez lui. Il se leva en pleine forme malgré l'alcool de la veille. Il prit une douche et descendit se faire à déjeuner. Son nouvel ami était déjà à l'ouvrage, coiffé de ses écouteurs et martelant les touches du clavier. Il avait pris soin de placer un disque dans le lecteur laser qui rejouait peut-être pour la troisième fois et qui masquait le bruit répétitif et abrutissant des doigts sur l'instrument muet. L'odeur des œufs et du bacon sortit Andrew de sa concentration.

-T'as bien dormi ?

-Comme un ours.

-Il te manque quelque chose ?

-Non.

-Tu peux changer le disque si tu veux !

-« Sting » pour déjeuner, c'est l'idéal. Toi, ça va ?

-J'ai trouvé un thème de base. Il peut se modifier en cours de route, peut-être même changer complètement, mais ça me permet de bien m'imprégner dans le texte.

-T'as décidé de travailler avec mes brouillons ?

-En attendant mieux, j'peux faire avec.

-Je finis de bouffer et j'te mets ça au propre en moins de deux.

-Prends le temps qu'il faut. On n'est pas pressés.

Andrew se resservit un café et retourna au boulot. Boldô mangea, nettoya le comptoir et se mit à la transcription. Il prit moins de deux heures à débrouiller les originaux. Il remit les feuilles à son compagnon et lui signala son intention de sortir explorer l'extérieur. Son calepin le suivrait et il pourrait écrire au besoin.

Le village se prêtait à de multiples interprétations. Inquiétant, si on se fiait aux vieux bâtiments abandonnés le long de la rive dont les mansardes éventrées évoquaient de larges gueules difformes hurlant leur trépas, invitant quand on promenait son regard à l'intérieur des terres pour découvrir l'harmonie multicolore des multiples maisons. Les habitants se firent discrets tout le long de sa promenade. Il ne rencontra qu'une vieille bonne femme armée de sacs à provisions et une bande de vieux du village traînant leurs lignes le long d'un quai assez usé pour s'effondrer sous le simple poids d'un goéland. Il prit pause sur une roche plate offrant une vue magnifique sur l'océan et s'amusa à jouer avec les mots en dehors du concept de « S'il n'était qu'une fois ».

*Déjeuner sur l'herbe habille les gens d'une nappe de gerbes*

*Des jeunes et des vieux ont pour le moment autant de temps à perdre*

*Des papillons planent*

*Des fleurs qui se fanent*

*Ainsi va la vie*

*Des millions d'âmes*

*Des hommes et des femmes*

*L'ont déjà compris*

*Dîner à la table, savourer les gens, l'air est agréable*

*D'inévitables câbles déchirent le ciel, encre ineffaçable*

*Aliments que j'adore*

*Légumes et trésors*

*Que donne la terre*

*J'allie mental et corps*

*Comprendre l'effort*

*Avant de le faire*

*Les mots, si on les dit, joignent l'infini comme l'oiseau qu'on libère*

*L'émotion qui grandit révèle aux amis qu'ils se préfèrent*

*La musique a la gamme*

*La bougie, la flamme*

*La faim, l'appétit*

*Des millions d'âmes*

*Des hommes et des femmes*

*L'ont déjà compris*

*L'automne m'apporte des tapis de feuilles, les pluies les plus fortes*

*L'eau tombe à ma porte sans qu'elle ne le veuille, les feuilles elle emporte*

*Éléments divers*

*Le feu sous la terre*

*Et l'air est dans l'eau (élémentaire)*

*Et les mandataires*

*De ce grand mystère*

*Le découvrent à nouveau*

*Évaluer l'humeur, c'est passer le fil dans chas d'une aiguille*

*Ça peut prendre une heure et pendant ce temps rien ne se faufile*

*Alors je rapièce*

*Comme bon me semble*

*Avec ce que j'ai*

*La joie, la tristesse*

*Parfois se rassemblent*

*Pour nous habiller*

Il s'étonna en se relisant. Ce genre de texte philosophant au travers l'homophonie sur les aléas de la vie lui révélait une avenue qu'il n'avait pratiquement jamais explorée. Sans doute l'immersion campagnarde et l'immense influence sur la mer s'emparaient-elles progressivement de sa plume. Il décida qu'il serait néfaste pour lui de s'abandonner à ce genre d'inspiration pour le moment. Il devait se concentrer à terminer sa dernière œuvre avant d'étudier d'autres champs d'activités. Dorénavant, il écrirait entre quatre murs, près de son comparse, loin de toute influence extérieure susceptible d'altérer sa création,

Il revint au repaire en fin de journée. Andrew lui apprit que Gary avait laissé un message le priant de le rappeler. Ce qu'il fit sans tarder.

-Salut Gary.

-Boldô ! Comment tu vas ?

-En pleine forme.

-Et ton copain ?

-J'n'ai pas encore entendu une seule note, mais j'anticipe quelque chose de formidable.

-Il s'est déjà mis à la composition ?

-Depuis ce matin. Je n'sais pas quand j'aurai la joie d'entendre les premiers extraits, mais j'ai bien hâte. Et toi ?

-J'ai deux grosses nouvelles. La première, c'est qu'on peut oublier Bill Glamsey. On s'est parlé hier et tout va pour le mieux. Il entre en studio avec les textes que tu lui as fournis et se dit très satisfait de la collaboration ; mis à part ton incursion dans son bureau, évidemment.

-Tu crois qu'on peut définitivement l'oublier ?

-J'ai une entente tacite. Remarque que ça vaut ce que ça vaut avec une fripouille pareille, mais son but était de démontrer qu'il pouvait signer les textes d'un album « songé » pour fermer le clapet des bonzes de la S.I.D.A.. Par après, il se contentera de continuer à exploiter ses filons antérieurs et pour ce genre de cochonnerie il a déjà son équipe de collaborateurs. Remarque que si on décide de se blinder contre lui, y a une possibilité à considérer.

-Laquelle ?

-J'ai beaucoup réfléchi, suite à notre dernière discussion. Je crois que tu avais raison quand tu disais qu'il serait peut-être temps de mettre fin à notre association fantôme. Elle est devenue trop vulnérable suite aux menaces du gros Glamsey. Je pourrais liquider les actifs de la compagnie, prétextant une faillite, et repartir sous une autre raison sociale uniquement consacrée à la mise en chantier d'« Aube et crépuscule ».

-« Aube et crépuscule » ? Mais pourquoi me parles-tu d'« Aube et crépuscule »?

-C'est l'autre nouvelle : la députée-ministre accepte le scénario !

-Yes !

-Je dois la rencontrer demain pour une entente définitive. Elle tient toujours à s'approprier le statut d'auteure.

-Et c'est payant ?

-Au-delà de nos prévisions. Sheila passe la nuit au bureau pour finaliser les contrats préliminaires. Et si tu me donnes ton approbation, elle pourrait par la suite se préparer à fermer les livres.

-Fais comme bon te semble, Gary. J'm'en remets à ton jugement. Tout ce que je veux, c'est ne plus jamais à avoir à négocier des crosseurs comme Bill. Occupez-vous, Sheila et toi, de retirer un maximum de cette coopération avec le gouvernement.

-Sois tranquille, vieux ; t'auras ta part, toi aussi. Dis donc, tu penses te pointer en ville bientôt ?

-Pourquoi ?

-Quelques corrections.

-Tu n'peux pas t'en occuper avec Sheila ?

-Pas vraiment.

-Et ça concerne quoi ?

-La députée-ministre aimerait biffer la majeure partie du dialogue de la scène II, entre l'agent et le député.

-Mais il y aura sûrement quelqu'un de préposé au scénario pour le tournage ! Elle n'aura qu'à voir cela avec qui de droit !...

-Tu penses ?

-J'en suis sûr.

-Mais si elle me demande de m'en charger, puisqu'elle me croit l'auteur ?...

-Suggère-lui de supprimer le plus possible de mots et de tout traduire à l'aide d'images. Le réalisateur y verra une ouverture artistique inespérée et saura apprécier. N'oublie surtout pas de lui souligner l'importance cruciale du tisonnier que l'agent utilise pour marquer l'avant-bras du député. On en reparle plus loin dans l'histoire et il est primordial de bien appuyer son origine. Rappelle-lui aussi que l'agent cite le titre « Aube et crépuscule » pendant le dialogue. Ils décideront s'il est utile de le mentionner. Et tu peux parler de la « députée-ministre » en mentionnant seulement le mot « ministre » ; j'ai bien saisi ton gag à saveur cynique.

-Peux-tu me répéter ce que tu veux de dire ? J'aimerais l'enregistrer.

Boldô retint les mêmes précisions. En détaillant un peu plus chacune d'elles. Il finit sur un ton légèrement exaspéré.

J't'énerve, hein ?...

-C'est toujours bon de se garfer un peu sur les nerfs ; la résultante ne peut qu'en bénéficier.

-Bon ! J'vois c'que ça va donner et j'te tiens au courant. En passant, t'as entendu la dernière nouvelle à la télé ?

-J'n'ai pas allumé de téléviseur depuis mon départ.

-Notre ville était l'hôte du tournoi international de pétanque, ces derniers jours. Plus de trois cents équipes inscrites.

-Et alors ?

-On a retrouvé un cadavre dans un bosquet tout près des sites de compétition. Il avait le côté du crâne défoncé. Une boule de pétanque maculée de sang se trouvait près de la victime.

-Merde !...

La conversation coupa court suite à l'annonce de Gary. Boldô resta près de l'appareil, plongé dans une profonde introspection. Passant près de lui, Andrew remarqua son air renfrogné.

-Mauvaise nouvelle ?

-Si on veut. Mais rien pour nuire à notre entreprise. J'ai un autre coup de fil à passer et je te rejoins.

Il monta à sa chambre avec le « sans-fil ». Il trouva rapidement le bout de papier sur lequel Dania avait écrit ses coordonnées et s'empressa de les communiquer à Glenn Garshwick. Ils échangèrent un moment sur le dernier meurtre, mais le commissaire ne put rien apprendre de nouveau à son interlocuteur ; mis à part le fait qu'enfin il possédait son « alibi solide ». Il apprécia l'éventuelle opportunité de pouvoir discuter avec la fille de Béatrice Delatoutenbon et assura Boldô qu'il le tiendrait au courant des développements de l'enquête. Il raccrocha mélancoliquement ; les yeux fixant le téléphone. Il resta un moment assis sur le coin de son lit et expira deux soupirs lourds de signification. Puis il redescendit.

-Tu veux une bière ?

-Ça va, j'en ai déjà une. Dis donc, t'en fais une tête !

-T'as entendu parler du tueur sportif ?

-Du quoi ?...

-Excellent ! Laisse tomber.

-T'as progressé au cours de la promenade ?

-Au contraire. Le décor me fascine au point où il entraîne mon écriture dans une tout autre direction. Il sera préférable que je complète le travail ici, à l'abri de toute influence extérieure.

-T'as envie d'entendre quelques notes ?

-Là ? Tout de suite ?

-Je n'ai qu'à peser sur « play ».

Comment décrire cet instant ?... Ce fantastique moment où l'on entend pour une première fois des notes musicales se marier à des notes écrites. Quand les mots s'enroulent et se déploient aux rythmes de sonorités magiques et envoûtantes, susceptibles de dessiner par leur amalgame l'image exacte qu'avait prévue un auteur. Comment décrire ce divin ravissement ?... Quand les instruments s'expriment au bon endroit, avec l'intensité idéale, agglomérant les globules en fortissimo, puis diluant le plasma à une densité aérienne dans les mélodies les plus planantes. Comment décrire les sentiments qui émanent d'une première audition ?... Lorsque l'œil pleut à l'écoute, tellement la note suscite le désarroi voulu, l'espoir apparent, la joie de l'instant qui déclenche les vannes d'où jaillissent les perles salées. En fait, cet instant est indescriptible. Il faut le vivre pour le comprendre.

-Alors ?...

-...

-Criss, tu pleures ?

-C'est bon signe. C'est probablement ce que ferait aussi l'individu au seuil de sa vie en proie à de telles constatations. Fantastique, Andrew ! Au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer. Si ça ne te fait rien, j'me remets au travail immédiatement.

-La table t'attend, Boldô.

Leur travail s'échelonna sur plusieurs jours. Gary rappela quelques fois pour tenir Boldô au courant des développements cinématographiques du « projet ». Ils n'eurent aucune difficulté à régler certains points en litige par téléphone. Andrew invita à l'occasion quelques copines pour des soirées se passant de commentaires. Le texte définitif de « S'il n'était qu'une fois » fut voté un soir de pleine lune et fêté comme il se doit.

-Eh bien, ça y est, vieux ! Je crois que tu pourras compléter le travail sans moi. Il est important que tu puisses faire les derniers liens entre les mouvements sans mes commentaires.

-Tu pars quand ?

-Demain.

-Tu veux que j'invite les filles pour cette dernière soirée ?

-Pas vraiment. Je préférerais qu'on fasse une ultime mise au point, histoire de s'assurer qu'on se comprend bien sur la logique des émotions.

-Comme tu veux. Mais n'insistons pas trop sur la cohérence. Tu sais, on s'est lancé dans un sujet suffisamment délicat pour laisser place à diverses interprétations. On n'a pas vraiment besoin d'anticiper le raisonnement qu'en feront d'éventuels auditeurs.

-Je sais qu'il y a de la place pour toutes sortes de commentaires. Mais je tiens à ce que les nôtres soient parallèles ; dans la même direction malgré les nuances qu'on pourra leur attribuer.

-O.K., je vois c'que tu veux dire.

Ils passèrent le tout au tamis. Lisant, écoutant, relisant, réécoutant. Mis à part un mot qu'ils changèrent parce qu'Andrew le trouvait trop dissonant à chanter, ils n'eurent aucune correction à apporter. La nouvelle œuvre écrite de Boldô recevait son point final et, pour une première fois, il y apposait sa propre signature.

## **-Octobre**

J'arrive à la maison, passablement fourbu. Je viens de terminer mon remplacement et je retombe sur appel. J'aurai donc toute la latitude nécessaire pour achever mon projet d'écriture. Je remarque des gyrophares qui tournoient autour de mon domicile. J'anticipe le pire, mais me rappelle que Thérèse et Roxane sont absentes pour le weekend. Elles sont à l'extérieur de la ville, en visite chez mes autres enfants. À ma sortie de la voiture, un policier m'interpelle et vérifie mes cartes d'identité. Il m'invite à pénétrer à l'intérieur. Le ton qu'il emploie ne me dit rien qui vaille. Glenn Garshwick me reçoit et me dicte mes droits en me passant les menottes. Je croise les regards fuyants de Bill Glamsey et Mark Guertin qui vident mes tiroirs et empilent mes notes dans des boîtes de carton. Ils dévalisent littéralement tout papier écrit de ma main. Même mes listes d'épicerie se retrouvent dans leurs contenants. Sheila et Gary sont affaissés sur un sofa, les yeux vides et en proie à un profond désarroi. Je crois que Sheila a beaucoup pleuré. Son visage est enflé et ses joues érodées par le sel des larmes. Samantha s'approche, s'adresse au commissaire et m'agrippe le sac de sa main qui pend le long de ses hanches. Elle applique une pression suffisante pour que je durcisse, mais je n'comprends toujours pas ce qui se passe. Puis elle s'éloigne. Les

lumières rouges et bleutées des voitures de patrouilles dessinent d'étranges graffitis sur les murs intérieurs. J'essaie de les inviter pour ne pas m'étourdir davantage. Je suis chaussé de souliers haut-de-gamme et m'aperçois que je ne porte pas mes vêtements habituels. Même un chapeau me coiffe. J'ai une drôle de sensation dans la gueule. Je m'observe dans le petit miroir accroché au mur du vestibule et écartant mes lèvres, je remarque un reflet doré jaillissant de ma bouche. Je commence à suer sans effort. Toutes sortes d'idées débiles me viennent en tête mais impossible d'articuler quoi que ce soit. Mes pulsations cardiaques atteignent des sommets jusqu'ici inconnus. Garshwick m'intime de le suivre au garage. Trois policiers complètent l'arrogante escorte. Sur le chemin, je croise Murray Martinez et Andrew De Besse qui jouent une marche funèbre sur de lugubres accordéons. Leurs soufflets déployés ressemblent à des ailes de chauve-souris. Un bâton de baseball, un bâton de hockey et un bâton de golf triangulassent une boule de pétanque devant la porte. Tous ces objets sont d'un rouge écarlate. Nous entrons et l'enquêteur écarte les gens s'affairant sur place. Ils ceinturent alors le corps de Dania Delatoutenbon gisant au sol, le crâne à demi éclaté. Près d'elle, un « freesbee »,,, maculé de sang. J'essaie de crier, mais reste muet. Stupéfait. Complètement chaviré. Glenn Gershwick défile devant mes yeux des photos de Béatrice Delatoutenbon, d'Üma Strikmën et d'une femme étendue sur un terrain de golf. Puis il me parle d'un tournoi de pétanque. Ses invectives atteignent un paroxysme inquiétant et sa colère le fait postillonner dans ma face. Les menottes m'empêchent de m'essuyer et le jus gluant qui colle à ma peau m'écoeure considérablement. Je tente à nouveau de dire quelque chose, mais peine perdue. Pendant qu'on m'amène au fourgon cellulaire, une ombre passe rapidement près de moi et glisse un papier dans la poche de mon veston, Je demande à un des policiers de me le lire. Il refuse et rapporte le tout au commissaire. Garshwick s'en empare et m'informe de son contenu :

**« La source d'inspiration est tarissable. L'écrivain ne doit pas hésiter à conclure dès qu'apparaissent ses dernières gouttes. Comme la rivière printanière que le dégel cesse d'alimenter, elle s'assèche et devient alors un sentier où pourra s'aventurer l'éventuel lecteur. »**

*Boldô*